Mohand Aarav BESSAOUD

de petites gens POUR UNE GRANDE CAUSE

OU

L'HISTOIRE DE L'ACADEMIE BERBERE (1966 - 1978)

Qui s'y frotte, s'y pique!

Mohand Aarav BESSAOUD

de petites gens *POUR* UNE GRANDE CAUSE OU L'HISTOIRE DE L'ACADEMIE BERBERE (1966 - 1978)

Du même Auteur

Déjà publiés :

- Heureux les martyres qui n'ont rien vu (1963)
- Le FFS, espoir et trahison (1966)
- L'identité provisoire – Roman (1977)
- Quelques pages de notre Histoire anciennes et récente (en collaboration avec Saïd Aït Ameur)

Hommage

Si les Berbères, mes frères devaient un jour se souvenir de moi au point de vouloir honorer mon nom, je leur demanderais instamment de lui associer celui de Jacques Bénet. Car, et les pages qui vont suivre vont le démontrer, sans l'aide déterminante de ce grand ami des Berbères, mon action en faveur de notre identité n'aurait peut-être pas connu le succès qui est le sien. Ce serait donc faire preuve de justice que de dire : Mohand Aarav-Jacques Bénet, comme on dit Erckmann-Chatrian.

Mohand Aarav BESSAOUD

Avis au lecteurs

J'ai achevé d'écrire ces pages, à l'exception du prologue, en décembre 1980, quatre mois après mon arrivée en Angleterre. Je les ai relues ces jours-ci et je me suis aperçu que quelques passages méritent d'être révisés. En effet, certains hommes qui ne me cachaient pas leur hostilité en raison de la mauvaise opinion qu'ils avaient de l'Académie Berbère ont changé d'idée depuis et sont donc devenus des amis. C'est le cas de Yaha Abdelhafidh, de Hand Sadi et de Oubrahem ... tandis que ceux qui se sont montrés compréhensifs se sont repris depuis puisqu'ils ne se gênent pas pour me calomnier. Mais, comme dit l'autre, "Il y a des personnes qui ne sont pas crédibles même en disant la vérité".

Préface

Aujourd'hui les historiens de la cause berbère, souvent même d'anciens ou d'actuels militants, ont une fâcheuse tendance qui consiste à jeter un épais voile sur le rôle incontestable qu'a été celui de l'Académie Berbère (Agraw Imazighène) dans l'éveil de la conscience berbèriste et la réhabilitation de la dignité d'être "berbère", et partant, une volonté d'occulter les profondes conséquences de son action et de son discours sur les évènements du Printemps Berbère (1980) et sur leurs acteurs.

En effet, dans les quelques rares ouvrages publiés sur le mouvement de revendication identitaire berbère, nul auteur n'a daigné consacrer ne serait-ce que quelques pages au travail accompli par l'Académie Berbère à Paris entre 1966 et 1978. Et pourtant, cette association animée par Mohand Aarav Bessaoud, celui là même qui fut à l'origine de sa création, a façonné de manière indiscutable le discours berbériste ainsi que notre manière d'appréhender notre identité.

Mohand Aarav Bessaoud fut, et demeure, très souvent taxé de raciste et d'extrémiste. Les acteurs du mouvement berbèriste, les intellectuels et artistes berbères de l'après guerre, s'ils ne le dénigrent pas, préfèrent ignorer son action de peur de se salir en associant leurs noms au sien, ou de s'amoindrir en reconnaissant qu'ils lui doivent, tout au moins partiellement, leur prise de conscience, ou qu'ils aient été ne serait-ce qu'un instant sous l'emprise de ses idées. Les uns et les autres ne peuvent pourtant nier avoir été exposés directement ou indirectement à la littérature de l'Académie Berbère, ou avoir été au contact de ses membres.

C'est ainsi que l'explosion populaire de 1980 est présentée dans beaucoup d'écrits comme une réaction spontanée de toute une population outrée par l'interdiction des autorités de la conférence de Mouloud Mammeri sur la poésie kabyle ancienne. Cette manière simpliste de voir l'Histoire, ne vise-t-elle pas à faire table rase de tout ce qui a été réalisé dans l'ombre avant 1980 ?

Certes, les acteurs des évènements d'avril 1980 ont un grand mérite, mais si le peuple a adhéré à leur démarche, c'est qu'il était assez mûr et

assez sensibilisé sur la question. Et cette maturité populaire ne pouvait jaillir du néant et atteindre un tel niveau du jour au lendemain.

Cette prise de conscience ne pouvait se faire qu'à travers un travail de fond, une sensibilisation permanente et durable du peuple berbère : ce à quoi s'est attelé Mohand Aarav Bessaoud dès 1966. Mais avant d'en arriver là, ils dût se convaincre que "les maîtres de l'Algérie libre" 'aussi bien que les Historiques Kabyles ne se sentaient concernés par le devenir de l'identité berbère, ce qu'il exprima dans ses deux premiers livres "Heureux les martyres qui n'ont rien vu" et "Le FFS ; espoir et trahison".

Ce désenchantement mena Mohand Aaarav Bessaoud à s'adresser au peuple pour le gagner à sa propre cause. Pour cela, il lui fallait déterrer les portraits des rois numides pour montrer que les berbères ont une Histoire, qu'ils ont eu des royaumes, des rois et des guerriers ... , et pour prouver que les berbères sont des hommes intelligents, il fallait convoquer Plotin, Saint Augustin, Apulée, Ibn Khaldoun ..., et expliquer qu'ils ont beaucoup apporté à l'humanité à travers leurs contributions aux civilisations des peuples qui les ont colonisés, et puis il fallait ressusciter les Tifinagh, retrouver les mots perdus (Azul, Thanemirth), nomer les jours de la semaines, ... et inventer les mots qui n'ont jamais existé .... , remuer le ciel et la terre ... s'il le fallait, pour redonner au Berbère la fierté d'appartenir à cette noble race numide dont les colonisateurs qui se sont succédés ont voulu faire des barbares en vain.

Ce travail de sensibilisation et de vulgarisation a été mené à travers la distribution de tracts et à travers les dialogues que les militants de l'Académie Berbère engageaient dans les cafés et les lieux fréquentés par les immigrés berbères. Il touchait également les communautés berbères immigrées originaires du Maroc, de la Tunisie, de la Libye et de l'Algérie, grâce au contacts réguliers entre les immigrés et leurs villages mais aussi grâce au bulletin édité mensuellement par l'Académie Berbère.

Dans ces bulletins écrits en français et en Tifinagh, les lecteurs trouvaient des repères pour leur identité, des arguments tirés de l'Histoire pour défendre leur langue et leur culture, ... ils voyaient en ces bulletin une preuve concrète que leur langue n'est pas morte, et qu'elle pourrait au demeurant se porter mieux que beaucoup d'autres si les moyens et la liberté de s'épanouir lui étaient donnés.

La popularité de l'alphabet Tifinagh que les jeunes et moins jeunes s'évertuaient à maîtriser, dans les cours de lycées ou dans les cafés, suffisait à elle seule pour montrer l'influence grandissante de l'Académie Berbère. Les Berbères tiraient une grande fierté de découvrir que leurs ancêtres avaient une graphie propre à eux, et ceci leur redonnaient la fierté d'être berbère, le courage de le proclamer et des arguments pour le défendre.

Dès lors qu'il s'engagera dans cette gigantesque tâche qu'est la réhabilitation de l'identité et de la culture berbère, Mohand Aarav ne parlera de rien d'autre que l'identité berbère et des moyens de la recouvrer. Il ne cessera de répéter à ceux qu'il rencontre que le ciment des berbères est leur identité et que les partis et les joutes politiques ne font et ne feront que diviser les berbères et dissoudre leur revendication essentielle dans un débat d'où elle n'émergera plus, noyée qu'elle sera dans les querelles idéologiques propres aux apprentis politiciens en quête de strapontins.

Les faux berbèristes, les "ils-étaient-une-fois-berbèristes", et les apprentis historiens du berbèrisme - cela fait beaucoup de monde - tenteront toujours de minimiser le rôle de l'Académie Berbère, et par là même le rôle de Mohand Aarav Bessaoud dans l'éveil identitaire des Berbères. Ils ne sauront jamais mesurer son influence à moins de descendre de leur tour d'ivoire, de se débarrasser de leurs œillères et de rejoindre le peuple berbère ; ce grand peuple pour la cause duquel Mohand Aarav Bessaoud a offert toute sa vie.

Vingt ans après la dissolution de l'Académie Berbère et à l'occasion de son retour d'un exil de 32 ans, ce peuple berbère ; ces hommes et ces femmes sont venus par milliers l'accueillir et lui rendre visite en reconnaissance de sa grandeur et en hommage à son sacrifice.

Non, le peuple n'a pas oublié ; le peuple n'oubliera jamais. Et pour les jeunes générations le récit qui va suivre donnera une idée du chemin parcouru, du travail accompli, et des sacrifices consentis par des hommes aux convictions inébranlables pour que "Le Printemps Berbère" soit, et pour que d'autres printemps berbères suivent.

Saïd Aït Ameur

PROLOGUE

Jusqu'en 1954, être militant berbériste ne comportait aucun risque pour la bonne raison que la France n'y voyait pas de danger et que les tenants de l'arabisme n'avaient pas encore le pouvoir. Il est hors de doute cependant que l'attitude de Benaï Ouali, Ould Hamouda Ammar, Oumahmoud, Ali Tmazirth, Si Moh Ben Aïssa, Mbarek Aït Menguelat ... si du moins ils n'avaient pas tous été assassinés par le F.L.N., eût été différente de celle de leurs compagnons qui avaient survécu à cette hécatombe. Car ces derniers ne s'étaient nullement manifestés lorsque B.B. (Ben Bella) affirma avec force que "les Algériens sont des arabes". Pis que cela : certains d'entre eux s'étaient même mis au service de la nouvelle colonisation.

C'est qu'il fallait vivre et surtout ne pas mourir. Car l'arabisme, cet ennemi mortel des Berbères, n'aurait pas toléré la moindre note discordante à son credo baâthiste. Bien sûr que Boumediène et Ben Bella, c'est à dire Boussouf, savaient que sans les berbérophones en général, les Kabyles et les Chaouis en particulier, il n'y aurait pas eu d'indépendance de l'Algérie. Mais qu'à cela ne tienne, puisque l'occasion d'usurper la victoire se présentait et qu'elle était bonne. C'est dire que le berbérisme agité des années 40, après avoir reçu un coup fatal en 1956, était définitivement enterré en 1962. Car plus personne ne pouvait se dire Berbère et encore moins berbériste sans mettre sa vie en danger.

On est donc en droit de croire que par souci de la vérité historique, tout le monde, à commencer par ceux qui écrivent des livres sur la question, reconnaîtrait cette triste et terrible réalité. Or il n'en est rien, ce qui prouve que les qualités qui ont fait la

grandeur des anciennes générations berbères sont mortes avec elles. En effet parce qu'ils ne veulent pas admettre, pour des raisons idéologiques, que quelqu'un avait pris l'immense risque d'affirmer, avant tout le monde, répondant ainsi à Ben Bella, que l'Algérie n'est pas arabe, ils pratiquent le mensonge par omission. Sans craindre le ridicule, ces messieurs font remonter la naissance du berbérisme aux collecteurs de poèmes et de contes, parmi lesquels nous notons les Pères Blancs. L'un d'entre eux se targue même, contrairement à l'hirondelle d'Aristote, d'avoir fait un jour un printemps.

Oubliés donc "Heureux les Martyrs qui n'ont rien vu" et le "F.F.S. Espoir et Trahison" publié respectivement en 1963 et en 1966, et qu'ils ont certainement lu! Oubliée surtout l'Académie Berbère (Agraw Imazighène) avec ses bulletins où ils avaient découvert leur identité. Bref tous ces révolutionnaires de pacotille ne craignaient pas d'enfreindre l'enseignement de leur prophète qui proclamait pourtant que "seule la vérité est révolutionnaire".

Mais la palme de la prestidigitation revient sans conteste à un des collaborateurs du bulletin "*izan umazigh*", pardon, "*izen umazigh*". Selon ce "camarade", sans doute un ancien militant du P.R.S., un parti hostile à l'Académie Berbère, ce fut en 1979 que notre prise de conscience commença à prendre corps, puisque ce fut à cette époque-là que "*adabu n Boumdyen ighdl ed tebrek di tillas ghef yedles amazigh d imaghnasen is. Ighweber ed tinnadin n leqvayel d ichawiyen s tedrimt.*"

Vous avez lu : "si les Kabyles et les Chaouis n'avaient pas revendiqué leur identité avant 1979, c'était parce que Boumédiene les avait inondés de ses bienfaits". Au secours, Karl Marx ! Viens me sauver de tes fidèles, ils sont devenus menteurs et hâbleurs ! C'est vraiment beau d'être un révolutionnaire ! Ça vous permet, sans avoir la marque habituelle de la honte, d'attribuer à Hitler la naissance de l'Etat d'Israël.

J'ai cru, naïvement, que l'hostilité de tous ces gens-là, voire même leur haine, allait s'estomper avec le temps. Or il n'en est rien. Certes, ils ne qualifient plus aujourd'hui l'Académie Berbère d'organisation réactionnaire, voire fasciste, parce que finalement, les idées qu'elle véhiculait ont prévalu. Ils en parleraient d'ailleurs volontiers si Agraw Imazighène avait été fondé par un des partis

politiques qui l'avaient combattu à savoir le P.R.S., le P.A.G.S., le F.L.N. et le F.F.S. Mais voilà, le nom de Mohand Aarav Bessaoud est inséparable de celui de l'Académie Berbère. Or, Mohand Aarav est toujours le "fasciste", le "magouilleur", "l'hitlérien" ; il faut donc l'ignorer ou, à défaut, le combattre.

Curieusement, aucun de ces messieurs n'a jugé utile de me poser la question sur mon appartenance politique. Mais je crois qu'ils seraient quand même déçus d'apprendre que je partageais presque entièrement leurs idéaux avec cette différence que moi, le temps aidant, j'ai cessé d'être fanatique. Je pensais que la série d'adjectifs qu'on avait accolée à mon nom était épuisée. Mais voici que madame Karima Slimani Dirèche en a trouvé d'autre. Je suis en effet, pour elle, un "populiste", un "ouvriériste" (ce qui est une tare aux yeux de cette femme) et, surtout, anti-arabe, antisémite, en un mot "raciste". (J'ignorais, pour ma part, que "Arabe" et "Sémite" n'étaient pas synonymes ; il est vrai que les juifs ont accaparé le mot "Sémite" puisque à leurs yeux être "antisémite" c'est être anti-juif).

Mais il y a pire. Cette dame, née parait-il à Marseille où elle a fréquenté durant son enfance l'école de Marius et d'Olive à tel point qu'elle a obtenu le surnom de "Mlle Galéjade", a trouvé une autre Académie Berbère créée, celle-là, par Mouloud Mammeri et Taos Amrouche. Je pourrais lui démontrer qu'elle se trompe, en lui expliquant que les associations culturelles sont régies par la loi de 1901 qui exige des étrangers la satisfaction de certaines conditions. Je me bornerais seulement donc à lui dire que jamais, au grand jamais, Mouloud Mammeri et Taos Amrouche ne s'étaient rencontrés.

J'ai vu pour la dernière fois Mouloud Mammeri (que je connaissais déjà depuis de longues dates) en mai 1967. Il m'avait dit alors que notre cause était perdue.

- "Je donne des cours", m'a-t-il dit, "à sept étudiants répartis comme suit : deux Kabyles, deux Hollandais, et trois arabes (ces derniers appartenant sans doute à la S.M.). L'an prochain je m'arrête parce que les Kabyles ne sont pas intéressés par l'étude de leur langue".

Bien entendu, il ne s'arrêta pas et cela grâce à Agraw Imazighène. Et comme il était intellectuellement honnête, il dit un jour a Hand Sadi qui me l'a rapporté :
- "Mohand Aarav a réussi !".

Cette réussite à laquelle, par modestie, il s'abstint de s'impliquer eut été plus importante encore s'il avait adopté la graphie ancestrale dont il plaida la cause quelque quinze ans plus tard, puisqu'il écrivit : "Le berbère doit s'écrire en berbère, c'est à dire en Tifinagh aménagés".

J'aurais été, pour ma part, très heureux s'il s'était rendu à mes arguments plus tôt au lieu de me promettre, à travers la presse dite nationale, de me traduire en justice, parce que j'avais écrit dans notre bulletin l'article suivant, que je lui attribuai.

MEA CULPA

(Article qui m'a valu la colère de Mouloud MAMMERI.)

Par **Mouloud MAMMERI**
(Alias Mohand Aarav BESSAOUD)
Professeur de berbère à l'université d'Alger

Dès que j'ai appris que l'Académie Berbère avait adopté, contre mon avis l'alphabet de nos ancêtres pour écrire notre langue, j'eus un mouvement de colère. "Les frères de Paris ne savent-ils donc pas, me suis-je dit, que les Tifinagh représentent un type d'écriture archaïque et peu pratique, se prêtant mal en effet à une cursive ?" Non, je ne suis pas d'accord avec eux. Et je ne me suis pas privé de le leur faire savoir.

Depuis, je n'ai pas manqué, le temps aidant, de mieux réfléchir à la question, et je dois avouer aujourd'hui que ma première réaction n'était pas la bonne.

Supposons en effet que je sois chinois ou japonais ou tout simplement que notre pays fût occupé par le Japon, par exemple, plutôt que par la France. J'aurais immanquablement appris à lire et à écrire le japonais, ce qui m'aurait permis d'apprécier la simplicité des Tifinagh, et surtout à savoir que les Chinois et les Japonais n'ont pas d'alphabet, ce qui les conduit à représenter les objets et même les pensées par des signes. Ainsi, pour écrire les mots "bouche" et "oiseau", les Chinois utilisent les signes suivants : (bouche) et (oiseau) Ces deux signes ou dessins, liés ensemble, forment le verbe (chanter). L'on voit donc sans peine, que la graphie berbère représente, par rapport aux idéogrammes chinois et japonais, une simplification indéniable. Mais ce n'est pas tout.

Si nous attribuons en effet des vertus particulières aux caractères latins, nous devons en déduire que les peuples qui les utilisent sont plus avancés que d'autres. En d'autres termes, nous

devons dire que les Portugais, par exemple, sont plus civilisés que les Japonais. Or, nous savons qu'il n'en est rien. Alors que les Chinois possèdent la bombe atomique, dernière étape sur la route de la science, les Japonais distancent, et dans bien des domaines, les nations dites industrialisées (Le Japon serait certainement la première puissance du monde si sa superficie et ses ressources égalaient celles de l'U.R.S.S. ou des U.S.A.)

Comme on le voit, le degré de civilisation atteint par un peuple ne dépend pas de la beauté ou de la simplicité de son alphabet, mais bien de son intelligence et de sa faculté d'adaptation. Et l'on sait que sur ces points, nous n'avons rien à envier à personne. Nous nous sommes en effet tellement bien adaptés dans le passé que l'on n'a pas manqué de nous confondre avec nos envahisseurs. Plotin écrivit en Grec ; Apulée, Saint Augustin, Tertullien, Saint Cyprien, Lactance, Arnobe ... en Latin. En outre, nous avons donné à Rome des papes, des empereurs, des généraux, des rhéteurs, des avocats... Pour Hannibal, nous allâmes en Italie ; pour les Arabes, nous avons conquis la péninsule ibérique et le midi de la France. Nous avons, d'autre part, doté leur langue d'une grammaire, tandis que des philosophes, des voyageurs, des savants, tous berbères, enrichirent leur culture et leur science. Bref, nous avons été, et à toutes les époques, des mercenaires dont on vantait la vaillance.

Il est temps, il est grand temps que cela cesse.

Vive la langue berbère ! .

CHAPITRE I

- Décidément je ne te comprends pas : il nous reste un seul et dernier leader et tu l'as attaqué.

Ainsi parla le docteur Bouchek après qu'il eut lu mon livre "Le F.F.S., Espoir et Trahison"

- C'est curieux, lui répondis-je, tu viens d'employer exactement les mêmes termes que ceux que m'avait tenus Mouloud Mammeri sur le même sujet. C'est à croire que vous vous êtes concertés. Accepte donc que je te fasse la même réponse : Connais-tu personnellement monsieur Hocine Aït Ahmed ?

- Comme tout le monde, c'est à dire de réputation.

- Le contraire m'aurait étonné car si tu le connaissais, tu n'aurais pas dit de lui qu'il est des nôtres, autrement dit Berbère encore moins berbériste. Monsieur Hocine Aït Ahmed, vois-tu, est certes né de parents kabyles, mais je suis sûr et certain qu'il lui est arrivé souvent de regretter sa berbéritude, comme dirait le président Senghor. Il préfère se réclamer d'un enseignement, d'une idéologie plutôt que d'une ethnie pour la bonne raison qu'il méprise la sienne. Il n'a du reste rien d'un Kabyle, si tant est qu'il accepte cette identité. Nos valeurs elles-mêmes ne sont pas les siennes. Il peut, par exemple mentir, manquer à sa parole, au besoin la renier, sans que le rouge de la honte lui monte au visage. En un mot, comme le disaient nos parents, : "*Isared udem is s useghwen*".

Je suis pour ma part convaincu qu'il n'a jamais connu la vie d'un village kabyle, avec ses réunions hebdomadaires, ses clans, ses traditions démocratiques et son organisation sociale. Je ne pense même pas qu'il ait joué avec les enfants de son âge. Né dans une *zaouia*, il s'est nourri d'arabisme dès son enfance, car tous nos

marabouts prétendent descendre du prophète. Etre Berbère pour lui, c'est accepter d'être "petit". Car je doute fort que notre histoire l'intéresse. Veux-tu que je te dise : Jamais je ne l'aurais attaqué s'il était un tant soit peu berbériste pour la bonne raison que le mouvement qu'il patronnait n'aurait pas échoué.

- Tu ne crois pas que tu es toi-même dans ce cas, car j'imagine que ton livre "F.F.S. Espoir et Trahison" recèle beaucoup d'exagérations pour ne pas dire de mensonges. Tiens, Ghozali Méziane que tu connais me disait récemment que ton livre est farci de contrevérités.

- As-tu remarqué combien notre langue est riche en proverbes ? Il y'en a un pour chaque circonstance de la vie courante. "*Skidiven medden âf in immuthen*" disons-nous par exemple quand la personne que nous mettons en cause est encore vivante. Or que je sache, monsieur Aït Ahmed est encore de ce monde. Il peut donc me répondre et me confondre. Il ne l'a pourtant pas fait ni directement ni indirectement, c'est-à-dire en donnant lui aussi sa version des faits. Il a même décliné la confrontation que je lui proposais par l'intermédiaire de certains de ses derniers inconditionnels. Il a préféré laisser le soin de la contestation à la poignée de fidèles qui lui reste encore et qui doit voir en lui un marabout charismatique, un chef de *zaouia* en quelque sorte plutôt qu'un leader politique. Et sais-tu comment cette camarilla interprète le silence de ce phénix ? "Si El Houssine, disent-ils, ne peut pas accorder de l'importance aux propos d'un Mohand Aarav". Curieux, n'est-ce pas ? Laissons de côté la théorie du leader populaire et limitons-nous seulement aux faits. Monsieur Aït Ahmed a daigné combattre à mes côtés, discuter avec moi des plans et de la stratégie du mouvement insurrectionnel que nous étions nombreux à animer mais il ne peut pas "s'abaisser" à me rencontrer pour analyser les causes de notre échec. Je note cependant que parmi les thuriféraires de ce nouveau roi de *Koukou*, deux, et non des moindres, sont venus me voir pour tenter de me dissuader de publier mon livre sur le F.F.S. L'un d'eux m'a même proposé de l'argent. Ce n'est pas, rassure-toi, ton ami Ghozali. Celui là s'est seulement borné en mauvais avocat qu'il est à tenter de me donner des complexes. "Que vises-tu donc à vouloir publier ton livre ? m'a-t-il dit. A devenir un jour le maire de ton village ?" On voit par-là que ce monsieur ne s'est pas encore départi de son

esprit "mare à boutiques" valorisé par la colonisation française. Puisqu'en effet je n'étais pas "Sidi quelque chose" et encore moins fils de *caïd*, je ne peux même pas prétendre au titre de maire de ma commune. Au fait ne peux-tu pas dire à ce monsieur que je suis prêt à le rencontrer pour mettre quelques point sur quelques i.

- C'est une excellente idée, et je lui en parlerai dès ce soir. Viens donc me voir demain.

Et le lendemain, nous nous revîmes, le docteur Bouchek et moi.

- Si Méziane, me dit-il d'emblée, refuse de te rencontrer. Et ce n'est pas, rassure-toi, par mépris mais par gêne. En tout cas je sais maintenant que tu as dit vrai. Il y a lieu de noter cependant que tu n'offres aucune solution de rechange, en d'autres termes tu critiques, tu détruis mais tu ne construis pas. Qu'as-tu à proposer par exemple, pour sortir de la situation qui est la nôtre à l'heure actuelle ?

- La création d'une association culturelle, répondis-je. Car si tu fréquentais les cafés tenus par des Kabyles, tu constaterais avec effarement et tristesse qu'il n'y a plus de Kabyles à fortiori de Berbères. "*Nekwni s waaraven*" y entend dire à longueur de journée. Et si par hasard tu tentais de rectifier, tu es qualifié immédiatement de "diviseur". L'on te dira qu'il n'y a aucune différence entre les Arabes et les Kabyles ; que nous sommes tous des Arabes et que prétendre le contraire c'est trahir. Et n'essaie pas de tirer une conclusion inverse, à savoir que nous sommes tous des Kabyles. Car là on te sortira tout de suite les Pères Blancs et les Juifs qui veulent valoriser les Kabyles qui ne sont rien, pour affaiblir les Arabes qui sont tout. Il faut donc mon cher, avant de songer à toute action politique, nettoyer toute cette crasse que le F.L.N et le Nassérisme ont déversé sur les cerveaux des nôtres au point de les abâtardir, en un mot redonner à nos congénères la fierté que leurs pères cultivaient jalousement. Ça sera sans doute long mais ça en vaut la peine. Apprenons-leur surtout qu'ils ne sont ni des Romains ni des Arabes, mais des Imazighène, c'est a dire des hommes nobles; que l'Afrique du Nord ou Berbèrie est leur seule et unique patrie ; que leur langue n'est pas un patois dont ils doivent avoir honte ; qu'ils forment enfin, avec tous les autres

berbérophones, les héritiers des nobles traditions numides. Ce n'est qu'une fois ce but atteint que se poseront les problèmes politiques.

- Merveilleux, me dit mon interlocuteur. Mais pourquoi n'en as-tu pas parlé dans ton livre ?

- Tout simplement parce que j'ai pensé que c'est une idée dont on discute en cours de réalisation. Vois-tu, je ne suis pas un théoricien, mais un homme d'action. Je suis donc prêt à agir pour peu que je ne sois pas seul. Voudrais-tu donc être avec moi comme avec tous ceux que ce projet intéressera ?

- Volontiers.

Le docteur Bouchek ne pouvait pas deviner combien sa réponse me combla d'aise. Car il ignorait que les quelques personnes auxquelles j'en avais déjà parlé trouvèrent mon idée quelque peu folklorique[1].

- Viens avec moi, me dit-il soudain, je vais te présenter au professeur Arkoun et, ensemble, nous verrons ce que l'on peut faire.

Le professeur Mohamed Arkoun n'avait pas alors atteint la notoriété qui est la sienne aujourd'hui. Mais il me séduisit d'emblée en m'apprenant qu'il avait milité dans les rangs du F.F.S., preuve qu'il restait encore attaché à sa terre natale malgré son changement de nationalité.

La suite devait me révéler que les Kabyles ne sont malheureusement pas l'équivalent des juifs, je veux dire par-là que, à quelques exceptions près, ils cessent de s'intéresser au sort du peuple dont ils sont issus si cela devait leur coûter un quelconque sacrifice. Et le professeur Arkoun est incontestablement de ceux-là. Car l'accord qu'il me donna au début de notre rencontre ne devait pas résister à l'apparition des premières difficultés. Une révolution ? Oui, mais avec des pantoufles.

---

[1] Seul un homme réalisa d'emblée la portée de cette idée, et partant sa projection dans l'espace nord-africain.

- Si tu ne vois pas, me dit-il, toutes les potentialités que peut véhiculer cette idée, je t'en prie, abandonne–là. Pour moi, il y a là un très brillant avenir pour notre pays, je veux parler de l'Afrique du Nord tout entière".

– Te considères - tu donc comme Berbère ? lui dis-je.

- Je ne suis pas "comme Berbére" ; je suis Berbère.

Et cet homme se nomme Razzak Abd El Kader ; arrière petit-fils de l'Emir Abd El Kader.

Il reste que l'acquiescement initial du professeur Arkoun me permit de prendre mon élan et en ce sens contribua indéniablement à la grande aventure de l'Académie Berbère. Quant au docteur Bouchek, il persista encore quelque temps, celui d'apprendre que j'étais un agent de Foccart. J'ai en tout cas rencontré en lui l'un des très rares communistes kabyles qui font passer leur identité avant leur engagement idéologique. Quoi qu'il en fût, j'ai toujours considéré que ces deux hommes furent pour moi des bouées de sauvetage, car avant de les rencontrer, je commençais à perdre tout espoir.

Je les ai d'ailleurs quittés ce jour-là, c'était le deuxième jeudi de juin 1966, en chantant presque à haute voix les immortels paroles de Laimeche Ali "*Ekker a mmi s Umazigh*". Les gens que j'ai croisés dans la rue ont dû me prendre pour un fou, et ils n'auraient pas eu tort. Car réellement je l'étais. A l'heure où tout paraissait compromis, j'entrevis soudain le moment où les Kabyles, les Chaouias, les Rifains, les Chleuhs, les Touaregs et j'en passe, prendraient conscience de leur entité et de leur unique identité, au grand dam de tous leurs ennemis. C'en sera sans aucun doute fini du "Maghreb Arabe" et peut-être même de cette foutaise qui va paraît-il de "Dunkerque à Tamanrasset", pardon, "du golfe persique à l'Atlantique".

Il n'est peut-être pas sans intérêt d'apprendre aux jeunes Berbères qui récusent l'Islam, à cause de son lieu de naissance et de la langue qui le véhicule, que les Arabes n'ont jamais été de bons musulmans et que l'arabisme si cher à feu Nasser est une création des Chrétiens, conçue pour diviser le monde islamique et par-là même asservir les nations qui le composent.

Ce fut en effet en 1905 que les Chrétiens libanais, qui souffraient moralement et peut-être même physiquement sous la domination turque, créèrent le nationalisme arabe. Cela n'aurait été sans doute qu'une utopie si les deux principales puissances chrétiennes du moment, je veux nommer l'Angleterre et la France, ne décidèrent de lui donner corps au bénéfice de leur expansion coloniale d'abord et du Christianisme ensuite. Car les pères de l'Eglise, n'ayant pas encore pris conscience du danger communiste, continuaient à cultiver l'esprit de Godeffroy de Bouillon, et donc à ne pas admettre selon les mots de Georges Bidault "que le croissant

l'emporte sur la croix", de telle façon que l'on vit des Anglais s'appelant "d'Arabie" flatter la vanité légendaire des Arabes et réussirent ainsi à les enrôler par dizaines de milliers dans les rangs des armées française et anglaise pour combattre la Turquie dont le sultan était alors le calife de l'Islam.

Le Chérif de la Mecque de l'époque, un dénommé Hussein (arrière-grand-père du roi de Jordanie du même nom), eut même l'audace et le culot d'appeler tous les musulmans au "*djihad*" contre ... les Turcs, et cela tout bonnement parce que les Anglais lui avaient promis le royaume d'Irak. Bien entendu, il n'obtint que la couronne du mépris puisque, une fois la guerre terminée, la France s'installa en Syrie et au Liban et l'Angleterre en Irak, en Jordanie et en Palestine, et ce jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale.

Il reste que la Turquie et à travers elle l'Islam eurent à en souffrir. D'ailleurs sans le génie militaire de Mustapha Kemal et le courage légendaire du soldat turc, le pays de Sulaiman le magnifique aurait pu devenir un protectorat ou un condominium franco-britannique. L'ignoble conduite des Arabes en la circonstance devait conduire l'homme d'état turc à l'adoption de l'alphabet latin en remplacement de la graphie arabe et à la création d'une république laïque où les enturbannés ne devaient plus jouer un rôle politique sur la scène de leur pays.

Pour la Turquie c'était finalement une bonne chose, puisque cette secousse lui servit de stimulant et lui permit également d'expurger tous les archaïsmes qui freinaient son progrès. Il n'en fut pas de même pour l'islam qui en sortit affaibli. Mais même ainsi réduit sans défense, l'Angleterre continuait à s'en méfier puisque tout de suite après la fin de la deuxième guerre mondiale, se méprenant encore sur son rôle dans le monde, elle créa la ligue arabe par opposition à la ligue Musulmane du Pakistanais Ali Djinah. Aujourd'hui ... mais n'allons pas plus loin sur ce sujet car pour l'heure, c'est le salut du peuple berbère, un peuple que beaucoup veulent maintenir sous le joug pour que justement l'ordre établi reste immuable, qui nous préoccupe.

On dirait que tous ces messieurs qui nous aiment tant connaissent ce hadith du prophète Mohamed, hadith rapporté par Abou Zakaria, et qui dit : "A la nuit des temps, l'islam sera

régénéré par les Berbères". Je ne serai pas pour ma part mécontent que cela se produisît, dans la mesure bien entendu où Abou Zakaria - un Berbère - n'avait pas affabulé, car cela supposerait que les Berbères se seraient libérés de leur force d'inertie.

C'est à quoi pour ma part je me suis employé car depuis l'époque lointaine où j'écrivis "Heureux les martyrs qui n'ont rien vu", je n'ai eu qu'un seul dessein : servir cette idée. A l'heure où j'écris ces lignes, et après les événements de Tizi-Ouzou - Avril 1980, je peux dire qu'une grande partie du chemin est déjà parcourue. Le reste, le plus difficile sans doute, est à faire. Car l'entêtement et le mépris des autorités arabophones nous acculeront, je le crains, à des voies extrêmes.

CHAPITRE II

Je n'ai pas fait que chanter en quittant le docteur Bouchek et son ami Arkoun, j'ai également téléphoné à Taos Amrouche pour lui faire part de mon projet et de son petit point de départ. J'ai surtout demandé à la grande dame - ardent défenseur de notre langue - si elle ne voulait pas participer à cette entreprise de sauvegarde et de résurrection.

Un peu "aristocratique" sur les bords, elle s'enquit sur la personnalité de mes nouveaux compagnons, car elle n'aimait pas "les mauvaises fréquentations", entendez par là les ouvriers et autres paysans. Il en est ainsi malheureusement de certaines gens, de droite comme de gauche : elles méprisent le peuple qu'elles entendent sauver. Rassurée par les titres universitaires des hommes que je venais de quitter, elle me donna son accord quant à son éventuelle participation, ajoutant même qu'elle serait contente de nous offrir son logis pour une future réunion.

Le lendemain vendredi, je rendis visite à Hanouz, que je connaissais depuis 1963 et qui m'a toujours juré ses grands dieux qu'il me suivrait partout où je voudrais aller, et lui fixais rendez-vous chez Taos pour le dimanche suivant. J'informai le docteur Bouchek qui me donna son accord et attendis.

Vous ai-je dit que je tenais absolument que Taos fût avec nous ? Non. Et bien oui, je voulais tellement qu'elle fût la présidente de notre association, et ceci pour deux raisons : renouer d'abord avec certaines de nos traditions et aussi et surtout démontrer le caractère spécifiquement culturel de notre entreprise.

Je savais, dès ces moments-là, que nous subirions toutes les attaques possibles et imaginables de la part des tenants de

l'arabisme en Berbèrie et même d'ailleurs, y compris les menaces de mort. Taos à qui j'en parlai fut d'abord séduite, mais très tôt elle déclina cet honneur sur les conseils de Rédha Malek, notre ambassadeur d'alors, qui lui conseilla de ne plus me fréquenter si elle voulait que ses disques se vendent en Algérie. Ce qui montra à l'évidence que le ventre commande parfois la tête.

Bien entendu, nous n'arrivâmes là qu'après notre première réunion qui eut lieu, comme je vous l'ai déjà dit, au domicile de notre sœur. Je dois souligner qu'elle fut très heureuse de nous y accueillir le docteur Bouchek, le professeur Arkoun, le pharmacien Hanouz, un jeune étudiant du nom de Samir (ami du docteur Bouchek) et moi.

J'ai rencontré beaucoup d'étudiants berbères, des plus et des moins intelligents, des petits et des grands mais, à l'exception des étudiants libyens, presque tous m'avaient déçu. Les Soussis surtout - dans leur immense majorité - étaient lamentables ainsi d'ailleurs que beaucoup de leurs homologues kabyles, particulièrement ceux qui militaient dans les rangs du P.A.G.S. ou du P.R.S. Ces messieurs, selon moi, ne méritaient pas le titre de "révolutionnaires" qu'ils se donnaient, mais celui de "mercenaires". Ils se mobilisaient en effet facilement pour la Palestine, la Bourbakia, la Zallabia... mais refusaient obstinément de participer à la défense de leur langue maternelle qu'ils considéraient comme un patois. Pis que cela : ils qualifiaient de "fascistes" ceux qui s'adonnaient à cette tâche.

- A l'époque des grands ensembles, vous diront-ils, il n'est pas souhaitable que "les Kabyles" (une minorité) se détache du monde arabe mobilisé contre le sionisme et la C.I.A". Du reste ... et patati et patata.

Ne leur conseillez surtout pas de créer un parti communiste berbère. Ils vous qualifieront de contre-révolutionnaire, de diviseur, voire même de traître. A les entendre, tout doit nous venir des Arabes : le Marxisme comme l'Islam, la peste comme le choléra ... Je connais des étudiants kabyles qui s'étaient réunis pour discuter du "passé réactionnaire" de l'Académie Berbère, ayant ainsi oublié qu'ils lui doivent leur prise de conscience et la fierté d'une identité recouvrée. Ceci parce que j'avais refusé de

donner à notre association culturelle une couleur politique comme ils me pressaient de le faire.

C'était exactement le cas de Samir, l'ami du docteur Bouchek. Car gagné lui aussi aux idées de Marx, il soutint qu'on ne peut pas s'occuper seulement de la langue indépendamment du contexte politique dont elle dépend.

- Créons un parti communiste et inscrivons à son programme les problèmes culturels.

Tour à tour nous lui expliquâmes que les chances du marxisme ne sont pas énormes chez les Kabyles, habitués à la vie démocratique qui fait partie de leur héritage; que le jour où ces chances existeraient - à supposer qu'elles le fussent jamais - il n'y aurait plus de langue berbère ; et qu'il valait donc mieux pour nous de réaliser une partie du programme qu'il préconisait plutôt que de ne rien faire du tout. Peine perdue.

Pour ma part cette scène m'incitait à rire du fait que ce jeune homme qui préparait un doctorat en psychologie se montrait piètre psychologue car, à l'exception du docteur Bouchek, aucun de nous n'était marxiste.

Sur une question de Taos Amrouche, nous sûmes que ce monsieur n'avait pas où n'avait plus l'usage de la langue de ses pères. Aussi décidâmes-nous de l'ignorer, d'autant plus que l'accord était parfait entre nous après que j'eus fait un petit exposé sur ce qui me semblait important d'accomplir.

Je suggérai en effet que notre future association soit apolitique et étrangère à toutes les questions religieuses et bien entendu ouverte à tous les berbérophones sans distinctions. En outre, je préconisai la création d'une revue, l'adoption d'une graphie de manière à pouvoir imprimer des textes en berbères.

Je devais hélas être presque seul à réaliser ces projets, car à l'exception de Hanouz dont nous verrons plus loin le rôle, aucun intellectuel établi n'accepta de consentir un quelconque sacrifice. J'ai cherché des compagnons de lutte et je n'ai trouvé que des conseillers, très souvent mauvais, ou des chefs.

"Tu as commencé, tu dois continuer", me disait-on, ou "Pourquoi as-tu fait ça au lieu de cela contrairement à ce que je t'ai dit". Mais ces hommes m'ont été utiles, en ce sens qu'ils avaient servi de décor à la pièce que je jouais. Il suffisait en effet de dire à

quelqu'un que l'association comptait dans ses rangs des professeurs, des médecins, des pharmaciens ... pour que l'appréhension se transformât en compréhension, voire même en adhésion.

J'ai su, parfois avec étonnement, qu'un diplôme est synonyme d'intelligence et que par conséquent les Socrate, César ... ne joueraient aucun rôle s'ils vivaient de nos jours. Je me devais donc, du moins dans les débuts, ménager la susceptibilité de mes congénères diplômés pour tirer d'eux ce qu'ils pouvaient donner d'utile. Encore faut-il souligner que le "complexe du diplôme" n'existait que chez ceux qui n'avaient pas pu terminer leur scolarité. Car le peuple profond, le peuple illettré se souciait fort peu de ces questions de parchemins.

Ce fut donc vers lui que je me suis tourné, d'autant plus qu'il était le détenteur de la langue et de la culture que nous voulions sauvegarder. Je ne manquais pas alors de faire un parallèle entre les fondateurs de l'Etoile Nord-Africaine et moi. Eux aussi, ils ne devaient être rejoints que des années et des années plus tard, par de jeunes étudiants qu'ils avaient sensibilisés. En d'autres termes, ils ne devaient avoir de fruits que par l'arbre qu'ils avaient eux-mêmes planté.

A travers l'Histoire, la plupart des intellectuels berbères, du moins ceux dont la notoriété était établie, ont toujours été du côté du pouvoir même si celui-ci était étranger. Saint Augustin et Tertullien étaient du côté de Rome ; Ibn Rochd et Ibn Khaldoun étaient "arabes" ; et nous connaissons ceux qui étaient Français avec De Gaulle. Les rares qui ne pactisaient pas avec l'ennemi restaient en dehors de tout courant de pensée ou devenaient rhéteurs en diable, capables de vous fendre un cheveu en ... dix.

Non, l'intelligentsia berbère, celle qui a eu le temps de s'établir n'accepte jamais de compromettre sa position sociale même pour des choses qui en valent la peine. Mais comment peut-on savoir qu'une chose en vaut la peine quand on n'a pas la fierté de son identité ?

CHAPITRE III

Au début de juillet 1966, mes contacts avaient été nombreux et pour la plupart assez concluants pour que je songeasse à une nouvelle réunion. D'autant que de son côté (elle n'avait pas été encore invitée par Rédha Malek) Taos Amrouche avait recruté Abdelkader Rahmani qu'il a fallu quand même rencontrer pour apaiser ses craintes quant à ma "violence naturelle" ; une réputation que je devais, paraît-il, à Krim Belkacem.

Rassuré par Taos, il accepta de participer à notre réunion suivante et proposa à cet effet la villa d'une de ses amies qui habitait à Vétheuil. Il fut bien entendu entièrement d'accord sur le but à atteindre et les moyens à utiliser pour cela. Il fut même enthousiaste au point de s'engager à mobiliser toutes ses relations, à commencer par Tricot et Foccart, deux proches collaborateurs du Général De Gaulle. Ce qui excluait, à l'entendre, tout refus de la part de la préfecture de police quant à l'obtention d'une autorisation de fonctionner en France.

De plus, toujours selon lui, son rôle dans "l'affaire des officiers Algériens" lui avait permit d'avoir une ouverture sur la presse dont il comptait nous faire bénéficier. Bref, tout baignait dans l'huile. Il réitéra d'ailleurs tout cela le dimanche suivant devant les douze personnes que j'avais invitées à la réunion de laquelle étaient absents le professeur Arkoun et le docteur Bouchek, retenus par des affaires personnelles.

Nous convînmes d'une autre réunion, cette fois là à Paris, pour résoudre la question de la formation du bureau de l'association et de la rédaction des statuts. Ce fut ainsi que nous nous retrouvâmes à Levallois, près de Paris, dans l'arrière salle

d'un café tenu par un des nôtres. Tout le monde y était, y compris Taos Amrouche et de nouveaux adhérents mais toujours en l'absence de Bouchek et d'Arkoun.

Nous portâmes comme prévu Rahmani à la présidence de l'association et nous lui adjoignîmes trois vice-présidents en les personnes de Khelifati Mohand Amokrane, Naroun Amar et Hanouz Mohand Said. Djaffar Oul Habib accepta d'en être le secrétaire général, après que je lui eus promis de faire son travail. Je devins pour ma part le trésorier de "l'Académie Berbère d'Echanges et de Recherches Culturelles" avec pour adjoint Khelil Saïd, un routier.

Laissez-moi vous apprendre comment nous avons adopté ce titre. "En matière culturelle" nous dit Naroun, qui s'y connaissait à merveille, "il faut toujours viser haut. Appelons donc notre association 'Académie Berbère' ". A quoi Vincent Monteil, par la voix de Rahmani ajouta "d'échanges et de recherches culturelles" pour montrer que notre action n'avait rien d'agressif. Et il en fut fait ainsi. Je traduisis pour ma part le tout par "Agraw Imazighène" et nous nous séparâmes non sans confier le soin à Rahmani de voir un avocat pour la rédaction et le dépôt des statuts.

Nous attendîmes l'obtention de l'autorisation demandée durant sept mois, sans doute parce que monsieur Foccart n'avait pas eu le temps de s'en occuper. Il va sans dire que je ne restais pas inactif durant tout ce temps. Oui, je continuais toujours à voir des gens, à expliquer, à essayer de convaincre, en un mot à recruter de nouveaux adhérents, aidé en cela par Kolli Mohand, Khellil Saïd et le chanteur Farid Ali.

Ce dernier était cependant excessif et souvent outrancier. D'emblée il posa le problème en termes anti-arabes, englobant dans ses diatribes et l'Islam et le prophète Mohamed, ce qui ne manquait pas de heurter ceux qui avaient de la religion avec lesquels il échangeait des coups de poings à l'occasion. Je dois reconnaître que parfois, dans ses moments de sérénité, il était un remarquable commissaire politique.

Ensemble, lui et moi, nous avons souvent mangé de la vache enragée. Et quand il lui arrivait de prendre un café en gérance, je savais que je pouvais y trouver un couvert car, faute d'argent, j'avais des difficultés à me nourrir. Lui et Kolli

notamment m'aidaient soit pour me sustenter soit pour me faciliter les déplacements en vue de porter "la bonne parole".

En mars 1967, c'est-à-dire sept mois après le dépôt de nos statuts à la préfecture de police, nous eûmes enfin l'autorisation que nous avions sollicitée. C'était un vrai miracle et nous le devions incontestablement à Jacques Bénet, le plus grand et le plus sincère des amis que les Berbères aient eus au cours de leur Histoire.

En effet, comme notre association était étrangère, en raison de la nationalité de la majorité des membres de son bureau, certains ministères, notamment celui des affaires étrangères, devaient donner leur agrément. Indubitablement, ce ministère, à la tête duquel était monsieur Couve De Murville, aurait refusé de donner le sien si Jacques Bénet - n'ignorant pas la politique pro-arabe de la France - n'avait pris soin de contacter le secrétaire général du Quai d'Orsay, un de ses nombreux amis. Celui-ci, ancien haut fonctionnaire à la résidence du Maroc, parce qu'il appréciait les Berbères, prit le risque sans consulter son arabophile de ministre, de répondre affirmativement à la question posée par le ministère de l'intérieur.

Ce fut donc ainsi que nous eûmes la possibilité de travailler au grand jour provoquant par la même un déchaînement d'hostilité de la part de l'Amicale, l'annexe du F.L.N., et curieusement, des partis d'opposition et dits révolutionnaires tels que le P.R.S. de monsieur Boudiaf et le P.A.G.S., autrement dit le parti communiste algérien.

Quant au chef du F.F.S. - travailleur nocturne - il prit des chemins détournés. Il tenta d'abord de dissuader Rahmani - comme le fit plus tard Ferhat Abbas - de continuer à me voir puis comme cette méthode ne donna pas de résultat, il se mit à m'accuser de lui avoir volé son idée. Oui, mesdames et messieurs, c'est dans les maquis de Kabylie que le Zaïm de Taqa me confia son projet.

Farid Ali, à qui il tint de pareils propos, le prit au mot.

- Oh ! comme je suis content, Si El Houssine, d'apprendre cela ! Aussi te demanderai-je de prendre sans tarder la tête de cette organisation que tu avais imaginée et que Mohand Aarav va peut-être gâcher.

- Tu comprends, lui répondit l'autre, je suis trop connu pour jouer la carte régionale, d'autant que j'ai eu du mal à me départir de l'étiquette berbèriste que mes ennemis m'avait collée.

- C'est cela même, lui répliqua Farid Ali ... Toi, tu ne peux pas parce que tu es plus grand que la Kabylie, et Mohand Aarav ne doit pas parce qu'il t'a plagié. Et pendant ce temps, les ennemis de notre langue et de notre identité hâtent leur sale besogne. Navrant ! vraiment navrant !"

Je tiens bien entendu ces propos de Farid Ali et je n'ai pas lieu d'en douter connaissant la haine que me nourrit monsieur Aït Ahmed et surtout son anti-berbèrisme ... primaire. Il hait sa langue maternelle justement pour prouver à ses accusateurs que sa dimension se mesure à l'échelle du "monde arabe" et non à la crête de son village, dût-elle être chargée d'histoire. Entre Jugurtha et Abd El Kader, le Zaïm a fait son choix : il a opté pour le dernier nommé.

Ce fut pourquoi du reste, la publication de mon livre "Le F.F.S, Espoir et Trahison" ne le peina pas, pour ne pas dire le combla d'aise. Il dit en effet à mon grand ami Mohamed Heroui, alors responsable du F.F.S. Pour l'Europe : "Mohand Aarav vient de me rendre un grand service. Il démontre effectivement. a- que je suis matérialiste. b- que je ne suis pas berbèriste"

Plus tard, quand viendra le moment de faire de la récupération, il se révélera fidèle à lui-même : menteur et grandiloquent. Mais le verbe de ce vulcain de pacotille ne peut même plus égailler les moineaux, à plus forte raison impressionner les chefs de l'A.N.P. Il m'a toujours fait penser à ces républicains espagnols qui ont eu la patience d'écrire pendant 40 ans, sur les murs des capitales européennes : "A bas Franco !" pendant que le caudillo coulait des jours heureux.

Ce n'était pas, vous vous en doutez, la seule toile que cette araignée haineuse dénommée Si El Houssine tentera de tisser pour nuire à l'Académie Bérbère. Nous la retrouverons, bavant et mordillant, tout au long de mes onze années d'activité. C'est qu'elle a du temps et de l'argent, l'affreuse bébête. Car ce "grand révolutionnaire", cet "homme universel" ne négligerait pas (selon certains) sa part du gâteau que des Kabyles attardés vont déposer à

la zaouia de Cheikh Mohand Ou l'Houssine. Le culte des saints est bon quand il est fructueux, même pour des marxistes athées.

L'Amicale, quant à elle, comme je crois l'avoir déjà dit, nous attaqua au grand jour, et avec de la grosse artillerie, suivie d'ailleurs en cela par le P.A.G.S. et par P.R.S. de monsieur De Boudiaf. La première nommée disait, connaissant le degré d'engagement des Kabyles aux côtés des Palestiniens, que l'Académie Berbère était une création conjointe des Israéliens et des Américains, auxquels elle adjoignit plus tard Foccart et les Pères Blancs.

Pour le P.A.G.S. aussi la chose était claire : "Derrière l'Académie Berbère, il y avait Massu et Bigeard". Il manquait une note folklorique à ce florilège de sottises et d'absurdités, ce fut le P.R.S. qui la donna. En effet il affirma dans son journal El Djarida, "L'Académie Berbère était créée par le colonel Boumediene en vue de diviser la classe ouvrière algérienne".

Plus tard, Boudiaf devait recouvrer son sens révolutionnaire puisqu'il "reconnut" le droit à l'enseignement de la langue berbère. Ce n'était là bien entendu qu'une astuce destinée à répondre aux interrogations des militants de son parti, en grande majorité des Kabyles.

Comme on le voit, l'unanimité s'était faite contre nous, à la grande joie de la piétaille kabyle qui constituait le gros des bataillons d'attaque. Tous ces messieurs me démontrèrent en tout cas que les "Arabes", contrairement aux Berbères, ne se mangent jamais entre eux, allant même jusqu'à faire taire leur divergences devant ce qu'ils croient être le danger.

En effet, alors que politiquement Boudiaf, Ferhat Abbas, Boumediene étaient à l'opposé les uns des autres, leurs attitude à l'égard de l'Académie Berbère était absolument identique, c'est-à-dire hostile. Avez-vous d'ailleurs remarqué que l'Amicale n'avait jamais attaqué un de ces partis ou leurs leaders ? Il est vrai que tout ce monde n'a jamais constitué un danger pour le régime d'autant que les facilités de noyautage n'avaient jamais fait défaut. "Le chien aboie et la caravane passe" dit le proverbe arabe. Et les roquets pouvaient toujours s'époumoner et crier inutilement leur révolte.

Un homme, lié à monsieur Aït Ahmed, me fit un jour part de sa crainte d'être descendu par les services algériens. J'eus envie de rire et surtout de lui dire de ne pas s'en inquiéter, ses activités entrant exactement dans les dessins de la sécurité militaire algérienne. C'était à l'époque où ces messieurs du F.F.S. "exigeaient" la libération des détenus de Tizi Ouzou, alors que, politiquement, il était plus sage de se taire, laissant au régime le soin de les libérer sous la pression populaire, donc de perdre la face, ou de mobiliser contre lui toute la Kabylie.

Il est vrai que le F.F.S. se moquait princièrement du sort des berbéristes. Il était seulement soucieux d'assurer sa résurgence. Tendez un micro à certains hommes et aussitôt ils éructent, ils bavent et cela sans s'inquiéter de voir leur langue s'engluer et jusqu'à l'étouffement. La parlote, rien que la parlote et un miroir pour se voir.

Vous me direz que moi aussi je n'ai fait que cela, et durant des années et des années encore. Je vous répondrai qu'il y a des moments où le verbe est action et que dans mon cas il remplaçait les canons peu propices d'ailleurs à réveiller les Berbères de leur sommeil millénaires. C'est ce qu'avaient deviné ces messieurs de l'Amicale et tous leurs frères en arabisme, sans oublier les grands "chefs" d'Alger.

Je ne vous apprendrai peut-être rien en vous affirmant que le colonel Boumediene, par exemple, exprima son inquiétude en apprenant la création de notre association. En effet à un groupe de ses proches collaborateurs parmi lesquels je comptais un ami, il recommanda la vigilance, ajoutant que la situation pouvait devenir un jour dangereuse. D'autres amis ne manquèrent pas également de me signaler, tout au long des années englobant mes activités que le Colonel-Président m'en voulait à mort.

Un des chefs de région militaire soi-même m'avertit par l'intermédiaire de mon ami Boudarène Omar de prendre mes précautions par rapport aux sbires algériens. Le grand colonel Ouamarane lui-même prenait des ruses de sioux pour me rencontrer quand il venait à Paris, allant jusqu'à me dire un jour qu'il avait peur pour ma vie tellement Boumediene était déchaîné contre moi.

Vous me diriez, comme d'autres, l'ont fait avant vous, qu'il lui était facile de m'envoyer ad patres. Comme cela s'est produit avec Khider et Krim. Je vous rappellerai que de tels agissements n'avaient jamais eu pour théâtre le territoire français pour la bonne raison que ... mais ayez la patience d'attendre et vous connaîtrez la suite. Et puis au départ, voyez-vous, aucun expert en questions berbères ne pouvaient prévoir un sursaut rapide des Kabyles, pour nous en tenir seulement à eux.

Personnellement, et je crois l'avoir déjà dit, j'étais très loin de penser qu'un jour j'aurai l'immense joie d'apprendre - c'était en 1977 - que des milliers de Kabyles pouvaient défier le Colonel-Président au point de l'obliger à sortir par une porte dérobée. La statue de l'Emir Abd El Kader, symbole de l'arabité pour beaucoup, fut elle-même l'objet d'un assaut. On peut dire sans risque de se tromper que si c'était Bendjedid qui était alors président les Kabyles auraient vécu "leur printemps" quatre ans plus tôt.

Le Colonel Boumediene s'est trouvé dans cette situation parce que, du moins je le crois, il devait penser que les jeunes kabyles étaient les derniers à réagir à l'*arabétisation* forcenée qu'il avait décidé de mener. Ce fut pourquoi, j'imagine, il leur permettait de recevoir notre bulletin, de m'envoyer des lettres et d'avoir des réponses. Et lorsque il comprit son erreur, il était trop tard. Même l'antagonisme qu'il suscita entre les générations d'abord, la petite et la grande Kabylie ensuite, finit par disparaître. D'autant qu'il s'abstint, sans doute à dessein, de désigner du doigt l'Académie Berbère, laissant ce soin à "l'Amicale des Algériens en Europe".

Celle-ci ne se gênait pas pour dire que l'Académie Berbère est en réalité un parti politique appelé à diviser les Algériens. Qu'elle était donc au service du Sionisme et de l'impérialisme américain. Car pour dame Amicale les choses étaient d'une simplicité débordante. Vous ne voulez pas être arabe ? vous êtes donc un agent de quelqu'un, de préférence de droite, même si vos idées politiques sont nettement plus à gauche que celles de ses dirigeants et n'essayez pas de leur dire que notre pays est loin d'être lié, et éthniquement et géographiquement, à l'Arabie. Ils refuseront de l'admettre. Comment en serait-il autrement d'ailleurs

puisque des Kabyles, et non des moindres, tenaient le même langage.

J'ai essayé de faire dire un jour à Krim Belkacem, auquel j'avais arrangé une interview avec un journaliste, qu'il n'acceptait pas d'être arabe étant un Algérien d'ascendance berbère, il avait carrément refusé. Et nous savons qu'il n'était pas le seul Kabyle de son rang à adopter cette attitude, car ni Ouamrane ni monsieur Aït Ahmed, pour ne citer que ceux-là, n'avaient eu la fierté de revendiquer leur identité ancestrale réelle qui est par là même celle de l'Algérie.

L'Académie Berbère avait donc à surmonter de très grandes difficultés, en raison de la qualité et du nombre de ses ennemis, sans oublier l'hostilité de nos marxistes. Et beaucoup d'entre eux avaient de l'argent. Le P.R.S., c'est-à-dire Boudiaf, en avait reçu de Khider et du colonel Saout El Arab (Youcef Khatib), et le P.A.G.S. ne manquait pas de bailleurs.

Ayant donc les moyens, ils avaient des permanents qui sillonnaient les quartiers de Paris dont ils étaient responsables pour répandre leurs insanités. "N'écoutez pas Mohand Aarav, il vous égare et veut nous diviser". Bref, la vieille rengaine quoi ! Et souvent ils tenaient leurs propos en ma présence, car ils ne pouvaient pas croire ni penser que l'homme dont ils faisaient un croque-mitaine était celui-là même à qui ils tenaient leur discours.

Un de ces messieurs disait un jour, et en ma présence, que je vivais du travail de ma sœur qui exerçait son art à Barbés un quartier mal famé de Paris. Le patron du café, qui me connaissait bien et qui savait que je n'avait pas de sœur a voulu le contredire, en vain. L'homme, un Kabyle bien entendu, était sans doute un de ces spécimens qui ne se contentait pas de diffuser les ordures de l'Amicale, il éprouvait le prurit d'en rajouter. Je dois dire que, à ma connaissance il était le seul *amicaliste* a proférer de telles saletés.

Ce fut du reste ce genre d'expérience qui me permit de me rendre compte du peu d'efficacité des écrits que je diffusais. Car la majorité de nos ouvriers étaient illettrés et de plus terriblement déçus par la fin honteuse de la mésaventure du F.F.S. En effet à l'exception d'une petite minorité avertie, tout le monde créditait Mohand Ou Lhadj de ce fiasco, car monsieur Aït Ahmed continuait

à jouir d'un préjugé favorable au point que plus d'une fois je dus ravaler ma critique, quitte à y revenir plus tard.

Aussi multipliais-je les discussions dans les cafés tenus par des Kabyles, quand du moins les propriétaires me le permettaient. Le malheur, c'était que j'étais seul, du moins au début, à me consacrer à cette tâche et sans me soucier et des dangers que je pouvais encourir et de ma situation matérielle. Agraw Imazighène comptait déjà beaucoup d'adhérents mais la plupart manquait de ferveur et également de temps.

Ouvriers, ils n'étaient libres que les week-ends qu'ils avaient donc à partager entre leurs obligations personnelles et leur militantisme. J'étais donc seul, je le répète, à sillonner Paris dans tous les sens à la recherche de cafés kabyles où je tenais mes discours. Et patiemment, dédaignant les insultes et les provocations, j'expliquais, j'argumentais, je contredisais.

Plus d'un était souvent surpris de découvrir que j'étais ce Mohand Aarav loué par les uns et décrié par d'autres. Car beaucoup s'imaginaient - étant agent de la C.I.A - que je roulais sur l'or. Oui, ma pauvreté m'avait beaucoup servi. D'abord parce que c'est elle qui m'a rapproché des miens, ensuite parce qu'elle réfutait, à elle seule, toutes les accusations lancées contre moi et, à travers ma modeste personne, à Agraw Imazighène.

- "Si je suis réellement un agent des Juifs, croyez-vous vraiment que je puisse risquer ma vie en allant dans les cafés ?" disais-je à certains de mes détracteurs. "Regardez, d'autre part, comment je suis habillé...." Et cela portait souvent.

Khelil Saïd[2] de son côté, mobilisa toute sa tribu sur laquelle il avait une certaine influence nous gagnant ainsi de nombreux adhérents. Il était l'un des rares à avoir pris l'affaire au sérieux, car Kolli, malade, ne donna plus signe de vie, obligé qu'il était de rentrer au pays. Quant à Farid Ali, il continua son action solitaire et parfois destructrice.

Il est vrai qu'à cette époque-là nous n'avions pas encore de siège social, et que nos rencontres ainsi que nos réunions se déroulaient dans les cafés. Mais chaque fois que nous eûmes à débattre de nos avancées, seuls Khelil et moi pouvions faire état de

[2] A ne pas confondre avec le docteur du même nom.

nos activités, les autres continuant toujours à tenir le rôle de figurants.

Il n'en demeure pas moins cependant qu'ils étaient les premiers à faire assaut de rhétorique, abondant dans les conseils et les critiques. Certains, comme Naroun, nous abreuvaient de leurs souvenirs ou de leurs analyses politiques souvent puisées dans le journal *L'Aurore*, lequel était intoxiqué par les services de Monsieur Merbah. J'étais vraiment malheureux de constater que les intellectuels kabyles étaient loin de valoir leurs homologues des autres races. Et avec cela susceptibles, rancuniers et même parfois haineux.

Je connais aujourd'hui les mots qui fortifient l'amitié, ceux qui la détruisent, bref ce qu'il faut ou ne faut pas dire pour ne pas aliéner la sympathie de quelqu'un. Vain savoir, puisque j'écris ces lignes loin des miens et toujours poursuivi par la haine des imbéciles. Il est vrai que l'amitié chaleureuse et combien active ne me manqua jamais, prodiguée qu'elle était par Jacques Bénet, Saïd Aït Ameur, Haïfi Ramdane, Berkouk Ahmed, Hemiche Mohand Saïd, Ahmed Agher ...

Même aux heures les plus pénibles, où le frère remplace parfois l'ami, c'est encore Bénet et Saïd Aït Ameur qui se dépensèrent sans compter, parfois même au risque de leurs vies. Bénet me constitua un avocat, écrivit à des ministres, alerta ses amis, m'encouragea par ses fréquentes visites à la prison de Fresnes, s'inquiéta pour ma santé qu'il savait fragile, harcela mes avocats et m'attendit, six mois plus tard, lorsque enfin la porte de la maison d'arrêt s'ouvrit devant moi.

Je ne sais pas ce que le destin me réserve encore, mais si je dois mourir avant de voir se réaliser ce pourquoi j'ai lutté, je demanderai à ceux qui me sont proches ou qui me nourrissent une quelconque amitié de se souvenir du nom de mon grand ami ou plutôt de mon frère Jacques Bénet. Deux hommes, deux piliers d'Agraw Imazighène, Saïd Aït Ameur et Hemiche Mohand Saïd, savent que je n'exagère pas et peuvent en témoigner. Mais il est peut-être temps que je vous présente l'homme dont le nom figurera dans bien des pages de ce livre.

Jacques Bénet est un normand, c'est-à-dire éthniquement aussi près des Berbères que l'est l'Atlas de la Normandie. Ancien

député, diplômé de l'Ecole des Chartes, il est absolument le contraire de l'archiviste ou du bibliothécaire, représenté caricaturalement avec des lunettes pendues au bout du nez et des manches larges et bouffonnes. Curieux pour tout ce qui touche à l'ethnologie et aux langues, il possède en ces domaines de larges connaissances et professe même des idées séduisantes. C'est donc par ces côtés qu'il a été amené à s'intéresser aux Basques et aux Berbères, avec cependant une touche préférentielle pour ces derniers. Ce qui l'amena à vouloir s'initier à leur langue en suivant des cours auprès du dernier des Basset, "une dynastie de berbérisants" bien connue.

Je l'ai rencontré pour la première fois en avril 1965, le F.F.S. étant encore une organisation guerrière en laquelle les Algériens mettaient encore tous leurs espoirs. Je venais d'arriver du Maroc, chargé par le Colonel Saddok, mon chef direct, de tenter de regrouper, autour d'une nouvelle plate-forme, celle du F.F.S. ayant démontré ses limites, tous les opposants à la dictature benbellienne.

Nous étions en effet tombés d'accord, mon responsable hiérarchique et moi - après quelques vives discussions - que le combat que nous menions était beaucoup plus une lutte de libération qu'une querelle idéologique, et que par conséquent il importait pour nous de mobiliser tous ceux qui aspiraient à un régime démocratique.

Il n'en demeurait pas moins cependant que nous devions d'abord mettre de l'ordre dans la fédération de France du F.F.S. à la tête de laquelle se trouvait "Daniel" dit "le fort en gueule". La chose eût été facile si un éléphant du nom de Saddok n'arriva du Maroc, avec ses insultes et ses menaces, adressées à tous ceux qui ont défié "son autorité", y compris aux adjoints de ce Daniel qui étaient prêts à l'abandonner.

Mais telles qu'elles étaient, les choses ne se présentaient pas si mal du fait que cette clique de la fédération ne pouvaient en rien influer sur la suite des événements. D'autant que le vrai responsable du F.L.N. en France s'appelle Saïd Rehal. Ce dernier, grâce à François Arendt, son associé dans les affaires, voyait fréquemment le Prince De Broglie dont François Arendt avait été membre du cabinet ministériel.

Mais revenant à Jacques Bénet qui s'intéressait au F.F.S. qu'il prenait pour un parti berbère si ce n'est berbèriste. Je l'ai trouvé un matin dans le bureau de François Arendt et tout de suite nous sympathisâmes. J'étais surtout agréablement surpris de me trouver en face d'un homme pour qui je n'avais pas à justifier par une leçon d'histoire mon identité berbère. Il peut en effet vous entretenir avec aisance des Capsiens et des Ibéro-maurussiens, des Almoravides et des Almohades, des Kabyles et aussi des Touaregs dont il conservait avec soin le dictionnaire du Père de Foucauld. Bref, il nous connaissait et il nous aimaient, contrairement à ceux qui nous trouvaient une "inaptitude congénitale à l'indépendance".

Lorsqu'un peu plus tard, je parlai de lui, et sans le nommer, à Amar Naroun, celui-ci me donna son nom sans hésiter. Devant mon étonnement mon congénère ajouta : "Ta description ne peut s'appliquer qu'à un seul homme : Jacques Bénet, considéré à juste titre comme le plus grand ami des Berbères parmi l'intelligentsia française". Et Bénet me le prouva presque chaque jour par la suite, et de toutes les façons.

Lorsque je lui appris la création de notre association, il s'en réjouît vraiment, non sans émettre des doutes sur la sincérité de Rahmani. Il était en effet surpris de le voir venir au berbèrisme alors que quelque temps auparavant il lui soutenait que tout cela était dépassé, que l'Afrique du Nord faisait partie du monde arabe et que seule l'étude de la langue du même nom présentait de l'intérêt. Et c'était avant que nous nous connaissions.

Tel est Jacques Bénet ; dès qu'il rencontre un Berbère il lui parle de son identité. Et dans le cas de Rahmani, c'était chose aisée, car quoique chef de confrérie, son père avait été un ardent défenseur de notre langue. Mais à l'époque il espérait que Ben Bella lui confiât le ministère de la défense nationale. Raison majeure, du moins à ses yeux, pour abandonner les parchemins paternels, d'autant que chez Hachette il n'était plus en odeur de sainteté.

Ainsi prévenu à son encontre, je passais au crible tous les propos qu'il tenait et les démarches qu'il pouvait effectuer et dont j'avais connaissance. Je dois reconnaître que les premiers temps, notre homme prît vraiment la chose à cœur, et son rôle de président au sérieux. N'étaient donc les fils qu'il avait à la patte, il aurait pu

être pour moi un collaborateur précieux. Car intelligent, il savait dominer son égocentrisme, et n'hésitait pas d'autre part à payer de sa bourse et de sa personne. Certes il n'était pas aussi sincère que Hanouz et par conséquent enclin a cacher des desseins plus terre à terre. Du moins pouvait-il nous être utile en voulant se remettre en selle.

De fait, il n'hésitait pas à se présenter comme Président-Fondateur de l'Académie Berbère, un titre qui devait lui être disputé plus tard par Naroun et par Hanouz. Il avait goûté aux délices de la renommée et il en était encore tout grisé. Des amis comme Kolli par exemple s'en étaient émus, mais je les ai rassurés en leur soulignant l'immensité de la tâche qui nous attendait. "Rahmani croit qu'il est déjà arrivé alors que nous n'avons même pas commencé. Il se rendra compte plus tard, s'il persévère avec nous, que nous voulons détruire une montagne avec nos dents (*Nekker i wedrar s thughmas*). Espérons donc qu'il a une dentition solide".

Comme on le voit je savais que le moment de se partager les honneurs - à supposer qu'il arrivât un jour - était encore très loin dans le temps, car nous avions un redoutable ennemi : en l'occurrence le peuple berbère lui-même. Je ne voyais donc aucun inconvénient à ce que Rahmani se décerna des titres, auxquels logiquement il ne pouvait prétendre, si cela devait servir notre cause. Je ne l'ai contredit qu'une seule fois et je l'ai regretté.

Hanouz n'eut pas la même chance face à Amar Achaoui, qui lui demanda les noms des personnes avec lesquelles il jeta les fondations de son œuvre.

- Nous étions douze, lui répliqua notre pharmacien oubliant volontairement, et par adoration pour Naroun, la réunion à six qui eut lieu au domicile de Taos Amrouche.

- Etait-ce le Saint-Esprit qui avait guidé ces douze à se rendre à Vétheuil ou avaient-ils été invités par quelqu'un ? lui demanda encore son interlocuteur. Pouvez-vous d'autre part me donner quelques noms des participants.

Ne s'étant pas attendu à de telles questions, Sidi Hanouz reconnut finalement que c'est Mohand Aarav qui fut l'artisan de la rencontre. Il en fut ainsi pour Rahmani qui fut contraint d'avouer la vérité au conseiller d'Etat Ibazizen. Si donc j'avais réagi un jour

contre cette usurpation, ce n'était pas pour préserver un titre, mais bien parce que j'avais craint qu'une autre orientation ne fût donnée à notre association. Car, comme il me l'avait appris lui-même, Rahmani avait revu Foccart qui ne lui avait pas caché que le Général De Gaulle avait été mécontent d'apprendre la création de l'Académie Berbère. "On veut saboter ma politique arabe" aurait-il dit.

Ce fut d'ailleurs à partir de ce temps là que je sus que j'aurai des problèmes avec Rahmani. Il commença d'abord, sans doute parce qu'il trouvait des oreilles complaisantes, à me présenter comme "un agent de Foccart" et la tâche lui était rendue facile par ce dernier qui, voulant me priver du seul ami sur qui je pouvais compter, faisait dire que Bénet travaillait pour lui. Notre ami était en effet connu de l'Elysée où, à diverses reprises, pendant et après la Guerre d'Algérie, il envoya des notes sur le problème berbère. Il fallait donc jeter la suspicion sur lui, et par conséquent sur moi, pour m'isoler. J'eus d'ailleurs la preuve de ces procédés et à plusieurs reprises. Il suffisait en effet que je rencontre quelqu'un pour que des âmes bien intentionnées le mettent en garde contre moi, après m'avoir, cela va sans dire, collé une étiquette.

Lorsque mon ami Arendt me donna l'adresse de monsieur Henri De La Bastide D'Hust, professeur de civilisation Nord-Africaine, il me prévint contre la tentation de critiquer Foccart, le premier travaillant pour le second. Je suivis son conseil et monsieur D'Hust, ravi de faire quelque chose pour les Berbères, me promit son concours. Mais non seulement il ne tint pas parole, mais encore il refusa de me revoir par la suite, les avis de Foccart ayant sans doute produit leur effet. A tel point d'ailleurs que le docteur Bouchek lui-même tomba sous le charme puisqu'il m'affirma un jour que je suis tombé sous la coupe de l'Elysée-Foccart, bien entendu à travers Jacques Bénet. "Je serais vraiment ravi que l'Elysée jouât la carte berbère, lui dis-je, car le succès de notre entreprise serait alors assuré".

Je n'ai pas été convaincant puisque je devais retrouver quelque temps plus tard ce praticien en compagnie de Ben Hamza dans le camp de mes détracteurs. Ce dernier, qui se voulait compatissant, m'avait même conseillé de quitter l'Académie Berbère "où mon rôle était contesté". Car pour ces messieurs, une

association doit être le cadre d'une rencontre dominicale entre gens de bonne compagnie, décidés à échanger des souvenirs sur les postes perdus ou les situations à acquérir. Rahmani, le meneur de troupes, l'homme sans attaches ne tarda pas d'ailleurs à exprimer le désir de ses compagnons et amis.

- Je me refuse désormais, nous dit-il au cours d'une réunion à laquelle participèrent Ben Hamza, Bouchek le communiste, Naroun, Hanouz et moi, je me refuse à continuer à me réunir avec des chauffeurs de taxi ou autres gens du peuple. L'Académie Berbère doit devenir une affaire d'intellectuels - une dizaine suffiront - capables d'animer une revue que nous diffuserons par les voies habituelles.

Je regardai Hanouz et Naroun et constatait avec joie qu'ils n'étaient pas du complot, car leur réaction et leur attitude exprimèrent totalement leur désapprobation. Je présentai immédiatement ma démission du bureau, à la grande joie du sieur Ben Hamza qui me détestait cordialement. La réunion bien entendu s'acheva, et je compris que Foccart venait de remporter une bataille. Car pour ce qui est de la guerre, tout n'était pas fini puisque Hanouz et Naroun se rangèrent à mes côtés.

- Rahmani, nous dit Naroun, ne nous avait pas caché qu'il avait des entrées à l'Elysée. D'ailleurs c'est toi-même, Mohand Aarav, qui m'avais appris qu'il ne s'était engagé dans "l'affaire des officiers algériens" que parce que Foccart lui a donné l'assurance que le Général De Gaulle, une fois au pouvoir, offrirait aux Algériens la possibilité de choisir leur destin.

- C'est du moins ce que Rahmani lui-même m'avait affirmé, répondis-je.

- La rumeur publique était donc fondée, me répondit Naroun. Je me suis personnellement attendu, dit-il encore, à une entourloupette de ce genre, De Gaulle jouant à fond la carte arabe, surtout depuis qu'il s'est rendu compte, à travers Aït Ahmed, que les leaders d'origine kabyle sont de petits plaisantins. Car figure-toi que ce dernier avait refusé l'aide financière et matérielle que la France lui avait proposée.

Il ajouta que "l'exclusion des hommes du peuple de l'Académie Berbère reviendrait à la priver de son élément

dynamique, les intellectuels kabyles n'étant capables que de discuter du sexe des anges".

Hanouz quant à lui, le seul vrai berbèriste du groupe, me renouvela son soutien et sa confiance en des termes vraiment chaleureux.

- Je sais que c'est toi qui as créé notre association et que tu es le seul capable de mener l'affaire à bien. Aussi sois sûr de me trouver toujours à tes côtés quoi qu'il arrive.

J'ai apprécié comme vous pouvez le deviner ce témoignage sincère d'autant que j'en avais vraiment besoin. Car le mal fait par Rahmani était beaucoup plus sérieux que je ne l'avais cru. Je ne tardai pas en effet à me rendre compte qu'en plus des hommes déjà cités, ils s'étaient acquis l'accord de deux autres membres du bureau ; Khelifati Mohand Amokrane, l'un des vice-présidents, et Djaffar Oul Habib, le secrétaire général qui me considéraient comme un agent de Foccart et sans lesquels l'O.P.A. n'aurait pas été possible.

Il fallait donc, pour continuer notre œuvre, fonder une nouvelle association, ce qui était impossible si du moins on devait lui garder son caractère étranger, car il nous aurait été difficile d'obtenir une autre autorisation, Foccart étant devenu vigilant.

Nous portâmes l'affaire devant le préfet de police qui fit faire une enquête par les services compétents mais nous n'eûmes aucune illusion quant au succès de la démarche. Du moins cela nous permit-il de continuer à travailler sans être accusés d'enfreindre la loi. Inutile de vous dire que la préfecture de police ne rendit pas son verdict, Rahmani jouissant de "grands appuis".

Entre temps cependant, je n'arrêtais pas de braver l'Amicale, le P.R.S., le P.A.G.S., l'avorton de mouche qu'était devenu le F.F.S, tous plus enragés que jamais, mais non sans me poser la question : Rahmani avait-il été l'objet d'une menace doublée d'une offre alléchante ou bien avait-il été séduit par les sirènes nommées Redjala et Mammeri, lesquels lui avaient reproché de m'avoir enrôlé dans "son entreprise" en raison de ma violence connue et reconnue, et surtout de mon opposition au Zaïm de Taqa ? Car lorsque je l'ai recruté, il m'avait donné son total accord quant au but à atteindre et aux moyens à utiliser pour y parvenir. Je me devais donc de tirer cette affaire au clair autant que

faire se pouvait. Et pour cela, je rendis visite a Rahmani lui-même, lequel avait alors des bureaux dans le quartier du Marais. A mon grand étonnement, je fus accueilli presque amicalement.

- Je sais ce que tu viens me dire, m'annonça-t-il d'emblée, aussi vais-je te poser une question et une seule : Que ferais-tu si l'on te proposait huit cents millions d'anciens francs en vue d'arrêter tes activités en faveur du berbèrisme ?

- Tu ne vas pas me dire qu'on t'a offert une pareille somme pour seulement présider nos réunions, car jusqu'ici ton appoint s'est borné strictement à cela. Il y a donc certainement quelque chose d'autre, quelque chose qui toucherait à la fin de notre association.

- J'ai accepté de jouer le jeu sachant, comme tu le dis, que mon action n'est pas déterminante et que d'autre part tes convictions sont indestructibles. Je suis sûr maintenant que personne ne pourra arrêter ton élan.

- Merci beaucoup pour ton appréciation, mais cela ne dit pas quelle est la cause de ta défection.

- Je vais t'en faire l'aveu n'ignorant pas que tu es un homme d'honneur capable de respecter sa promesse si du moins il s'y engageait".

- Sois certain qu'aucun de nos amis n'en saura rien.

- Apprends donc que mon frère Bob, que je t'ai déjà présenté, était à Alger, et jusqu'à un passé récent, président de l'O.N.R.A. (Office National de la Réforme Agraire). A ce titre, il avait fait un appel d'offre international portant sur un marché de plusieurs milliards d'anciens francs et il eut la chance de traiter avec un financier français qui accepta certaines conditions. Malheureusement quand mon frère arriva en France, M. Gentil ne voulut rien entendre. Il refusa même de le recevoir. Je fus donc obligé, en désespoir de cause, de m'adresser à mon vieil ami Foccart, lequel exigea que je mette un terme aux activités de l'Académie Berbère. Bien entendu, j'acceptai, sachant pertinemment que Foccart s'était lourdement trompé quant a mon influence au sein de notre association. Je te souhaite donc bonne chance et bon courage. J'espère, dit-il encore, que tu auras la gentillesse de me tenir au courant de tes activités. En tout cas je te téléphonerai assez souvent pour avoir de tes nouvelles.

Quelques jours plus tard, mon ami François Arendt auquel je rendais visite me demanda en souriant si je pouvais lui prêter une partie des huit cents millions de francs que j'avais reçus.

- Comment as-tu eu vent de l'affaire ? lui demandai-je.

- Tu oublies que j'ai beaucoup d'amis aussi bien dans la politique que dans la finance. En tout cas ton président a fait une très bonne affaire dans la mesure où il est un vrai berbèriste : il est rentré en possession d'une forte somme sans trop nuire à la cause qu'on lui a demandé d'attaquer. Je ne dis pas que tu n'auras pas de mal à remonter la pente, mais je suis sur que tu réussiras. Dis-toi cependant une chose : chaque fois que tu auras besoin de moi, viens me voir car tu es resté le seul Kabyle devant qui je peux ôter mon chapeau, n'ayant pas oublié que tu as refusé de te rallier même au prix d'une place au gouvernement. Connaissant la noblesse de mon grand ami, ses paroles me firent réellement plaisir et m'incitèrent à persévérer.

Quand j'ai connu cet homme admirable à tous points de vue, il était associé à Said Rehal et également mobilisé pour la cause kabyle qu'il croyait être également celle de monsieur Aït Ahmed. Ce fut en tout cas lui, alors qu'il était au cabinet du Prince de Broglie, secrétaire d'état aux affaires Algériennes, qui convainquit les plus hautes autorités de son pays d'aider les Kabyles, aide que Sidna El Houssine déclina parce que venant d'un pays capitaliste.

Quelque temps plus tard, la société Rehal-Arendt s'élargit et passa de la rue de Rivoli à la Rue Lincoln près des Champs Elysées. Le nouvel associé était le Prince De Broglie que j'ai eu le plaisir de rencontrer. Car, malgré la fin calamiteuse du F.F.S., je continuais à la demande de mon ami Arendt a fréquenter les bureaux de leur société. Il me recevait toujours avec chaleur et me donnait maintes précieuses adresses. Ce qui n'était plus le cas de Akli Rehal pour qui je devenais gênant en raison des efforts qu'il déployait pour arracher son père des mains de la S.M. qui le détenait.

Un jour cependant, je n'y trouvai ni ce dernier ni la secrétaire du prince.

- Que s'est-il passé ? Me-suis-je permis de demander à mon ami Arendt.

- Il y a ami, que Akli file un mauvais coton et qu'il fait tenir la quenouille au prince. Et comme je ne mange pas de ce pain-là, j'ai exigé et obtenu la séparation. Je vais du reste transférer ma société rue de la Boétie où j'espères tu continueras à venir me voir.

Il me révéla par la suite qu'une partie de l'agent reçu servit à la création d'un parti français dont quelqu'un de très connu était le président. Vous ai-je dit qu'un jour on a retrouvé mon ami Arendt assassiné dans sa voiture, alors qu'il revenait d'Allemagne ? Non ? Eh bien ! Vous le savez maintenant. Et si vous êtes habile au jeu du rapprochement vous pouvez deviner quels en ont été les commanditaires.

Que je suis bête ! N'a-t-on pas dit en effet que "François Arendt est mort d'une crise cardiaque" ? Peut-on croire d'ailleurs que la mort du prince de Broglie a quelque similitude avec celle de son ancien collaborateur ? Merbah pourrait peut-être nous le dire un jour. Bien entendu-je n'insinue rien. Il y aura sans doute des gens qui penseront que les yeux de certains sont parfois obligés de se voiler, alors que d'autre dirons que la France n'était pas dirigée par des aveugles.

C'est donc à une crise cardiaque qu'a succombé mon ami Arendt tandis que le Prince De Broglie est mort d'une indigestion de faux bonds du trésor. Qu'ils ne se reposent donc pas en paix ces malotrus qui avaient l'audace d'importuner d'honnêtes gens !.

CHAPITRE IV

Comme je m'y attendais, Rahmani ne fut pas un concurrent. Il ne pouvait pas en effet développer une action parallèle à la mienne ayant été chargé d'annihiler cette dernière. Mais pour donner le change à ses nouveaux compagnons, il édita une revue à laquelle il donna le titre que j'avais choisi pour celle que nous avions projeté de faire ensemble. Ce fut un échec cuisant, non que la revue manquât d'intérêt, mais parce qu'elle était d'abord très chère et qu'ensuite elle s'adressait à un certain public. Car la prise de conscience des nôtres n'était pas encore réalisée et ce genre de littérature ne les intéressait guère.

Ah ! s'il avait eu l'idée de la rééditer deux années plus tard ! Nul doute qu'elle aurait eu beaucoup de succès d'autant que je l'aurais moi-même conseillée à beaucoup de gens. Car l'engouement de nos jeunes pour tout ce qui a trait à leur histoire et à leur langue était inextinguible. Du jour au lendemain en effet tous les vieux livres qui dormaient dans les caves des librairies spécialisées ou chez les bouquinistes s'arrachèrent au grand étonnement de leurs détenteurs. Le professeur de berbère Lionel Galand m'apprit en 1968 que beaucoup de gens l'assaillirent de questions sur les causes de ce réveil berbère.

Mais, il eût fallu pour que Rahmani pût exploiter la situation qu'il fût libre. Or nous avons vu qu'il ne l'était pas. De toute façon, son complot échoua lamentablement car le groupe qu'il forma ne manqua pas de s'étioler pour finalement se dissoudre.

Pour ma part, j'ai beaucoup regretté que le docteur Bouchek se fut ainsi égaré. Mais même ainsi, je lui garde encore

une certaine sympathie car il a dû se rendre compte de son erreur de jugement. Ce ne fut pas le cas du sieur Khelifati Mohand Amokrane qui continuait à dire à qui voulait l'entendre que je n'étais pas seulement un agent de Foccart, mais également celui de la S.M. Il allait, sur sa lancée, jusqu'à conseiller aux jeunes qu'il connaissait de ne pas adhérer à Agraw Imazighène, "Mohand Aarav remettant tous les bulletins d'adhésion à la Sécurité Militaire".

On voit par-là que ce pauvre Khelifati M.A. ne m'avait pas pardonné d'avoir refusé de prendre en compte son tortueux alphabet, et Rahmani qui avait promis de l'utiliser l'avait finalement abandonné après l'avoir induit en erreur sur ses intentions réelles. Curieux homme que ce "marabout" qui se considérait d'ascendance arabe et qui a milité toute sa vie durant en faveur de la langue berbère. Même pendant la guerre d'Algérie, il eut le courage de récuser le F.L.N. par patriotisme berbère.

Il reprochait notamment aux responsables de la fédération de France du F.L.N. - tous d'anciens berbéristes - au risque de se faire occire, d'envoyer des jeunes Kabyles à la mort au profit de l'Algérie arabe. Il voulut même négocier la paix des braves avec De Gaulle si Jean Amrouche avait voulu lui servir d'intermédiaire. Il déclina surtout l'offre de monsieur Aït Ahmed relative à la création d'une autre Académie Berbère pour la bonne raison qu'il savait que ce triste sire était anti-berbèriste. Il n'hésita pas non plus à mettre les gens en garde contre Rachid Ali Yahia qu'il qualifiait de saboteur.

Tout devait donc nous unir Khelifati et moi mais un alphabet - le sien - nous sépara. Mais peut-être que sans cette graphie qu'il prenait sans doute pour la clef de l'Histoire, il n'aurait pas été aussi persévérant car de tous les anciens berbéristes il est resté le seul à n'avoir pas abandonné la lutte. Une lutte solitaire certes et peu payante mais une lutte quand même. Et à ce titre il mérite un coup de chapeau.

Il n'en demeure pas moins qu'avec Rahmani et Ben Hamza il se prêta à un jeu néfaste. Mais le savait-il vraiment ? J'en doute, parce qu'alors il serait un traître à ses idéaux. Car la France est de tous les pays du monde celui qui nous est le plus hostile. Avec elle en effet nos *"Isafen"* sont devenus des *"oueds"*, nos *"idourar"* des

"*djebels*", nos "*ath*" et nos "*ou*" des "*ben*" ou "*beni*". Comme le dit si bien le grand Ould Slimane Salem : "La France nous a '*béni*' ".

Ajoutons que même nos héros sont méprisés par certains de ses hommes d'état. Alors qu'il ne viendrait à l'idée d'aucun de ses présidents d'appeler son chien Ibn Saoud, Abd El Kader ou même Boumediene, Jugurtha vivait à l'Elysée du temps de Giscard sous les traits d'un labrador.

Mais revenons à Rahmani et ses amis. J'ai dit plus haut que j'étais coriace, et c'est bien vrai. Car je n'ai jamais jeté le manche après la cognée. Je crois même que les difficultés me confèrent une dimension qui n'est pas la mienne en temps ordinaire. Tenez, le soir même du coup Rahmani-Bouchek-Ben Hamza et leurs autres amis, je tins un petit meeting dans un café tenu par un des nôtres, après avoir confondu un harki de l'Amicale qui m'accusait de trahison. Ainsi, comme Jean Le Bon à la bataille de Poitiers, je devais porter le glaive dans toutes les directions.

Le résultat était encourageant car jour après jour les adhésions s'accumulaient au point que quelques semaines seulement après le coup de Jarnac du trio cité plus haut, nous fûmes nombreux à nous réunir pour élire un nouveau bureau, lequel au regard de la loi n'avait pas d'existence légale. Mais comme Rahmani s'était contenté de geler seulement la situation, nos adhérents ignoraient complètement tout du complot.

Mais la chose ne se compliqua pas moins quand Hanouz à qui nous offrîmes la présidence hésita longuement estimant que c'est à Naroun qu'elle revenait. Nous fûmes donc obligés de le forcer car en ce qui me concernait, j'estimais que mettre Naroun à la tête de notre association équivalait à tomber en Scylla après un passage à Charybde. En effet non seulement le passé de cet homme ne plaidait pas en sa faveur, de plus il était loin d'être motivé, contrairement à Hanouz. Plus tard d'ailleurs, quand Krim créa son parti politique, il me demanda de freiner mes activités pour ne pas le gêner.

On voit par-là que si nous l'avions accepté comme notre président nous n'aurions pas manqué d'avoir des problèmes car il n'aurait pas hésité à nous saboter au profit de Krim au succès duquel il croyait. Il ne donna en effet que trois mois à Boumediene pour laisser la place au négociateur d'Evian. Il est vrai que Krim

avait beaucoup d'atouts s'il avait voulu jouer la carte kabyle, car il n'y avait pas que De Gaulle à souhaiter sa réussite.

Mais cet homme avait fini par tout gâcher, non sans m'attribuer en partie son échec. Alors la France le lâcha et lâcha même ses chiens contre lui. Ce fut certainement sur ordre de Foccart que le préfet Belahcène, son principal collaborateur, le trahît. De toute façon, il ne pouvait pas en être autrement, puisqu'il n'avait pas compris les réalités de l'Algérie indépendante.

Je dois, avant d'aller plus loin, répondre à la question que vous vous êtes peut-être posée. Oui, pourquoi ai-je recruté Naroun dont je connaissais le passé "Algérie Française"? Et pourquoi également ne me suis-je pas séparé de lui au moment où il devenait encombrant ?

C'est que voyez-vous, j'étais absolument sûr que la gauche française ne ferait jamais rien pour nous, convaincue qu'elle était que les Berbères sont des conservateurs alors que les Arabes sont des révolutionnaires. Seule la droite, me suis-je dit, peut éventuellement nous aider. Et Naroun est un de ses authentiques représentants. Ami personnel de Pinay, d'André Maurice et de tant d'autres fleurons de la droite, il pouvait nous acquérir l'aide financière de ces messieurs et de leurs riches amis d'autant que Naroun lui-même n'était pas sans argent.

Malheureusement cela ne s'était pas réalisé pour deux raisons principales. La première était que Naroun n'est pas un idéaliste, la seconde est qu'il n'a jamais cru au succès, proche ou lointain, d'Agraw Imazighène. Il venait à nos réunions comme il aurait pu aller à celles des Corses ou des Auvergnats.

Lorsque je me suis rendu compte enfin qu'il ne rendrait aucun service à la cause, il était trop tard pour s'en débarrasser aisément, ayant en effet gagné de son côté un allié de poids dans nos rangs. Vous vous rappelez ce conte berbère où il est questions d'une chienne et d'une galette (*Thahvult ur thveddu, thaqejjunt ur thetslaz...*). Eh bien ! Je me suis retrouvé exactement devant le même dilemme : garder Hanouz et me séparer de Naroun devenu un poids lourd ce qui était à proprement parler un exploit.

Le premier nommé vouait au second une adoration sans limite, une adoration que personnellement je n'ai rencontrée que chez les messalistes. Le tort que pouvait porter Naroun à notre

association tant par ses éventuels complots que par sa seule présence n'existait que "dans l'imagination des jaloux". Je fis intervenir des gens qui connaissaient mieux que quiconque la conduite de Naroun et à toutes les époques de sa vie. Peine perdue.

Je tenais à Hanouz parce que sans son aide, j'aurais peut-être échoué dans mon entreprise. C'est lui en effet qui mit à ma disposition un local dont l'adresse devînt par la suite la plus célèbre de Paris chez les Berbères. Il régla en outre le prix d'impression des cartes d'adhésion, des enveloppes et des papiers à en-tête et me fournît en outre une machine à écrire et un duplicateur. De plus, sachant que je n'avais pas de quoi vivre, il m'alloua une mensualité de 150 francs, somme que j'utilisais pour mes frais de déplacements.

Même aux heures où je pouvais souhaiter sa mort, je n'avais pas oublié tout ce que nous, les Berbères en général, devons à cet homme. Même aujourd'hui, après tout ce qu'il m'a fait, je ne peux m'empêcher de me dire que sans lui mes efforts auraient été presque vains, comme je l'ai déjà dit de Jacques Bénet.

D'ailleurs à tout prendre, je le préfère et de loin à tous les riches Kabyles qui s'étaient contentés d'être gentils avec moi, sans plus. Oui, Mohand-Saïd Hanouz peut s'enorgueillir d'avoir contribué grandement à la construction de la Maison Berbère. Certains oseront dire qu'il pouvait se le permettre. Je leur répondrai qu'il y a certainement beaucoup plus riches que lui parmi les Kabyles et qu'aucun de ces messieurs n'a eu le même amour de son identité que Mohand-Saïd Hanouz.

Mais la belle médaille avait son revers. Je ne tardais pas en effet à découvrir son penchant immodéré pour la gloriole qui n'avait d'égal que son goût débridé pour le mensonge. Oui, il mentait comme il respirait monsieur Hanouz et sans aucune gêne ni honte. Et pourtant à le voir, on ne peut pas penser un seul instant que cet homme courtois et terne pouvait cacher une ambition si démesurée au point de devenir méchant et haineux. Mais cela, vous vous en doutez, ne devait se révéler à moi que plus tard.

Il n'en fut pas de même pour Jacques Bénet, comme toujours plus perspicace que moi, et aussi pour Hadj Ali Ahmed, un commerçant kabyle membre de notre association. Le premier décela chez notre président- mécène un orgueil démesuré, l'orgueil

des timides capable de nuire s'il est pris à rebrousse poil. Le second rappela à mon attention ce que Hanouz venait d'écrire. "Si tu crois que c'est pour tes beaux yeux que notre président a consenti toutes ces dépenses, il faut te réveiller. Il te demandera sûrement d'enseigner sa grammaire car il est convaincu, le pauvre homme, qu'il vient de mettre au point la bombe atomique berbère. Pauvre Mohand Aarav, tu n'as vraiment pas fini d'en baver. Oh ! cette satanée grammaire que dans l'euphorie j'avais oubliée !

Hanouz m'en avait parlé pour la première fois dans les débuts de l'année 1967. Je savais qu'il n'était pas compétent pour réaliser une œuvre pareille, ne serait-ce que parce qu'il ne parle plus notre langue, mais je me suis bien gardé de le lui dire pour ne pas le heurter, et aussi parce qu'il ne pouvait pas engager notre association dont il n'était que troisième vice-président. Mais comme vous le savez les choses avaient totalement changé depuis lors.

Il me fallait donc le dissuader de publier son ouvrage, surtout s'il était appelé à faire usage de son titre de président de l'Académie Berbère. Mais la tâche semblait impossible parce que, entre-temps, j'ai eu à mon tour le loisir de découvrir son immense orgueil doublé d'une jalousie morbide du fait que son nom était moins connu que le mien. Il pouvait donc interpréter ma démanche comme une tentative de le tenir loin de l'immortalité.

Avec d'infinies précautions, je fis un jour un timide essai, m'étant retranché derrière l'autorité de Mouloud Mammeri, non pas d'ailleurs pour parler de l'ouvrage lui-même que je n'avais pas encore lu, mais pour lui signaler le côté négatif que je connaissais déjà, à savoir les affinités que notre auteur avait trouvées aux langues grecque et berbère.

- Tu sais, lui dis-je, que Mammeri est très bien placé pour affirmer ou infirmer cette hypothèse, du fait qu'il est professeur de grec et de berbère. Or il m'a dit de te prévenir (ce qui était absolument vrai) contre une pareille assertion qui ne repose sur rien de scientifique. A moins, ai-je ajouté, que tu ne craignes pas le ridicule.

Il encaissa sans broncher pour me dire quelques jours plus tard, sans doute après s'être enquit auprès de Naroun :

- A propos, sais-tu que ton Mammeri n'est qu'un petit professeur ?

Je me gardai bien de le contredire, d'autant qu'à partir de ce jour-là il devint plus circonspect. Ne tenant pas à me brouiller avec un pareil mécène, j'eus juste le courage de lui dire un jour que pour être accepté par tous les berbérophones, un pareil ouvrage devrait être élaboré par un groupe d'experts représentant tous nos parlers. Et je lui citais en exemple Aherdane le Marocain que je lui avais présenté un jour.

- Mais qu'attendent-ils tous pour en faire autant ? me répondit-il. Je battis bien entendu en retraite car il ajouta : "C'est pour t'aider dans ta tâche que j'ai rédigé ma grammaire car je suis sûr que sa publication ne manquerait pas d'aplanir toutes tes difficultés. Quand mon ouvrage paraîtra, me dit-il encore avec une grande conviction, les Kabyles se jetteront dessus pour l'apprendre et exiger son enseignement immédiat.

- Et si Boumediene s'y refusait, dis-je timidement.

- Eh bien ! ce sera alors la révolution.

On sait qu'il en fut ainsi ou presque, puisque en 1980, les Kabyles crièrent "La grammaire de Hanouz ou la mort", car notre pharmacien lui aussi, de même que Rachid Ali Yahia et monsieur Aït Ahmed, revendiqua la paternité du "Printemps Kabyle".

Ai-je besoin de vous dire que la grammaire de monsieur Hanouz se vendit librement en Algérie tellement elle servait les noirs desseins des ennemis de notre langue. C'est pour moi la plus grande foutaise qu'on ait jamais écrite sur la langue de nos ancêtres. C'est hélas ce chef-d'œuvre d'absurdités qui me valut de passer six mois derrière les barreaux et sans que la vengeance de cet homme ne fût apaisée pour cela. Car comme il le dit à un ami je méritais dix ans de détention.

Mais pourquoi diriez-vous, Hanouz m'en voulait à ce point puisque son livre s'était vendu librement en Algérie et en France ?. Tout simplement parce que j'avais refusé de l'enseigner dans le cadre de Agraw Imazighène, ce qui lui faisait dire que j'ai saboté son œuvre. Ce qu'il ne me pardonnait surtout pas c'était de l'avoir empêché de l'attribuer à l'Académie Berbère, car le titre initial était "Grammaire de l'Académie Berbère".

- Tu conviendras, lui dis-je quand je vis les épreuves à corriger, que ton livre est le résultat d'un travail personnel. Si donc tu veux garder le titre que tu lui as choisi, il faut qu'il ne porte pas que ta

seule signature, qu'il ne soit en outre dédié ni à ta femme ni à ta fille ni à ton fils, encore moins à la France. De plus nous devons le revoir afin de nous assurer de sa viabilité.

Il en convînt amèrement et je poussai un ouf de soulagement non sans penser que la partie n'était pas encore totalement gagnée. Et en effet, dès que le bouquin fut fin prêt, l'auteur m'informa de sa décision d'en parler, sans doute poussé par Naroun, au cours de l'assemblée générale que j'étais entrain de préparer. Je ne dis rien, convaincu que le dernier mot m'appartiendrait.

Pour cela, j'étudiai dans ses moindres détails l'exemplaire qui me fut remis et fus frappé par l'ignorance que son auteur avait de la langue ... française. Quant à la nôtre qu'il ne pratiquait presque plus, il la malmena d'une telle façon que je ne savais pas s'il fallait en rire ou en pleurer. Je ne vous citerai qu'un seul exemple tant l'ouvrage en abonde. Comme vous le savez, en berbère "*j'ai faim*" se dit "*louzagh*". Je ne sais pourquoi Hanouz en fit "*toulouzegh*".

Muni de ce chef-d'œuvre, j'allai le lendemain rendre visite à mon ami Atek Meziane pour qui notre langue, qu'il étudia pendant cinq ans à l'Ecole des Langues Orientales, n'avait point de secrets.

- Méziane, tu es le seul à pouvoir me tirer d'affaire, lui dis-je en lui montrant l'enfant chéri de Hanouz.

- Que puis-je faire ? me dit-il.

- Je voudrais que tu ailles trouver son auteur et lui dire combien il est regrettable qu'il n'ait pas consulté des connaisseurs avant de produire un pareil ouvrage.

A mon regret, Atek refusa alléguant qu'il ne pourrait jamais faire entendre raison à un homme de cette qualité. Il accepta cependant de m'accompagner à l'Ecole des Langues Orientales pour voir le professeur Galand qu'il connaissait. Pour comble de malheur même ce dernier refusa obstinément de consacrer même une seule ligne à l'ouvrage en question.

- Si j'y avais trouvé une seule page qui mérite d'être signalée, je n'aurais pas manqué d'en parler dans la revue à laquelle je collabore.

- Ne pourriez-vous pas lui écrire pour lui dire ce que vous pensez de son ouvrage ?

- Je comprends vos préoccupations monsieur Bessaoud, mais vous conviendrez avec moi que je ne peux pas les partager. Voilà un homme qui m'envoie une grammaire avec une chaleureuse dédicace et vous voulez que je lui écrive pour lui dire que son travail ne mérite aucune attention. Non, je ne puis le faire. Je lui ai bien écrit pour le remercier, et j'en ai profité pour contester sa thèse sur les langues berbère et grecque. C'est tout ce que je me suis permis de lui dire.

Mon espoir de nouveau évanoui, je restais seul face à ce monument d'imbécillité dont au demeurant Naroun flattait l'orgueil dans le but de saborder notre association que Krim considérait comme un frein au développement de son parti ; le M.D.R.A.. Je ne pense pas que Naroun ait cru un seul instant que le signataire des accords d'Evian l'aurait associé au pouvoir dans le cas où il viendrait à lui échoir.

Ce qu'il cherchait donc c'était une virginité politique, une espèce de certificat de bonnes vie et mœurs que personnellement je ne pouvais lui offrir. Il devait d'ailleurs par la suite, toujours à la recherche de ce quitus, se mettre au service de Kaïd Ahmed, preuve évidente que son éclectisme était large à souhait.

Il est vrai qu'à cette époque-là, il n'était plus avec nous. Mais même au temps où il était des nôtres, il était presque inoffensif du fait de son ardent désir de présider aux destinées de notre association qu'il rêvait de monnayer pour se faire prévaloir. Et il savait que je détenais les clefs de son ambition. Le temps était venu, me semblait-il, pour utiliser ce levier afin de rendre inopérantes les velléités de Hanouz.

Comme nous étions à la veille de notre assemblée générale et que je craignais que Naroun fît état de la fameuse grammaire, je lui donnai un rendez-vous auquel il vint avec une ponctualité royale, son but étant de me séduire.

- Sais-tu Mohand Aarav, me dit-il sans préambule dès que nous nous assîmes l'un en face de l'autre, que Krim a sollicité l'aide d'Israël ?

Visiblement il me prenait pour un con et j'étais ravi. Et pour lui montrer que je le suivais, je me suis mis à noircir notre

grand compatriote, ce qui le combla d'aise. Il jubilait même car il avait cru vraiment me tenir au bout de sa ligne. Et quand il me parut enfin prêt, je lui sortis mon petit jeu.

- Dda Amar, lui dis-je, je sais que vous pratiquez notre langue avec brio (ce qui était exact d'ailleurs), preuve tangible que vous êtes toujours resté des nôtres malgré votre installation définitive en France. Aussi vous demanderai-je votre avis sur une question linguistique qui me tarabuste. En effet, j'ai rencontré un gars de Sidi Aïch qui me dit que chez eux "*louzagh*" se dit "*toulouzegh*".

- Mais pas du tout, me répondit-il, la langue est la même aussi bien à Tizi qu'à Sétif. Il y'a sûrement des variantes mais pas de cette nature.

Je tirai alors de ma serviette l'œuvre de monsieur Hanouz qu'il n'avait certainement pas lue et lui montrai les passages les plus significatifs. Pris au piège, il ne put se dérober.

- Vous a-t-il montré son manuscrit avant de l'éditer ?

- Absolument pas. Il craignait tellement qu'on le lui volât qu'il l'aurait confié volontiers à la bibliothèque Nationale pour une meilleure protection.

- Moi non plus, je ne l'ai pas lue, et pourtant une chose est certaine : cette grammaire est à jeter à la poubelle, à moins qu'il ne craigne pas le ridicule auquel cas il faudra faire quelque chose. Tu ne penses donc pas que nous devrions en parler lors de notre assemblée générale?

- Oh non ! en tout cas moi je ne le ferai pas.

J'étais ravi et mon interlocuteur sans doute également. Lui, parce qu'il avait cru que le moment était enfin venu de se vêtir du manteau de la présidence, moi parce que je venais, momentanément c'est vrai, d'écarter un danger de ma route. Je ne manquai pas de noter nonobstant que l'admiration que nourrissait Hanouz pour Naroun n'était pas payée de retour. Car ce dernier, ayant cru que j'étais enfin acquis, ne s'était pas seulement contenté de porter un jugement sévère sur l'ouvrage de son féal, il m'avait aussi raconté des histoires croustillantes sur le père de notre président, un ancien interprète au tribunal de Fort National.

Je pensais, que Dieu me pardonne, qu'à l'occasion je pourrais utiliser ces informations pour amener Hanouz à plus de bon sens, car je n'avais pas renoncé à l'idée de bouter Naroun hors

de nos rangs. Surtout que quelques mois auparavant il avait ourdi un petit complot contre nous. Malheureusement j'ai fini par bien comprendre que, quoi que je dise et quoi que je fasse, Hanouz restera toujours soumis à Naroun à tel point que j'étais arrivé à croire qu'il y avait un élément de chantage là dessous. D'ailleurs Naroun m'avait appris que la pharmacie de Hanouz avait appartenu à un déporté juif et que le nœud du problème était peut-être là.

Naroun pouvait donc nous jouer de vilains tours sans que Hanouz en fût ému. Par exemple, tenez : un jour j'ai demandé à notre vice-président de nous faire une causerie sur l'Histoire berbère. Et comme le sujet ne pouvait pas être traité en une seule soirée je lui ai explicitement demandé d'en faire seulement le survol, comme il l'avait fait dans le livre écrit conjointement avec le Maréchal Juin, c'est-à-dire sans s'attarder à une page quelconque, fut-elle des plus riches. Il fit, et à dessein, exactement le contraire, sa causerie s'étant finalement centrée sur Saint Augustin.

Bien sûr que Saint Augustin est des nôtres et que nous en sommes fiers, mais nos auditeurs pouvaient croire que l'Académie Berbère exaltait la période chrétienne à l'incitation des Pères Blancs. Un de ces auditeurs, particulièrement politisé, étant l'un des fondateurs de l'Etoile Nord-Africaine, ne manqua pas de relever la contradiction qui existait entre la causerie et son intitulé. Il souligna notamment que notre histoire comportait d'autres pages glorieuses et qu'il était donc maladroit de s'attarder sur la période chrétienne.

Et loin de s'en repentir, le conférencier jubila, car visiblement c'était ce qu'il cherchait : la provocation. Mais son jeu se révéla plus nettement encore quand il donna la parole à son ami Cherif Oukaci. Car celui-ci n'hésita pas un seul instant à nous qualifier de diviseurs. "Le F.L.N., dit-il en substance, a réalisé l'unité de l'Algérie et vous voulez la défaire".

C'était de la part de Naroun une grande erreur de croire que je ne devinerai pas l'auteur de la mise en scène, connaissant la grande connivence qui le liait à notre accusateur. Il ignorait en outre que son auditoire était composé de jeunes vaccinés contre ce genre d'antiennes serinées matin et soir par l'Amicale et ses alliés, je veux nommer le P.A.G.S et le P.R.S. Ce procédé grossier me

montra que nous avions dans la bergerie un loup dont il fallait se débarrasser au plus vite. Mais Hanouz, innocent chaperon rouge, adore les loups.

Il va sans dire que Naroun était convaincu que j'ai été dupé, d'autant que Hanouz à qui je fis part de mes soupçons refusa d'agir. Aussi pris-je la décision de tisser ma toile sans en référer à notre président de telle sorte que Naroun, s'en étant rendu compte, n'avait plus d'autre alternative que de donner sa démission. Il ne manqua pas alors d'exhaler toute sa rancune, allant jusqu'à inciter Hanouz à en faire autant. Mais sur ce point j'étais tranquille, ayant appris combien notre pharmacien était profondément berbèriste et surtout terriblement ambitieux.

Mais revenons à sa grammaire, objet de tous mes soucis à la veille de notre assemblée générale. Je veux dire par-là qu'il fallait l'empêcher d'en faire état. Pour commencer, je lui ai envoyé l'étude de dix-sept pages que je lui avait consacrée et dans laquelle je lui démontrai, d'une manière irréfragable, l'absurdité de son œuvre. Je crus naïvement qu'il allait m'en remercier et abandonner son projet. Quoi qu'il en fût, il n'en parla pas à l'assemblée générale, et c'était là l'essentiel.

Mais nos rapports personnels s'en ressentirent terriblement car à partir de ce moment-là, je devins son ennemi. Il n'en demeurait pas moins que nous continuions à nous voir et partant à collaborer chacun à sa manière à l'œuvre entreprise. Il ne cessa pas de payer le loyer. De mon côté, j'allais souvent le voir pour le mettre au courant du développement heureux de notre affaire. Car chaque jour nous gagnions de nouveaux adhérents au point que j'en comptais près de deux cents dans le seul troisième arrondissement de Paris.

A ma grande satisfaction, notre local était devenu un lieu de rencontre pour la jeunesse Kabyle que j'y recevais avec joie. Bien entendu, y venaient aussi des éléments mal intentionnés, particulièrement des membres de l'Amicale et du P.R.S. C'étaient bien entendu tous des Kabyles dont l'aliénation était désespérante et qui se traduisait par des clichés puisés dans la phraséologie marxiste. Ils s'enferraient dans leurs contradictions et leur mauvaise foi sans aucune gêne.

En dehors des jours de permanence, je devais poursuivre ma ronde des cafés pour contrecarrer leur propagande mensongère, car j'y retrouvais souvent les mêmes hommes répandant les mêmes insultes. Et chaque fois que cela se produisait, je n'hésitais pas à croiser le fer avec eux jusqu'à avoir le public avec moi. Alors je parlais, laissant le soin aux convertis de développer leurs arguments. Peu à peu d'ailleurs, je constatais la diminution du nombre de mes contradicteurs, toujours des Kabyles, je ne le répéterai pas assez.

Vint même le jour où dans beaucoup d'endroits, nous étions accueillis mes jeunes compagnons et moi avec beaucoup de plaisir voire même de chaleur. Il était même fréquent qu'on nous payât à boire ou que l'on nous offrît une aide si nous avions des tracts ou des prospectus à distribuer.

A cette époque-là, je vivais avec une française que mes longues et continuelles absences irritaient. Pensez donc : je quittais notre logis à huit heures du matin et n'y revenais le plus souvent qu'à minuit et parfois même plus tard, à tel point que, prise d'un légitime soupçon, elle me fit suivre. Mais le détective ne fit que lui confirmer, point par point, ce que je lui avais déjà dit, à savoir que j'allais d'un café Kabyle à l'autre, quartier après quartier, pour expliquer, argumenter ...

Et cette vie de dingue dura des années, plus précisément de 1966 jusqu'en 1972. Car à partir de cette année là ma santé se détériora à un tel point que les médecins ne manquèrent pas de m'exprimer leur pessimisme. Mais même ainsi diminué, je ne continuais pas moins, aidant en cela Mohand Saïd Hemiche, à mener quelques activités. Il m'était même arrivé de tourner le duplicateur avec 39,5 degrés de fièvre, et cela jusqu'au jour où je n'en pus plus, surtout à cause du climat.

Pendant tout ce temps-là, Sidi Hanouz s'allia indirectement à l'Amicale. Rassurez-vous, il ne disait pas que j'étais un agent des sionistes ou de la C.IA., mais bien celui de Boumediene, en ce sens que je ne voulais pas que ce dernier fut renversé, ayant refusé d'utiliser la seule arme idoine et adéquate : la grammaire qu'il avait concoctée.

Parfois aussi il me trouvait un autre patron : Foccart. Que pouvais-je faire pour le convaincre du contraire à supposer que j'en

eusse le désir ? Absolument rien. J'avais donc décidé de l'ignorer pour ne pas trop rallonger la liste de mes ennemis. Mieux que cela : j'allais le voir souvent pour lui faire part de certaines de mes démarches. Mais manquant de grandeur, il prenait mes visites pour des gestes de faiblesse. J'avais même noté que cela l'incitait à repartir de plus belle. Ayant refusé que ses propres amis règlent le différend, je sollicitai l'intervention de son épouse. Il s'y opposa. Alors, en désespoir de cause, j'encaissais les coups sans broncher.

Ce fut en tout cas à notre pharmacien que je dois d'avoir rencontré un lointain cousin, Nacef Mohamed pour ne pas le nommer. Celui-ci avait été conseiller du C.N.P.F. pour des questions de main-d'œuvre et avait d'autre part sa place dans les milieux berbéristes des années d'avant-guerre. Je le vis arriver au siège de notre association un samedi et fus surpris de le voir rester là jusqu'à l'heure de la fermeture et sans mot dire. Il revint même le lendemain et garda la même attitude. Ce soir-là cependant il devint communicatif et m'invita à dîner avec lui.

- Mohand Aarav, me dit-il, quel malheur pour toi de ne pas être juif, car si tu étais mobilisé pour Israël comme tu l'es pour nous, nul doute que tu roulerais sur l'or. Je suis fermement convaincu pour ma part qu'aucun Berbère, surtout parmi les vivants, ne pourra faire ce que tu accomplis pour nous. Vois-tu, frère, je suis venu pour me battre avec toi car je ne pouvais pas accepter qu'un "traître" - je reprends le terme de Hanouz, puisse mener sa vilaine besogne au sein d'une organisation qui nous a redonné l'espérance. Je me félicite d'avoir réprimé ma colère car mon intention première était de me battre avec toi. Sais-tu ce que Hanouz, que je connais depuis vingt deux ans, m'a dit quand j'ai été le voir pour lui proposer mon concours, ayant cru qu'il était le moteur de l'Académie Berbère ? "Attends encore quelque temps, car je dois d'abord en déloger un agent de Boumédiene qui nous empêche de faire du beau travail".

- Parce que tu ne me connais pas, lui répondis-je, il te sera difficile de me croire sur parole, aussi me garderai-je de te dire quoi que ce soit si ce n'est en la présence de notre homme. Peux-tu donc lui demander d'accepter de me rencontrer en ta présence ? Car il y a belle lurette depuis que j'ai demandé à notre président de faire appel à ses amis pour régler notre mésentente.

- Bien volontiers, me promît Nacef.

Le samedi suivant, il me fît part du résultat négatif de sa démarche.

- J'ai même senti que j'ai perdu son amitié. Et j'en suis vraiment peiné, car j'ai toujours considéré Hanouz comme un homme bien.

Comme on le voit l'hostilité de Hanouz n'avait point failli, quoique finalement et partiellement convaincu que sa grammaire n'était point adéquate. Mais telle qu'elle était, du moins jusque là, son hostilité n'était point gênante, car il n'avait presque pas de contacts avec les nôtres. Vint le jour cependant où il devint nocif, avec même l'envie de faire du mal.

CHAPITRE V

Au printemps de 1969, je décidai en raison du nombre important de nos adhérents et surtout de nos militants d'organiser un gala de variétés réservé spécifiquement à la chanson kabyle, les autres groupements berbères étant alors en plein sommeil voire même indifférents.

L'Amicale-FLN, très bien implantée dans Paris et sa région, ne réservait qu'un petit strapontin à notre patrimoine musical, d'autant qu'elle organisait à l'époque plusieurs galas de variétés par semaine et invariablement, sans doute pour faire une toute petite concession à sa clientèle en majorité kabyle, elle produisait ou Akli Yahiaten ou Oukil Amar (mais jamais les deux à la fois) avec l'ordre strict de n'interpréter qu'une seule chanson en kabyle.

Elle faisait sans doute appel à ses deux chanteurs parce que d'une part, ils étaient ses propres adhérents, et d'autre part elle estimait qu'ils n'étaient pas représentatifs. Comme on le voit, dame Amicale ne se contentait pas seulement d'ignorer nos chants, elle voulait également qu'ils fussent l'objet d'un mépris à travers ces deux interprètes.

Parallèlement une politique d'arabisation des Kabyles était menée à travers les appareils à musique installés dans presque tous les cafés kabyles. Car à cette époque-là, il était extrêmement rare de trouver un seul disque kabyle dans un des nombreux juke-boxs répartis dans ces établissements. Farid El Attrache avait ainsi détrôné Slimane Azem, non que ses chansons fussent de meilleure qualité mais bien par ce que les circonstances jouaient en faveur de l'oriental.

Un jour, Idir et Aït Menguelat arriveront et renverseront la tendance. Mais quelle que soit la grandeur de leurs indéniables talents, jamais ils n'auraient percé si l'Académie Berbère ne leur avait préparé le terrain. Ils étaient d'ailleurs si reconnaissants que l'un se proposa de me faire "tabasser" si j'insistais à lui demander une contribution tandis que l'autre disait à qui voulait l'entendre que j'étais un agent de la C.I.A et naturalisé Français.

Un gala de variétés suppose des chanteurs, un local et une bonne publicité en plus de l'argent. Or contrairement au paysan de la fable, chez nous c'étaient les fonds qui manquaient le plus. J'étais cependant optimiste, convaincu que les syndicats communistes qui gèrent plusieurs salles dans Paris et qui pratiquent des prix raisonnables pouvaient nous louer une de celles-ci comme ils le font habituellement pour bien des organisations dont l'Amicale.

Je me rendis donc confiant rue de la Grange aux Belles car initialement je ne voulais faire qu'un mini-gala pour ne pas nous exposer à une grande perte financière dans le cas d'un échec ; autrement dit si des chanteurs de renom refusaient d'y participer. Mais désagréable surprise ! Le responsable des lieux me dit, après qu'il me fit décliner le nom de l'organisation pour le compte de laquelle je faisais la démarche : "L'Amicale des Algériens en Europe ne veut pas que nous vous louions notre salle."

Certes je connaissais les liens qui existaient entre le Parti Communiste Français et le F.L.N de Boumediene d'une part, et les rapports de la C.G.T et de l'Amicale d'autre part, mais j'étais loin de penser qu'ils étaient si étroits. A moins, me suis-je dit, que ce préposé ait été soudoyé. Pour vérifier cela, je me suis adressé à la salle du syndicat métallurgiste sise rue Jean-Pierre Timbaut. Mais là aussi j'eus droit au même son de cloche.

Il ne me restait donc plus que la Mutualité, mais le prix de location, excessif à mon gré, me rebuta. Avant donc de m'y résoudre, je téléphonai à droite et à gauche, mais plus à droite qu'à gauche, et toujours suscitant des réponses négatives, à gauche parce que ... à droite parce que Berbère et Arabes c'est bougnoul-noir et noir-bougnoul.

Mon Dieu qu'il était donc difficile d'être Berbère à Paris en 1969 ! Puisque l'Amicale ne veut pas que les "camarades" nous

offrent leurs locaux, eh bien, Frappons un grand coup ; louons la Mutualité. Comme à l'époque, Hanouz n'avait pas encore publié sa grammaire, il me fut assez aisé de susciter son aide qu'il m'accorda sans hésiter.

Il me restait à trouver des chanteurs connus pour ne pas courir le risque d'un échec qui aurait paralysé par la suite les meilleures volontés. J'en parlai pour cela à Hamid dit "Kabylie mon beau pays" qui me promit d'en parler à Moh-Saïd Ou Vlaid. Mais celui-ci, engagé déjà avec Krim, me fit un sermon sur l'unité avant de m'opposer son refus malgré l'offre d'un cachet substantiel.

- Nous n'avons qu'un seul homme valable Mohand Aarav, et c'est Krim autour duquel nous devons tous nous unir, me dit-il avant de nous séparer.

Je le remerciai bien entendu pour son judicieux conseil, non sans lui dire qu'il se leurrait sur les chances de son *zaïm*. Plus tard, bien plus tard, il m'avouera qu'il s'était en effet trompé, ayant appris entre-temps que Boumediene ne voyait de danger qu'à travers Agraw Imazighène. "Raison de plus pour ne pas venir avec vous, ayant dix enfants à ma charge". Il tint bien entendu parole car chaque fois que je le relançais pour un éventuel gala, il trouvait un prétexte pour se dérober rejoignant en cela Taleb Rabah auquel volontiers j'aurais administré une correction si j'avais été en mesure de le faire.

Repoussé donc par ces deux trouvères, je m'en fus voir Akli Yahiaten et, à ma grande joie, il accepta :

- Je suis moi aussi un Kabyle, me dit-il en tapant fièrement sur sa poitrine à l'instar d'un gorille, et à ce titre, je dois vous offrir mon concours notre langue étant d'ailleurs mon gagne-pain. Sais-tu, Mohand Aarav que l'Amicale, pour laquelle je chante souvent ne m'a jamais rétribué malgré la modicité de la somme en cause (5.000 francs) ?. De plus, on m'oblige le plus souvent à chanter en arabe, et ce contre mes convictions. Pour toutes ces raisons, je suis prêt non pas seulement à chanter mais également à organiser le gala au plan chanteurs et musiciens s'entend.

Et en Berbère qu'il est, pour mieux punir l'Amicale, il me demanda six cent soixante mille (660.000) francs à charge pour lui de payer ses collègues, ce qui au vu des cachets pratiqués à

l'époque, lui laissait une rondelette somme de quatre cent mille (400.000) francs. J'acquiesçai, cela va sans dire, non sans me dire que la vengeance de Yahiaten me coûtait vraiment cher.

Deux jours plus tard cependant et alors que je l'attendais au café Lutèce pour la remise des photos en vue d'imprimer les affiches, j'appris incidemment qu'il avait renié sa parole. Je buvais en effet mon verre d'eau minérale au comptoir, quand survint Madame Yahiaten. Comme elle ne me connaissait pas, elle se mit à côté de moi bientôt rejointe par un musicien marocain qui lui dît attendre Akli. "Il devait venir" rectifia Lalla Yahiaten, "mais il ne le fera pas car il ne veut pas voir le "chef" de l'Académie Berbère parce qu'il ne veut plus s'occuper de son "gala".

Comme l'heure du rendez-vous était déjà passée depuis un bon moment, je ne cherchai pas à en savoir plus. Je réglai ma consommation jurant en moi-même que je lui ferais chèrement payer sa défection si du moins il continuait à chanter pour l'Amicale. Il continua bien entendu à se produire pour celle-ci, ne me laissant aucun regret quand nos jeunes décidèrent de l'en punir. Je sus que l'Amicale usa de la carotte et du bâton avec lui, et beaucoup plus souvent du bâton s'il allait loin dans son projet avec moi.

La pression de l'Amicale sur Yahiaten me montra que je devais persévérer dans mon projet quel qu'en fût le prix à payer. Car j'étais outré de voir que même à Paris notre langue était traquée d'autant qu'elle l'était lors des réunions de l'Amicale, les cadres et les militants de celles-ci - presque tous des Kabyles - ne devant s'exprimer au cours de leurs réunions qu'en arabe ; "notre langue nationale". Même au consulat l'arabe était exigé, ce qui amenait ceux des nôtres qui ne pratiquaient pas cet idiome à se faire traiter "d'anglais" comme si être Anglais pour ces charabiens signifiait la déchéance. Terrible, isn't it ?

Yahiaten ayant donc déclaré forfait, je me tournai vers Salah Sadaoui, un des chefs de file de la chanson kabyle à l'époque. Et il ne dit pas seulement "oui". Il tint bon contre vents et marées car les pressions ne manquèrent pas.

Convoqués en effet qui au consulat, qui à l'Amicale, qui a l'ambassade, tous les chanteurs qui figurèrent sur notre affiche, à l'exception bien entendu de Slimane Azem, se virent reprocher de

chanter pour Israël, car et les preuves ne manquaient pas, "Mohand Aarav est manipulé par un général israélien" : la révolution algérienne était donc menacée dans son essence et l'Algérie elle-même ; dans son unité. Bien entendu ni la C.I.A. ni Foccart ni les Pères Blancs n'étaient oubliés. C'était vraiment le déluge.

Il suffisait pourtant d'une petite chose pour que ce gala, qui mobilisa toute la représentation "arabo-algérienne" en France, n'eût pas lieu. Oui, bonnes gens, il eut fallu seulement débourser quelque 660.000 francs (anciens). Car aucun de nos chanteurs n'était berbèrement motivé.

- "Messieurs, avait dit Sadaoui Salah à ses talonneurs, j'ai déjà engagé des frais pour 660.000 francs (anciens), donnez-les moi et vous n'aurez plus de raisons de me faire des reproches".

Personne n'eut l'idée de dire "Donnons cet argent, une somme sans doute modeste au regard de l'enjeu, et muselons cette Académie Berbère !" Quand Jupiter veut ...

Admettons un instant que Satan, autrement dit Israël et tutti quanti, m'eusse inspiré la création de l'Académie Berbère, cette ennemie des Arabes, donc d'Allah et qu'il continua toujours à me guider sur la voie qui conduit à la damnation; en quoi, je vous le demande, la révolution algérienne et l'unité de l'Algérie risquaient-elles d'en pâtir parce que d'une guitare allait sortir une mélodie berbère ?

Aurait-on déjà oublié en Hauts lieux que ce sont les Kabyles qui ont réalisé à travers l'Etoile Nord-Africaine et même le P.P.A l'unité de notre pays. Aurait-on ignoré le rôle déterminant qui fut le leur dans notre guerre de libération ? Personne ne se serait avisé de nous dire à l'époque que nous n'étions pas des Algériens parce que nous ne chantions pas en arabe, au contraire. Car à l'instar de De Gaulle, tout le monde saluait le courage des Kabyles : "*leqbayel djabouha hna nakwluha*".

Et voilà que la guerre finie, le pays libéré, nous sommes devenus des alliés d'Israël, donc les ennemis des Arabes et par voie de conséquence d'Allah. Pourtant, nul ne devrait ignorer que l'Algérie ne risquait rien de la part des Kabyles qui même après l'indépendance arabe, continuaient à la servir loyalement pour la bonne raison qu'ils n'ont pas d'autres pays que celui-là.

L'Algérie en effet fut le berceau de leurs ancêtres les plus lointains et également le cadre de vie de leur progéniture. Qu'ils la quittent et partout où ils iront, ils seront des étrangers ... à moins que l'unité du monde berbère se réalise un jour, auquel cas de grands horizons s'ouvriraient devant eux pour le grand bénéfice de la Berbèrie tout entière ....

Mais revenons sur terre et cessons de rêver. Si donc les arabistes nous collaient des étiquettes qui juraient avec la qualité des vêtements tissés dans les ateliers de messieurs Noble et Digne, c'est parce qu'ils privilégient leur identité arabe au dépens de l'algérienne. Oui, leur fumeuse et impérialiste théorie est contredite par notre présence et par notre langue, véhicule de notre civilisation. Il fallait donc nous agresser mais au nom du socialisme, doctrine comme l'on sait typiquement arabe, ce qui nous plaçait dans le camp des fascistes.

Aux yeux de ces gens-là, Si Muhend Ou M'hand doit mourir une seconde fois pour que vivent quelques-unes de ses pâles copies, Si Muhend Ou M'hand que Kateb Yacine considérait comme notre poète national.

Bien sûr les choses ont changé depuis mais si nous relâchons notre pression nul doute que nous reviendrions à notre point de départ, et sur ce point, je n'ai pas fini de vous en parler.

Comme l'Amicale n'avait donc pas accepté la proposition de Sadaoui, ce dernier persista dans sa position entraînant tous les autres chanteurs avec lui. Ne croyez pas qu'il y eut parmi eux un seul berbèriste. C'était simplement parce que l'Amicale n'avait jamais fait appel à eux pour participer à l'un de ses spectacles pour la raison que j'ai donnée plus haut.

Ils avaient donc une revanche à prendre et surtout de l'argent à gagner. Car j'étais obligé de faire concession sur la question des cachets. Le dénommé Youssef Abdjaoui, par exemple, qui ne représentait presque rien sur la scène artistique me réclama 100.000 anciens francs, tandis que le grand - par la taille - Cid Messaoudi exigea 60.000.

Bref, les figues étaient mures et chacun s'était muni d'une gaule. Et moi je laissais faire, désireux que j'étais de briser le rideau de fer derrière lequel on voulait nous parquer. J'allais donc d'un chanteur à l'autre, proposant des sous ou des arguments à

ceux qui en manquaient. Mais malgré tous mes efforts, l'édifice manqua plus d'une fois de s'écrouler, les pressions de l'Amicale et de l'ambassade devenant de plus en plus forte : retrait des passeports et arrestations en Algérie ; telles étaient, entre autres, les menaces proférées.

J'avais toujours en main la solution Slimane Azem mais toute seule elle n'était pas avantageuse, ne serait-ce que parce qu'il était trop gourmand. Pour chacun des galas auxquels il avait participé, il avait exigé 250.000 FF et cela pour 15 minutes, c'est-à-dire le temps d'interpréter trois chansons. Et avec ça, susceptible à ne pas y croire.

Je dois reconnaître cependant que lors de notre premier gala, quoique finalement il se sucrât, il déploya une grande activité. C'était bien entendu l'unique occasion qui se présentait à lui de renouer avec la communauté. Quoi qu'il en fût, il contribua grandement à l'affermissement de la volonté branlante de certains de ses pairs de telle sorte que tout paraissait être prêt.

Mais c'était faire peu de cas de l'Amicale qui ouvrit pour ainsi dire un second front : celui des affiches. En effet huit jours avant le tenue de notre gala, toutes celles que nous collâmes dans les cafés - il y en avait 1200 - avaient été arrachées, à l'exception d'une vingtaine, les patrons des cafés où elles étaient exposées ayant exprimé leur opposition.

Certains de ces messieurs avaient poussé la ruse jusqu'à se réclamer de notre association. "Nous vous remercions, dirent-ils aux cafetiers récalcitrants, nous avons changé d'avis en ce qui concerne la tenue de notre gala. Nous venons reprendre nos affiches pour le faire savoir aux nôtres".

Je répondis immédiatement par des prospectus et pendant une semaine je ne me suis pas arrêté de courir dans Paris et sa banlieue. Il va sans dire que ceux de nos militants qui avaient un peu de temps libre participèrent à cette diffusion. Bref, en une semaine nous rétablîmes la situation, ce qui me permit de remercier l'Amicale pour avoir ainsi stimulé nos énergies.

Hanouz nous encouragea grandement en faisant face à toutes les dépenses. Il est vrai qu'il avait la bonne raison de le faire, la nouvelle association que nous venons de créer et au nom de laquelle nous tenions notre gala était juridiquement française. Il

pouvait donc me mettre à la porte de notre local quand il le voudrait et s'il le fallait avec l'aide de la force publique.

Cette association était bien entendu la mienne puisque j'avais recruté tous les autres membres du bureau et en avais même rédigé les statuts. Mais parce que je ne suis pas français, je ne pouvais être qu'un simple adhérent. Et là encore, Bénet toujours aussi perspicace me met en garde et contre Hanouz, "un timide orgueilleux", et contre le sénateur Achour, son vice-président qui n'avait pas bonne presse.

Mais une nouvelle fois, encore je lui montrai que je n'avais pas le choix. Oui, bonnes gens, j'étais acculé au point que c'était Hanouz ou rien. Car pour me passer de tous ces gens encombrants, il eut fallu que j'eusse des sous. Or j'étais sur ce point complètement démuni.

Je ne me rappelle pas aujourd'hui comment j'ai connu le préfet- sénateur Achour. Toujours était-il qu'il acceptât de "vice présider" notre association : "l'Académie Berbère - Agraw Imazighène". Mais il ne rencontra Hanouz, qu'il ne connaissait pas, qu'après l'échec de son ami Poher aux élections présidentielles. Il ne signa pas moins les statuts avant leur dépôt à la préfecture de police, car une association Française n'a pas besoin d'autorisation pour fonctionner.

Quant à Hamid, redevenu pour un moment mon ami, il me pria d'user de son nom comme bon me semblait. Il devint donc notre secrétaire général, et Minana Charlette, une Pied-Noir d'origine espagnole, prit notre trésorerie.

Le bureau était donc au grand complet sans que mon travail en fût allégé pour autant. Car et vous l'avez sans doute deviné, cette demoiselle et ces messieurs étaient des prête-noms et non des militants. Ils venaient au local quand je les y invitais pour les tenir au courant du résultat de nos activités et enregistrer leurs avis ou leurs ordres. Car parfois ils m'ordonnaient de faire telle ou elle chose, ces braves gens.

Achour essaya, par exemple, de me faire renoncer à la rédaction et à la diffusion de tracts sous prétexte qu'il tenait l'Amicale entre ses mains. Plus tard, il montrera plus avant le bout de son nez puisqu'il voulut créer, avec Cherif Oukaci, indubitablement sous l'égide de cette même Amicale, une

association des commerçants kabyles de Paris. L'opération Naroun pour ainsi dire recommençait. Je dois dire cependant que dès qu'il réalisa qu'il n'avait aucune emprise sur moi, il s'en alla sans jamais chercher à me poser des problèmes. Et pour cela, je l'en aurais remercié si je l'avais revu depuis.

La question d'une nouvelle association réglée, au prix de nouvelles difficultés, je me remis de plus belle à mes activités. Vous voyez, disais-je notamment à mes congénères, combien nous sommes agressés puisqu'on veut même nous empêcher de chanter en attendant de nous interdire de parler autrement qu'en arabe, notre langue étant, paraît-il, un facteur de division.

N'est-ce pas curieux que pendant la guerre, que nous étions presque les seuls à mener contre la France, personne ne s'était avisé de nous obliger à renier notre identité berbère. Mais aujourd'hui que l'indépendance est acquise, nous sommes devenus des "Juifs", c'est à dire des ennemis. Savez-vous que Kaid Ahmed a dit qu'il permettrait à la rigueur l'enseignement de l'hébreu mais jamais celui du berbère ...

Comme vous le voyez, l'hostilité de l'Amicale et ses agissements criminels nous offrirent des arguments convaincants. Mais elle ne désarma pas pour autant car le jour fixé pour le gala elle mobilisa tout une armée de Kabyles et de Chaouis qu'elle répartit autour de la mutualité et même plus loin encore.

Les stations de métro environnantes n'avaient pas échappé à sa stratégie, ses harkis en avaient même occupé les quais, de telle sorte que lorsqu'un méditerranéen se présentait, même s'il ne comprenait pas l'arabe, il était accosté parfois sans ménagement. "Ne va pas au gala de l'Algérie française, disaient-ils avec hargne, ses organisateurs sont à la solde d'Israël."

Avec un important groupe de nos militants, nous fîmes la chasse à ces obstructeurs et leur portâmes la contradiction. J'eus la joie de découvrir ainsi que notre spectacle était une épreuve de vérité. Car n'y étaient venus que ceux que nous avions réussi à motiver, les mous, les indécis ayant été effrayés par d'éventuelles échauffourées.

Je me rappellerai toujours ce jeune kabyle à qui un amicaliste avait récité sa litanie et qui répondit avec flegme. "Des français vont chanter en kabyle et tu trouves que c'est dangereux

pour l'avenir de notre pays ? J'imagine que tu viendrais les applaudir avec chaleur s'ils se décidaient à chanter en arabe. Accepte donc que je les encourage pour l'intérêt qu'ils portent à ma langue, plus veille que l'Algérie elle même. D'ailleurs je vais te faire un aveu : je ne suis pas un algérien, mais un Numide. Mais je pense que cela te dépasse".

Je le remerciai pour ses nobles paroles et il en fit de même en m'en attribuant la paternité car m'a t- il dit "C'est grâce à toi que j'ai pris conscience de ce que je suis aujourd'hui".

Quel chemin parcouru depuis 1966, époque à laquelle tous les Kabyles de France et de Navarre se proclamaient "Arabes" ! Oui je pouvais être fier du travail accompli et dans quelles conditions, grands Dieux ! Voulez-vous que je vous donne une recette propre à mobiliser les Berbères : donnez-leur l'exemple ; oui, payez de votre personne. Mais je n'en fus pas grisé pour autant, car je savais que le plus gros restait à faire, et même encore aujourd'hui la tâche n'est pas terminée.

Je n'ai pas besoin de vous dire que notre fête fut une réussite et que si je l'avais voulu une bonne partie de nos spectateurs aurait rossé de première les sbires de l'Amicale. Mais je m'y étais obstinément opposé, ayant choisi de ne pas répondre aux provocations, d'autant plus que leurs auteurs étaient presque tous des Kabyles.

A quelques uns de nos militants que mon attitude étonna, j'expliquai que nous battre entre nous eût été un échec pour Agraw Imazighène dont la vocation était d'unir les Berbères. "Un jour, vous les retrouverez à vos côtés". De fait nous avons débauché des gars aussi bien des rangs de l'Amicale que du P.R.S., et converti en militants fervents des jeunes venus initialement pour nous espionner.

Notre gala se termina donc dans l'allégresse, car nous n'avions pas seulement relevé le défi, nous avions également enregistré de très nombreuses adhésions sans oublier que cela nous permit de tester notre influence. Du jour au lendemain, nous apprîmes que l'Amicale et ses alliés n'étaient plus seuls maîtres du terrain ; que nous pouvions lutter d'égal à égal avec elle, la ferveur et la détermination de nos adhérents le permettant. Et quelle différence en effet entre l'enthousiasme de ces derniers et celui des

fonctionnaires de l'Amicale ? Il est vrai qu'à l'exception des mercenaires kabyles égarés dans les rangs du P.R.S ou du P.A.G.S. les stipendiés de l'Amicale ne brillaient pas par leur intelligence.

Pour ma part, j'avais beaucoup souffert de cet état des choses, car il m'était pénible de constater que l'ennemi du Berbère est...un autre Berbère. Je vous donne un exemple plus que probant. Lorsque nous diffusâmes notre premier tract où nous annoncions la naissance de l'Académie Berbère, j'eus à passer au 98, quai de Jemmapes, alors propriété et P.C. du P.R.S.. En plus de quelques Kabyles, j'y trouvai là Moussa Boudiaf, le frère de Mohamed.

Après avoir lu notre papier, il me dit que je devrais en avoir honte, "car chercher à promouvoir la langue berbère revenait à diviser l'Algérie". Je perdis un quart d'heure avec lui et je réussis à le convaincre du bien-fondé de notre cause à tel point qu'il me souhaita bon courage et plein succès. Mais les Kabyles, même ceux qui étaient avec lui ce jour-là, continuaient à me qualifier de "diviseur".

Je n'ai jamais rencontré un Arabe, ou prétendu tel, indifférent à mes arguments. Par contre, avec les miens les difficultés étaient très souvent insurmontables. Ce n'est pas parce qu'ils sont plus bêtes que d'autres mais certainement plus orgueilleux. Un Berbère, surtout quand il est illettré, n'a jamais de complexe d'infériorité. Il ne peut pas admettre la fragilité de sa position. Je le sais d'autant plus que je cultive ce péché moi-même.

Une fois notre fête terminée, je réunis notre conseil d'administration composé d'hommes sages et tranquilles, et qui venaient à notre local, quand cela leur arrivait, c'est à dire tous les 36 du mois, avec la certitude de servir à quelque chose tout en étant inutiles. Bien entendu, et comme à l'accoutumée, je fis mon rapport et présentai les comptes. Ceux-ci faisaient état de 207 billets invendus sur les deux mille quatre cents que nous avions fait imprimer. Et n'ayant pas pensé que mon honnêteté pouvait être mise en doute, je n'avais pas montré les billets en question. Aussi ne fus-je point étonné quand Sidi Hanouz me demanda de réunir une nouvelle fois le conseil cité plus haut.

J'écrivis donc aux 21 personnes qui composaient cet organisme sans chercher à connaître les raisons qui ont motivé notre président. Deux jours plus tard cependant quelqu'un m'apprit

que j'allais être mis sur la sellette, une lettre reçue par Khellil, notre trésorier, faisant état de ma malhonnêteté. J'en fus, vous le devinez, atterré, non que Hanouz se livrât à une pareille turpitude, mais que Khelil, que je considérais comme un ami fidèle, s'y prêtât.

J'eus une nouvelle fois la preuve que la haine et la jalousie sont des sentiments dominants chez le Berbère. Et pourtant, grands Dieux ! Il n'y avait pas de quoi être jaloux. Certes l'on parlait beaucoup de Mohand Aarav plutôt que de Hanouz, mais à qui la faute ? Et surtout à quel prix ? Si monsieur le président avait, ne serait-ce qu'un jour, quitté sa pharmacie pour aller se mélanger au peuple dont il est issu, nul doute qu'il aurait acquis une réelle notoriété.

Toujours fut-il que ces messieurs du Bureau m'en voulaient parce que l'on commençait à parler de moi et non d'eux. Et ils avaient, pour partager leur haine, notre trésorière et une Kabyle chrétienne, qui avait cru que Agraw Imazighène était un instrument de croisade, et l'inévitable Ferhouh, l'un des rares adhérents recrutés par Hanouz dans sa pharmacie. Ils furent d'ailleurs presque les seuls à répondre à la convocation, sans doute parce qu'ils étaient mis au parfum.

Après avoir attendu quelque temps, dans l'espoir de voir arriver d'autres membres, Hanouz décida qu'il était temps de passer à l'ordre du jour. Ayant obtenu l'assentiment de ses acolytes, il dit sans préambule :

- Nous avons une lettre qui t'accuse d'avoir volé 300.000 frs, en d'autres termes, il n'y a pas eu de billets invendus comme tu nous l'as fait croire.

Je regardais la lettre : elle était anonyme, et adressée à Khellil Said.

- Mais cette lettre est anonyme, dis-je, donc sans valeur.

- Oh que non ! En tout cas nous devons en tenir compte.

Je regardai autour de moi et, à l'exception de Menouer et de Djaffar, tous présentèrent des visages fermés, presque des doigts accusateurs. Il me semblait être devant un tribunal : le tribunal des imbéciles. Car aucun de ces tristes individus ne s'était dit que, même si j'avais pris cet argent, je le méritais grandement. Au demeurant, ils savaient tous que sans moi il n'y aurait pas eu de

gala, ni même d'Académie Berbère. Plus tard, Khellil, le plus sincère de tous, me le dira mais le mal avait été fait.

Je fis traîner la discussion pour fortifier à leurs yeux leur accusation, puis, ayant estimé qu'ils étaient bien au point, je retirai d'un tiroir où j'avais tout enfoui les souches de tous les billets vendus ainsi que les autres : les invendus. Et aucun de ces messieurs ne parut gêné, bien au contraire. Minana Charlette, la plus enragée de tous et de toutes, s'empara des invendus et se mit à les compter. Les autres, à l'exception de Menouer et de Djaffar, comptèrent sans doute avec elle, car aucun d'entre eux ne souffla mot tant que dura l'opération.

- Je n'en ai trouvé que 206, dit enfin la bonne demoiselle, il en manque un.

Et personne n'eut le courage de lui dire : "Barakat"

- Vous avez certainement mal compté, lui dis-je.

Et aussitôt, elle se remit à compter, appuyée cette fois-là par ses co-accusateurs. Finalement je fus acquitté, car le compte était bon. Si je m'étais conduit autrement, il n'y aurait plus eu d'Agraw Imazighène. Et de cela je n'en voulais pas, d'autant que je me suis toujours attendu à quelque chose de ce genre.

Ce fut d'ailleurs à mon ami Khellil Said, qui m'exprimait un jour son admiration pour l'action que je menais, que je fis quelques temps auparavant cette prédiction. "Je suis sûr Said que viendra le jour où d'aucuns affirmeront sans scrupule que je n'ai rien fait ou presque tandis que d'autres diront que je me suis enrichi aux détriment de la cause berbère". Et voilà que la chose arrivait bien plus tôt que je l'avais prévu sans oublier que plus tard le dénommé Ali Sayed, le sociologue des Ath Yenni, la reprendra à son compte. *A bouh a y imazighène.*

Rachid Ali Yahia, quant à lui, pensant que l'heure de sa notoriété était arrivée, m'a dit que "l'Académie Berbère était une toute petite chose commanditée par des forces obscures". Mais l'un ayant imaginé un sigle et l'autre un comité machin-chouette, ils furent tous les deux heureux de trouver pour vendre leur salade, assaisonnée par Merbah, d'anciens militants de l'Académie Berbère.

Les hommes nobles ne cherchent jamais à déprécier un autre homme noble. Au contraire, ils lui rendent l'hommage qui lui

est dû, même s'il n'est pas de leur bord. Quand Hadj Ouameur, un officier de l'A.L.N, trouva la mort à Thiniri n'ath Mendas en 1956, un détachement de soldats français lui rendit les honneurs. Sans conteste, notre frère était un immense bonhomme, mais aux yeux de l'ennemi, il n'aurait été qu'un fellaga parmi d'autres s'il n'avait eu en face de lui un homme capable d'apprécier sa grandeur, et donc grand lui-même.

Mais peut-on demander à un Rachid Ali Yahia ou à un Ali Sayed, qui s'est fait une spécialité dans l'action de compter les mariages qui ont eu lieu dans sa commune, d'être grands ? J'ai trouvé, pour ma part, ces attaques empreintes de bassesse, d'autant que ni l'Amicale ni ses alliés en antiberbérisme n'avaient cherché a m'atteindre dans ma dignité.

Certes, l'Amicale a songé à diverses reprises à ma suppression physique, mais jamais à ma connaissance, elle n'a dit de moi que j'étais un voleur ou que j'avais pris la nationalité française. Les miens, ou ceux que je considérais comme tels, l'ont fait. Et pourtant, ils n'ignorent pas que c'est grâce à des hommes comme moi qu'ils sont aujourd'hui des Imazighène.

Il est vrai que ces gens-là ont une conception non-berbère de l'honneur et de la dignité. Car même ma pauvreté ne trouva pas grâce devant eux. Si donc je m'habillais et mangeais mal, ce n'était pas parce que je manquais de moyens, mais bien parce que je voulais "tromper mon monde". (dixit Hand Sadi).

Est-il possible que le marxisme puisse éloigner à ce point ses adeptes des vertus inhérentes aux autres religions ? Si je n'avais pas connu le grand Ould Slimane Salem et le docteur Bouchek, je dirais que nos communistes étaient aussi loin de l'humanisme et de la tolérance que le sont les autres fanatiques. Ils feignent d'ignorer, parce que cela sert leurs desseins, que Marx n'était pas riche et qu'avant de prendre le pouvoir Lénine n'a pas connu l'aisance.

Mais retournons un peu en arrière pour voir si Mademoiselle Minana m'en veut encore, et si monsieur Toulouzegh avait finalement éprouvé quelque gêne devant l'inanité de son accusation. Le compte, comme je crois l'avoir déjà dit, ayant été bon, et aucune excuse n'ayant été proférée, je me levai

pour partir, car à l'époque je ne dormais pas au siège de notre association.

- Non, Mohand Aarav, tu ne partiras pas comme ça, me dit l'inénarrable Ferhouh, ajoutant qu'il y avait chez moi "un coté positif et un côté négatif".

Malgré la tristesse de la situation, j'allais éclater de rire et, plutôt que de partir, comme j'en eus l'intention, je me rassis pour encore jouir du spectacle que m'offraient ces minus à qui je voulais donner une dimension par trop écrasante pour eux. "De si petites gens pour une grande cause !" me dis-je, "Quel déphasage ! Allons, Mohand Aarav, bois le calice jusqu'à la lie et continue la tâche dont tu as mesuré l'immense importance".

Epuisé par les pesantes journées que je venais de vivre, je quittai Paris le lendemain, mon grand ami Rachid Oubaya hôtelier à Revin m'ayant offert l'hospitalité. Hanouz, pour sa part et sur intervention d'un ami me fournit les frais du voyage, non pour se disculper, mais pour avoir le champ libre.

- Oui va te reposer, et laisse-nous travailler, comme si auparavant je l'avais empêché de le faire.

Mais vous avez sans doute deviné que "travailler" pour ce monsieur signifiait faire enseigner sa grammaire, quoiqu'il sût alors qu'elle n'était pas bonne, le moins que l'on puisse dire. Ne m'avait-il pas en effet dit quelque temps auparavant : "Vendons-là et faisons une autre meilleure".

C'était donc devenu chez lui une affaire d'amour propre et aussi de sous. Car je sentais qu'il ne pouvait pas avouer à sa femme, qui le dominait, que son ouvrage ne correspondait pas aux normes scientifiques, et qu'il était préférable de perdre l'argent engagé plutôt que la face. Il me fit cette proposition après sa rencontre avec Achour, son vice-président car, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, les deux hommes ne se connaissaient pas. Bien entendu Toulouzegh en profita pour lui remettre, dédicacé, son immortel ouvrage.

- S'il continue à nous embêter avec cette ineptie, me dit Achour quelques jours plus tard, nous trouverons un autre local et nous nous séparerons de lui.

Je crus un instant que cela pouvait être vrai mais ayant réalisé plus tard que monsieur se conduisait comme Naroun, j'ai

préféré rester avec Hanouz qui, à mes yeux, a un avantage sur tous les autres : il est berbèriste, viscéralement berbèriste. Achour le comprit et s'en alla sans jamais chercher, je le répète, à m'embêter.

CHAPITRE VI

Le climat de Revin est si humide que je ne pus rester chez mon ami Rachid Oubaya, malgré tous les efforts qu'il déploya pour me trouver une "piaule" dans les bourgs environnants. Car aussi bien à Rocroy que dans les environs, il nous fut impossible de trouver un hôtelier qui acceptât de louer une chambre - fut-ce pour une nuit - à un Algérien tant le racisme y était virulent. Même les enfants n'étaient pas rassurés par notre présence à leur coté. On aurait dit que les habitants de la région étaient en pleine guerre d'Algérie.

Finalement, je trouvai à me loger mais à Flohimont, c'est à dire à quelque 60 km plus au nord et chez un harki d'origine kabyle. Bien entendu, Rachid me téléphonait pour prendre de mes nouvelles, ayant décidé pour ma part de me couper de tous et de tout d'autant que ma santé s'était détériorée à tel point que pendant trois semaines, je n'ai pu écrire une seule ligne. La moindre petite rigole m'était devenue par ailleurs un obstacle infranchissable. Je crus sincèrement que je ne m'en remettrai jamais. Et cela aurait pu être le cas sans ma foi en la destinée du peuple berbère.

Un jour, alors que j'allais mieux, Rachid me fit chercher pour passer la journée avec lui. Il en profita pour me montrer une lettre du cheikh Toulouzegh dans laquelle celui-ci déclarait qu'il n'avait pas encore pris la décision de "me radier de l'Académie Berbère". Sur ma demande, Rachid téléphona au local de notre association et demanda de mes nouvelles. Kechit Arab, l'homme qui tenait provisoirement la permanence lui répondit qu'il était ravi de l'avoir au téléphone, car "la situation est devenu trop grave pour que Mohand Aarav puisse se permettre de prolonger son séjour.

Dites-lui en tout cas que s'il ne tient pas à ce que son œuvre finisse lamentablement, il doit revenir à Paris et le plus tôt possible".

Je remis bien entendu à plus tard le voyage que je me proposais de faire dans l'Est de la France et quittai Revin. Je n'avais pas d'argent et surtout point de domicile. Je me devais, avant de remettre le collier, de régler ces deux questions fondamentales. De l'argent, je n'en avais point trouvé ou juste très peu. Quant au domicile je dormis quelques jours chez l'un et quelques autres jours chez l'autre, particulièrement chez Said Agher, qui m'offrit aussi le couvert. Finalement je m'installai dans le cagibi de notre local pour éviter surtout qu'il fût cambriolé derechef.

Ainsi établi, je me remis à la tâche, surtout pour renouer les fils que Hanouz avait coupés en mon absence. Car il avait "travaillé" notre président. Dès que j'eu quitté Paris en effet, ses amis et lui écrivirent, en partant du fichier que j'avais établi, à une vingtaine de nos adhérents pour les informer que dorénavant ils constituaient le nouveau conseil d'administration d'Agraw Imazighène, l'ancien ayant été dissous.

Et, non seulement ils ne se contentèrent pas d'avoir ainsi violé les statuts, mais en plus les personnes choisies étaient, dans leur grande majorité, illettrées et point du tout motivées. Ils les informèrent également que le bureau avait adopté la grammaire et la transcription du président, les Tifinagh étant trop peu commode pour pouvoir être utilisés encore. Il rédigèrent un tract que Khellil fut chargé de diffuser pour répandre la bonne nouvelle.

Pourquoi cheikh Toulouzegh fit ainsi fi de nos statuts et de nos règlements, et sans chercher à consulter son vice-président ? Tout simplement parce qu'il était convaincu que tous les membres du conseil d'administration statutairement élus lui étaient hostiles du fait qu'ils étaient tous mes amis. Mais dans son désir de faire table rase, et parce qu'il ne connaissait personne, son choix s'était porté sur des adhérents dont le degré d'engagement avoisinait le zéro.

Il réussit de cette façon à porter un coup sévère au caractère de sérieux qui s'attachait à notre travail, surtout auprès des militants agissants. Beaucoup d'entre eux cependant ne désespérèrent pas, sachant que je n'avais point participé à toutes

ces contorsions et entorses. Il ne fut donc pas difficile de retisser la trame, ma bonne foi n'ayant été mise en doute par personne.

Il m'a fallu quand même plusieurs semaines pour reconstituer une bonne équipe, étoffée par de nouveaux venus. J'ajoute que Khellil ne procéda pas à la diffusion du tract Hanouzien. Au demeurant, quand il apprit que j'étais de retour à Paris, il vint me voir et me demanda même de ne pas abandonner, "car ça serait alors, insista-t-il, la fin de l'Académie Berbère".

Je me gardai de lui faire des reproches, sa démarche m'ayant clairement indiqué qu'il s'en était fait lui-même. Je me suis seulement contenté de lui demander s'il avait fait part de ses réflexions à Hanouz. "Absolument, me dit-il ; mais il est trop bête et surtout trop orgueilleux pour reconnaître ses erreurs".

Kechit Arab, qui assurait la permanence et à qui j'avais rendu visite, me tint à peu près les mêmes propos. Il insista pour qu'il téléphone à Hanouz pour lui apprendre que j'étais de retour et qu'il urgeait que je reprenne la direction de notre association, mon absence ayant été une cause de découragement et donc de démobilisation pour tout le monde. Et Hanouz en convint, ce qui me permit d'aller le voir le lendemain comme si de rien n'était. Il ne me présenta aucune excuse, ne me fit part d'aucun regret, convaincu sans doute de mon imbécillité caractérisée par le refus de renverser Boumediene.

En effet, alors que je présentais ma démission de membre du bureau, le vrai, il me dit : "Tu fais bien, va-t'en, laisse-nous travailler". A n'en pas douter, pensai-je, cet homme est psychopathe. Bien entendu aucun des membres présents ne partageait son avis.

- Si tu démissionnes, dit notamment Farid Ali ; il faudra fermer boutique.

Et les autres en convinrent.

- Très bien, rétorquai-je, je ne m'en irai pas. Seulement voyez-vous, il faudra trouver une solution à mes principaux problèmes : je suis malade et sans le sou.

Aussitôt une discussion s'engagea. Une discussion dans laquelle je devins un objet de marchandage avec tout ce que cela comporte d'embarras. Finalement, et après plus d'une heure de palabres, l'affaire fut tranchée par le sénateur Achour.

- Nous lui assurerons, proposa-t-il, une permanence de 120.000 Frs par mois et nous le déclarerons à la sécurité Sociale.

Ce à quoi Khellil, notre trésorier ajouta :

- Comme je n'ai aucun sou dans la caisse, il faudra que ce soit nous, par nos cotisations, qui lui versions cette somme. A commencer dès maintenant.

Chacun s'engagea à lui remettre sa quote-part, le tout s'élevant à 65.000 Frs. Bien entendu personne n'alla dans sa contribution au delà de deux mois, à l'exception de quelqu'un qui s'était engagé pour 10 Frs.

J'eus au moins le montant de la permanence des deux premiers mois, ce qui me permit de reprendre mes activités dans de meilleures conditions. Inutile de vous dire que Hanouz ne fut point satisfait. Aussi exigea-t-il, pour signer le procès-verbal de la réunion, que l'on oubliât sa conduite récente, ajoutant néanmoins que le montant de la permanence lui paraissait excessif, ce qui irrita le sénateur Achour. Alors notre président revint à la raison, d'autant que même si tous le présents continuaient à me verser leurs quotes-parts, cela ne me faisais que 65.000 frs.

Il est vrai que l'influence de notre Agraw était telle que chez beaucoup de restaurateurs Kabyles notamment les frères Mammes, Djellil Mohamed, Agher Said et quelques autres, je pouvais souvent manger à ma faim et sans bourse délier. Ajoutons que nos militants eux-mêmes me faisaient partager leurs repas chaque fois que nous procédions à la distribution de tracts ou à la vente de notre bulletin.

Il n'en demeurait pas moins cependant que l'épée de monsieur Toulouzegh restait tout le temps suspendue au-dessus de ma tête. Car propriétaire de notre local, il pouvait d'un jour à l'autre décider de le fermer ou refuser d'en payer le loyer. Il profita d'ailleurs de cette situation avec un tel sadisme que j'en suis resté ébahi. Et cyclique en diable par-dessus le marché. Oui ce fut toujours au mois de juillet que j'avais droit à ses poulets dont le contenu différait selon ses humeurs.

Pour commencer, j'étais sommé d'avoir à payer le loyer puis, quand il s'aperçut que je pouvais le faire grâce à un Kabyle vivant au Canada, il m'ordonna de régler le montant du bail qui vint à expiration. Et l'année d'après, sa lettre recommandée me

menaçait d'une poursuite judiciaire si je n'évacuais pas le local et ce dans un bref délai. Certes, je pouvais louer un autre local mais cela aurait posé de sérieux problèmes. D'autant qu'il y avait longtemps que Naroun et son contribule Leffad rêvaient d'y installer l'association de Harkis qu'ils avaient créée.

C'eût été la fin et pour plusieurs raisons. La première c'était que le n° 05 de la rue d'Uzès était plus connu chez les Berbères que n'importe quelle artère de Paris. La seconde voulait que nous informions tout le monde et dans le minimum de temps de notre changement d'adresse, ce qui était, comme vous l'avez deviné, impossible. Pour désamorcer la bombe, je fis intervenir Bénet et le conseiller d'état Ibazizen qui me gagnèrent un an de répit. Ce n'était pas, comme vous le voyez, la tranquillité, mais le but en valait la peine. D'autant que de Libye, du Niger, d'Algérie, de Moscou, de Londres, de New York ... me parvenaient des lettres clamant haut l'adhésion de leurs expéditeurs.

Oui j'étais sur la bonne voie et il fallait tenir coûte que coûte, d'autant que de nouveaux militants, plus sérieux et plus engagés, nous avaient rejoints. Parmi eux émergeait Ould Slimane Salem, un géant. Il n'était pas jeune - plus de 40 ans à l'époque - mais une foi, une détermination de croisé. Et avec cela, une forte personnalité. Il lui arrivait assez souvent de ne pas être d'accord avec moi et il me le disait parfois sans ménagement, mais jamais je ne lui en ai tenu rigueur.

Il lui arrivait aussi de rester un mois sans venir rue d'Uzès, mais que nous distribuions un tract et le voilà parmi nous bourru mais sans rancune avec ses grosses mains calleuses de maçon. "Ton tract est bon, tire-moi donc deux mille". Et pour lui, je remettais immédiatement notre duplicateur en marche. Il s'attardait rarement avec nous, n'aimant pas discuter "des choses qui doivent se comprendre d'instinct". A un Kabyle qui lui demanda un jour de lui expliquer les objectifs d'Agraw Imazighène, il répondit : "Ce n'est pas à moi de te faire connaître ta mère".

Je fis un jour imprimer 100.000 tracts destinés aux non-Berbères parce que j'avais constaté le crédit qu'accordaient nos ouvriers aux propos de leurs camarades de travail, surtout des Français. Ould Slimane en diffusa à lui seul 40.000.

La femme avec laquelle il vivait et qui lui donna une fille, excédée par ses absences surtout les week-ends, partit un jour sans retour lui laissant leur enfant âgée de deux ans. En bon père qu'il était, Ould Slimane prit la fillette en charge. Et tous les samedis et les dimanches, il la prenait de chez sa nourrice et s'en allait avec elle faire sa distribution de tracts. Comme il s'informait souvent sur les réunions des organisations de gauche, il y allait pour parler des Berbères. Mais ayant eu affaire, le plus souvent, à des auditoires hostiles ou indifférents, il terminait ses interventions par des insultes ou par "A bas l'impérialisme arabe !".

Pour ma part, je n'ai jamais accordé de l'importance aux gens qui pensent changer le monde en étant assis dans des fauteuils, aussi n'en fus-je point mécontent de la conduite de mon compatriote, d'autant qu'il était de ces hommes qu'on n'enferme pas dans une discipline.

L'essentiel, à mes yeux, était que résonnât aux oreilles de nos ennemis le glorieux nom de Berbère. Et Ould Slimane était toujours là où il le fallait pour le prononcer. Et comme si cela n'était pas suffisant, il l'afficha également dans tous les couloirs du métro parisien. "Les Berbères vivront" pouvait-on lire dans toutes les stations du réseau. Oui, frère Salem Ath Slimane, nous vivrons grâce à des hommes de ta grandeur et de ta valeur.

Je crois vous avoir déjà dit que Salem Ath Slimane est communiste, mais un communiste qui privilégie la lutte pour son identité sur celle qui se rapporte à l'idéologie. "Je ne comprends pas, m'a-t-il dit un jour, comment on peut s'associer à la lutte de la classe ouvrière arabe quand celle-ci participe activement à notre oppression. Un communiste, ajouta-t-il, doit d'abord lutter pour son identité avant de songer au triomphe du système politique qui a sa préférence. Et puis comment peut-on être communiste quand on n'a pas de pays? C'est d'ailleurs ce qu'a compris Mao Tsé Toung qui s'est associé à Tchang Kai Tchek pour bouter les japonais hors de Chine".

Ce fut à Ould Slimane qu'un des responsables F.F.S. exprima le regret de ne m'avoir pas liquidé en 1968. Quand les autorités françaises ordonnèrent mon arrestation, Ould Slimane m'écrivit sur une moitié de feuille de papier : "Ne regrette rien, tu as réussi à réveiller les Berbères". Je te salue Salem Ath Slimane,

noble fils de la Berbèrie, et je salue à travers toi tous les jeunes garçons ou filles qui ont rendu possible les événements de juillet 1977 et ceux d'avril 1980, sans compter ceux qui surviendront encore.

Connaissant une petite partie des difficultés que j'avais avec Toulouzegh, Ould Slimane me conseilla un jour d'accepter d'enseigner la grammaire de Hanouz. Je lui expliquai alors, comme je le fis à d'autres, que nous perdrions définitivement notre crédit si je m'adonnais à telles compromissions car l'ouvrage en question Hanouz prête à la raillerie.

- Supposons, lui dis-je encore, que nous adoptions la transcription qui y est utilisée ? Ne risquerions-nous pas d'être accusés par les autres berbérophones d'avoir kabylisé le problème ? L'Académie Berbère a pour vocation d'unifier les Berbères et non de chercher à les disperser. Nous devons surtout tenir compte de Aherdane, le Marocain, et de Mammeri, l'Algérien. Car ils ont certainement leur mot à dire dans le choix d'une graphie.

A mon grand regret, je n'ai pas réussi à le convaincre, puisque quelque temps plus tard il s'associa à un coup bas monté par Hanouz par l'intermédiaire d'un jeune du nom de Bounab Mustapha. Ce dernier, fut séduit par l'offre alléchante que lui fit Toulouzegh si du moins il venait à parler de la fameuse grammaire lors de l'une de nos réunions. Car la première expérience n'a sans doute pas été convaincante.

Un dimanche donc, je vis arriver notre président sans que ma méfiance n'en fût alertée. J'ai pensé seulement qu'il était venu voir où nous en étions, ayant pour ma part cessé de lui rendre visite. Il participa à nos discussions .Vers la fin, le jeune Bounab prit la parole.

- Camarades, dit-il, notre président ici présent a écrit une grammaire qu'il nous demande d'étudier pour voir si nous pouvons l'adopter et l'enseigner.

Une immense colère m'envahit et il s'en fallut de peu que je n'étrangle cet écervelé. Je m'attendais à un rejet, mais à mon regret tous ceux qui étaient là se découvrirent des talents de grammairiens. J'étais donc le seul à me déclarer incompétent.

- Vous m'excuserez, frères, de ne pas participer à vos travaux parce que je me sens dépassé. Je parle comme vous tous notre

langue mais je ne me sens pas apte à traiter d'une question aussi scientifique.

Cela dit, je les quittai. Lorsque je revins pour la fermeture du local, la séance était terminée non sans qu'un rendez-vous ne fût pris pour le dimanche suivant. Comme j'avais offert "l'hospitalité" à Bounab en ces temps-là, il avait les clefs du local. Mais il ne vint pas cette nuit là, ni même les nuits suivantes.

J'attendis donc l'arrivée du dimanche d'après sans chercher à dissuader qui que ce soit, pressentant simplement une nouvelle catastrophe. De ce fait je ne fus pas surpris du déroulement des événements, car ne revinrent ce jour-là au local que Hanouz, Bounab et Ould Slimane. Les autres ? Je ne les ai jamais encore revus. J'ai juré de me venger de Bounab, d'autant que cet instable m'avait trahi pour une raison bassement matérielle, car Hanouz lui avait promis, en plus de ma place, une importante somme d'argent.

Ma colère ne baissa pas, surtout que ce coup de Jarnac survint après notre deuxième gala au cours duquel l'Amicale montra plus de virulence, et Hanouz et Hamid une grande hostilité. Mais alors que, aguerri par la première expérience, je réussi à déjouer toutes les ruses de notre horrible ennemie, Toulouzegh et son "secrétaire général" pensèrent que le moment était venu de me chasser de l'Académie Berbère, une association française, la leur.

Chargé par le Bureau d'organiser le gala, Hamid s'en trouva incapable, car à l'exception de Slimane Azem et de Moh Saïd ou Belaïd, aucun chanteur ne l'appréciait. On lui reprochait de toujours privilégier ces deux aèdes à travers l'émission kabyle qu'il animait à "Radio-Paris". Il fallût donc, comme à l'accoutumée, me charger de tout le travail, Hamid s'étant contenté de retenir la salle des fêtes d'Issy-les-Moulineaux.

Un après-midi, un gars de l'Amicale dont je connaissais le rôle et qui militait avec nous, me demanda 50 affiches et 100 billets, ces derniers ayant déjà "trouvé leurs acheteurs ". "Je regrette, lui dis-je, de ne pas satisfaire ta demande, car les billets sont encore à l'enregistrement. Tu diras donc à tes amis de venir le jour du gala et ils seront sûrs d'avoir les meilleures places". Le but de cette opération était clair : saboter le gala par une concentration de chahuts et de sifflement. C'était pour cela que je lui refusais les billets me contentant seulement de lui remettre les affiches. Encore

m'a-t-il fallu le faire accompagner par un jeune militant qui se trouvait être un collaborateur de Hamid à l'O.R.T.F.

Je sus ainsi que Adil Slimane (c'est le nom du gars de l'Amicale), au lieu de coller les affiches, alla se plaindre auprès de Hamid du fait que je lui avais refusé les billets. Hamid, à qui j'avais donné le double de nos clefs, les lui offrit, mettant ainsi en danger ma sécurité, et lui recommanda d'aller se servir comme bon lui semblait. "De toute façon, ajouta-t-il, tu n'auras plus à faire à Mohand Aarav, car Hanouz et moi avons décidé de le mettre à la porte", et Hamid, dont la couardise est proverbiale, me menaça de ses foudres au cas où je n'obtempérai pas.

J'aurais volontiers botté le derrière à ce boubouroche si je n'avais pressenti l'échec de notre gala. Car non seulement l'Amicale s'était montrée plus combative, mais encore le choix de la salle n'incitait pas au déplacement. Je ne pouvais donc pas me mettre à dos Sidi Toulouzegh et ce au moment où sa bonne volonté allait être mise à l'épreuve. Je me devais donc de faire le mort pour apaiser un tant soit peu la colère de Don Quichot et de Sancho Pansa, qui s'étaient mépris sur leur représentativité.

Ce qui ne fut pas le cas de Slimane Azem, qui, avant la tenue du gala vint me voir pour discuter de son cachet. En effet, quelques jours avant notre fête, il me rencontra dans un café tenu par un ami. Il reçut bien entendu un accueil chaleureux de la part de la clientèle et s'assit près de moi.

- Hamid t'a-t-il mis au courant de mes exigences relatives à mon cachet ?

- Non, lui répondit-je.

- Et bien! sache que je lui ai demandé pour ma participation au gala la somme de 250.000 Frs. Et je suis sûr de ne pas exagérer, d'autant que mes dépenses à Paris sont énormes. Je loge à l'hôtel, mange au restaurant et me déplace toujours en taxi.

- Je le regardai avec un étonnement amusé, car pendant qu'il déballait tous ses besoins aisément satisfaits, je palpais les 17 Frs que j'avais dans ma poche.

- Slimane, lui dis-je, tu vaux plus de 250.000 Frs. Seulement voilà, j'ai bien peur que cette fois-ci nous perdrions de l'argent, car le choix de la salle ne me paraît pas judicieux.

- Dans ce cas, me répondit-il, je mettrai, s'il le faut, ma main à la poche. Et bien !

- Puisque c'est comme ça tu auras tes 250.000 Frs, pour peu que nous nous en tirions.

- C'est d'accord, me dit-il, et s'en alla rassuré.

Mais la parole d'un Slimane Azem, c'est un peu comme la robe moirée d'une danseuse orientale : elle a besoin de billets de banque pour maintenir sa brillance. De fait, bien avant que le gala ne soit terminé, il vint me trouver pour se plaindre de son dénuement. C'est qu'il avait vu, le rusé renard, que la salle était aux deux tiers vide, impliquant une perte inévitable d'argent.

- Rassure-toi Slimane, j'honorerai mon contrat.

La perte fut bien entendu importante, d'autant que Hamid, à qui je remis la recette y puisa avec largesse au bénéfice de ses amis les petits chanteurs amateurs qui reçurent ainsi une rétribution royale. Je laissai faire parce que je savais que Hanouz-le payeur n'aurait pas admis que j'y mette mon grain de sel.

Je permis à Adil Slimane de me narguer, me promettant toutefois de lui administrer une correction sitôt la fête terminée. Et je tins pleinement ma promesse, car non seulement je le rossai de première, mais en plus je révélai à tout le monde ce qu'il était réellement. Hanouz et son ami Hamid encaissèrent sans broncher, marris qu'ils étaient d'avoir misé sur un si mauvais cheval. De plus, leur petit complot mourut dans l'œuf, n'ayant pas osé dire aux jeunes qui constituaient notre force de frappe qu'ils avaient décidé de me congédier.

Hanouz fut d'ailleurs remis en place quand il parla de Hamid comme étant son secrétaire général. Cela ne l'empêcha pas de régler les pertes causées par son acolyte que j'allais voir le lendemain pour lui remettre les clefs du local. " Tiens, lui dis-je, je t'apporte les clefs de notre local pour t'éviter de comploter pour les avoir. Puisque tu te proposes de me mettre à la porte, donc de me remplacer, je me dois de te féliciter. Et sache que je te promets toute mon aide au cas où tu en aurais besoin."

Honteux et confus, il jura ses grands dieux qu'il n'a jamais participé à un quelconque complot ourdi contre moi. Certes, il en a eu vent mais personne ne lui a demandé d'y prendre part en raison de l'amitié qui nous liait. Je le remerciai de n'avoir pas voulu me

priver du gâteau dont je jouissais et promis de lui faire goûter toutes les fois qu'il en aurait envie. A partir de ce jour-là, il cessa de venir rue d'Uzès et ne chercha jamais à me revoir.

Quant à Slimane Azem ... il ne perdit rien avec nous, car remis en selle par Agraw Imazighène, il fut courtisé par l'Amicale qui fit même avec lui et quelques autres chanteurs kabyles une série de galas dans les autres villes de France. Il fut même invité à se rendre en Algérie où il aurait également été utilisé. Mais, soit par peur, soit par ambition, il posa des conditions impossibles à satisfaire. Il exigea par exemple que les plus hautes autorités algériennes lui fissent des excuses publiques en réparation des offenses faites à son auguste personne. J'ai bien peur qu'à force d'avoir le portefeuille plus sensible que le nez, Cheikh Slimane ne soit un jour enterré à côté de son père et de sa mère, dans un coin de Moissac. Et la seule épitaphe qu'il mériterait à mon avis, serait celle-ci : "Enterré en exil parce qu'il voulait être plus près de son portefeuille".

Je n'étais pas mécontent que l'Amicale gagnât de l'argent avec les chanteurs kabyles. Au contraire, je saluais sa compréhension et sa conversion, et lui proposai même, dans un tract, mon concours. "Puisque, lui dis-je en substance, vous découvrez la chanson kabyle pourquoi ne pas vous intéresser à la langue qui la véhicule. Vous avez beaucoup d'argent et partant d'innombrables locaux. Mettez-en quelques-uns à notre disposition et nous enseignerons et le berbère et l'arabe."

Ce texte, sans doute maladroit, provoqua la colère du sieur Kaid Ahmed, qui était alors à la tête du F.L.N, et l'expérience fut stoppée. Il était néanmoins un peu tard car la brèche avait été ouverte. D'ailleurs, j'eus la naïveté de croire qu'à partir de ce moment-là nos propres spectacles ne seraient plus perturbés. Erreur, car sachant que nous manquions de moyens financiers, la politique était de nous empêcher d'en acquérir. Jusqu'à la fin de 1974, en effet, nos galas bénéficiaient de tous les soins de cette ennemie.

"L'Amicale...?" Quel beau nom perdu dans cette organisation qui semait la haine, la discorde et l'espionnite ! Il est vrai qu'elle avait toutes les raisons de nous en vouloir, car à partir de 1970, elle commença à perdre des plumes surtout dans Paris et

sa région. Ses militants kabyles ne rasaient pas encore les murs, mais ils avaient déjà mauvaise conscience. Au demeurant certains d'entre eux n'avaient pas hésité à nous rejoindre.

Je suis fermement convaincu que si ma maladie n'avait point brisé notre élan, nous l'aurions réduite à la portion congrue. Car non seulement le nom d'Agraw Imazighène avait atteint une grande résonance par le nombre et la qualité de ses militants, mais encore nous avons réussi à sensibiliser un grand nombre de jeunes aussi bien en France qu'en Berbèrie. Nos déplacements dans la capitale étaient accueillis avec sympathie et il n'était pas rare qu'on nous paye à boire plusieurs fois dans une soirée, sans oublier que beaucoup venaient renforcer nos groupes avec lesquels ils distribuaient nos tracts ou vendaient notre bulletin.

De l'Algérie d'abord et de toute la Berbèrie ensuite, des lettres émanant surtout de jeunes lycéens et même d'écoliers nous encourageaient par leur soutien. Curieusement, les premières venaient toutes de Sidi Aïch qui reste encore aujourd'hui une pépinière du berbèrisme. J'aurais d'ailleurs tant voulu reproduire une de ces missives si les archives que j'avais constituées n'avait disparu dans la tourmente de mon arrestation par la police française.

Je me souviendrai tout le temps de la lettre écrite par un garçon de huit ans qui proclamait haut et ferme son amour de notre langue. Elle m'avait tellement ému que je n'avais pas hésité à en envoyer une photocopie au berbérisant Arsène Roux avec qui j'étais en correspondance. Elle était en effet si édifiante que je ne manquerais pas si je la retrouvais un jour, de l'encadrer pour la mettre à mon chevet.

Il était évident que l'avance de Sidi Aïch devait être rattrapée par beaucoup d'autres régions, principalement par Boghni, Fort National, puis par toutes les autres. Je revivais en quelques sorte la révolution algérienne, car j'assistais au même processus, une région entraînant l'autre, de tell sorte que pour l'année 1970, j'avais reçu des milliers de lettres auxquelles j'avais répondu personnellement. Les questions que les jeunes y posaient n'avaient pas seulement trait à l'histoire, mais également à d'autres domaines, le plus important ayant été le vocabulaire.

Tenez, un exemple : un jeune écolier de Boghni me demanda un jour le nom du crocodile, des jeunes camarades à lui ayant soutenu que le "kabyle" n'est pas une langue puisque le nom de cet animal y est inconnu. Lui dire donc que je ne le connaissais pas aurait été pour lui une terrible déception. Je l'inventai donc. Je suis parti des mots "azrem" et "assif" et j'en fis "azersif". Et ce n'était pas la seule fois que je fis ainsi appel à mon imagination.

C'est au cours de cette même année, 1970, que j'apprît que la plupart des lettres qui nous étaient adressées étaient interceptées à Alger. Des adhérents de l'Académie ayant passé leurs vacances en Kabylie s'étaient étonnés, après leur retour à Paris, que nous n'ayons pas reçu leurs correspondances. Plus tard cela me fut confirmé par un membre du parti qui m'affirma que des milliers de lettres adressées à Agraw Imazighène étaient stockées au siège du parti ou elles étaient étudiées. Il n'empêche que nous reçûmes en tout 27000 lettres auxquelles Hamiche et moi répondîmes sans délais.

Ces lettres ne venaient pas seulement d'Algérie, mais également de Libye, du Niger, de Moscou, de Londres, de Rome ... et même de l'île de Djerba. Comme on le voit la locomotive kabyle avait fini par entraîner dans son sillage tous les wagons berbères qui se trouvaient en souffrance dans les gares du "Maghreb arabe". De plus, à deux ou trois exceptions près, nos correspondants saluaient notre initiative et nous offraient leur collaboration.

Parmi les plus réticents je citerai Mohia et Achab Ramdane. Le premier me reprocha, sur l'initiative de quelqu'un de plus connu, d'utiliser les Tifinagh, "une écriture archaïque". Le second s'exprima carrément contre mon action qu'il qualifia de "rallumage des braises éteintes". Mohia, jeune de 17-18 ans, me proposa des centaines de textes à publier dans notre bulletin si bien entendu, je renonçais aux Tifinagh, cette écriture obsolète.

L'hostilité exprimée par Dda L'mouloud à l'égard des Tifinagh me montra que j'avais raison de croire qu'il était indirectement l'auteur de la lettre de Mohia, d'autant qu'elle était bien écrite et sans fautes d'orthographe, ce à quoi Mohia ne m'avais pas habitué. Et pour vérifier la véracité de mes soupçons, je lui attribuai un article publié dans notre bulletin, article qui

faisait l'éloge des Tifinagh (reproduit dans le prologue début de ce livre).

Aussitôt éclata le grand affolement. Mammeri refusa bien entendu d'utiliser les colonnes de notre bulletin pour une éventuelle mise au point, préférant celles d'El Moudjahid Culturel et de l'organe de notre grande amie l'Amicale. Il y dénonça ma vilenie et me menaça des foudres de la justice en cas de récidive. Je sus ainsi que Mohia-Mammeri ne refusait pas l'écriture ancestrale parce qu'elle était "obsolète", mais parce qu'elle véhiculait le danger. Mammeri, qui était bon musulman, aurait dû savoir que "*Lxouf ma yemnaa min el mout*". Mais n'est pas Kateb Yacine qui veut.

Il reste que Mouloud Mammeri a beaucoup apporté à nos jeunes et de plus profondément attaché à notre culture qui lui doit tant. Par la suite, il fut l'un des premiers à reconnaître que Agraw Imazighène est le seul auteur de la prise de conscience des Berbères. "Mohand Aarav a réussi" a-t-il dit un jour au futur professeur Hand Sadi, qui me le répéta.

Ma conversion aux Tifinagh ne s'est pas faite du jour au lendemain car, influencé par Mammeri, je pensais que notre langue ne s'épanouirait vraiment qu'à travers les caractères latins. A la veille donc de créer Imazighène, notre revue, je réunis Jacques Bénet, Augustin Ibazizen, Aït Hamou, inspecteur de l'enseignement, le sénateur Achour et Hanouz dans le but de choisir une transcription. Mais cette expérience fut pour moi décevante, car malgré la qualité des hommes sus-cités les problèmes linguistiques leurs échappaient complètement.

Ce fut ainsi que je fus amené à choisir les Tifinagh, suivant en cela les conseils de Mahdjoubi-Aherdane et le chemin tracé depuis un bon moment déjà par un de nos plus ardents militants, je veux nommer Smaïl Bellache. Celui-ci, après avoir appris l'écriture ancestrale telle qu'elle était pratiquée par les Imouhars, me dit combien elle intéressait les gens du fait même qu'elle est à nous. Lui ayant fait remarquer un jour qu'elle était peu pratique en raison des nombreux points qui servent à la formation de certaines lettres, source de confusion, il se mit à la simplifier, de telle sorte qu'on lui doit aujourd'hui les lettres ⵖ , ⵥ et ⵃ .

Je n'ai pas cru nécessaire de retenir, quand l'idée d'une réforme s'imposa à moi, les autres lettres qu'il avait conçues, en ce sens qu'il n'avait pas respecté le caractère géométrique de notre graphie. De toute façon, il fut un précurseur passionné au même titre que notre frère marocain Aherdane dont les arguments brisèrent les barrières de nos indécisions.

- Tu dis dans tes tracts, me fit remarquer Aherdane, que notre langue s'écrivait bien avant Jésus Christ, mais tu ne montres pas cette écriture et ne songes pas à l'enseigner. J'imagine donc que tu es prisonnier des caractères latins. Les Tifinagh, mon cher, ne sont pas seulement pour nous une écriture comme les autres, mais les témoins d'une grande partie de notre histoire. Ils attestent en tout cas de l'existence d'une civilisation, ils expriment l'identité que tu entends défendre. Je vais même plus loin au cas où tu n'es pas convaincu. Tu n'es pas sans savoir que les Juifs ont repris leur vieille graphie que certains donnaient comme un modèle de difficultés pour écrire leur langue. Et pourtant ils ne manquent ni de savants-linguistes ni de moyens financiers s'ils avaient voulu adapter l'alphabet latin. Or ils ont repris leur ancienne graphie et tu devines pourquoi, j'imagine".

Aherdane n'a bien entendu pas eu besoin d'aller plus loin dans sa démonstration, ayant reconnu que j'avais eu mon compte. Aussi me suis-je mis à mon tour à simplifier les Tifinagh pour en faire un instrument plus facile à manier que celui imaginé par Smaïl Bellache. Il fut d'ailleurs associé à son adoption définitive. Plus tard il me dira qu'il eût fallu changer le ⴼ qu'il trouvait peu pratique.

Une fois réglé le problème de l'alphabet, je pensais à celui de la revue et cela me parut plus difficile à résoudre. Car je ne me voyais pas mener tout seul une pareille entreprise en raison de mes nombreuses occupations et également de mes connaissances que j'estimais insuffisantes. Mais je pris le risque, non sans avoir essuyé auparavant le refus des intellectuels kabyles auxquels je m'étais adressé. L'un d'eux m'avait dit qu'il ne pourrait pas galvauder ses connaissances en collaborant à une revue de vulgarisation. Même Sidi Toulouzegh déclina mon offre.

Je me rappelle qu'un universitaire kabyle, sans doute pour ironiser, me dit que j'étais capable de réaliser le projet. Cela me

piqua au vif et me poussa à relever le défi. Je n'ignorais pas ce faisant que le résultat n'en serait que médiocre, surtout au départ, mais comme dit le proverbe : "*akken tnaouel thderghalt a th eccen ouaraou is*".

Je me mis donc à écrire les textes, à les taper sur des stencils (pour les textes français, ceux en Tifinagh réclamant une autre technique). Et tout cela sans cesser mes occupations habituelles : distribution de tracts, dialogues dans les cafés ... etc. Et avec cela malade à en crever.

Il m'était arrivé, et Hamiche peut en témoigner, de tourner le duplicateur avec 39,5° de fièvre. Mais la moisson était à la mesure des sacrifices. Car non seulement la revue était bien accueillie par les jeunes kabyles de Paris, mais également par ceux du pays, les services algériens ayant commis la lourde erreur de la laisser passer. Il y avait cependant, avec "l'Algérie", un inconvénient : les bulletins ne pouvaient m'être payés que par les jeunes qui avaient des parents en France ou par ceux qui pouvaient trouver des coupons-réponses internationaux. Mais très vite les bureaux de poste en étaient à court, surtout en Kabylie et dans l'Algérois.

Bien entendu, je ne fus pas arrêté par ces contingences car, bon mois mal mois, j'arrivais à expédier 250 à 300 bulletins utilisant pour cela les maigres bénéfices que la vente en France me procurait. Evidement, tous mes correspondants ne furent pas touchés par cette distribution gratuite, étant trop nombreux. Du moins, m'arrangeais-je pour qu'ils les reçoivent à tour de rôle. Inutile de vous dire que leur audience était très large, car non seulement ils passaient de main en main, mais de plus ils étaient reproduits ou même recopiés. De telle sorte que les autorités arabistes prirent ombrage et décidèrent de me faire tuer.

Le premier avril 1970, feu mon grand ami Atek Méziane, un ami d'enfance de Mouloud Mammeri et comme lui professeur de berbère, me téléphona pour me dire combien il serait ravi de me voir. Je l'attendis donc comme convenu, rue d'Uzès où il arriva un quart d'heure avant midi sans prendre la peine de s'asseoir, il me dit :

- Ami, la police te surveille.

- Extraordinaire découverte ! Tu ne savais donc pas que j'intéresse la police et ce depuis longtemps ?

- Oh ! que si ! me dit-il. Seulement il ne s'agit pas de cette police-là, mais de l'autre? je veux dire celle qui porte la tenue. Tiens, ajouta-t-il en se mettant près de la fenêtre, regarde et tu verras.

Je fis ce qu'il me dit et vis en effet un car de police juste au-devant de notre immeuble. Ce n'était pas probant, n'est-ce pas, d'autant qu'il y avait au 07 de la même rue un bureau du journal "L'Eclair de Brest" de M. Pléven alors ministre de la justice et deux numéros plus loin, la Direction Centrale des Impôts Indirects. Et nous étions à l'époque où les autonomistes bretons d'un côté et les amis de Gérard Nicoud de l'autre exprimaient leurs mécontentements à coups de bombes. Je le dis à mon ami qui s'obstina néanmoins à maintenir sa version.

- Tu t'en rendras d'ailleurs compte toi-même lorsque nous sortirons.

Dès que nous ouvrîmes la porte cochère, tous les huit policiers qui étaient dans le car regardèrent dans notre direction.

- Tu vois, me dit Méziane triomphant.

- Oui, lui répondis-je, j'ai bien vu des policiers nous regarder mais ce n'est pas écrit dans leurs yeux qu'ils sont ici pour moi. De toute façon si ton assertion est fondée, il y aura certainement des policiers qui me suivront dans la rue, puisque comme tu le sais très bien, je ne me confine pas dans mon bureau. J'aimerais te dire qu'alors ils auront du chemin à parcourir, car je ne me limite pas à une seule visite ou à un seul rendez-vous.

- Fais quand même attention, me dis mon ami.

- Attention, à quoi ? A la police française ou aux services algériens ?

- Aux nôtres, soupira-t-il ironiquement.

- Tu sais très bien ce que j'en pense. Comme je te l'ai déjà dit, je me considère comme un soldat au service d'une cause, et un soldat ne doit pas avoir peur du danger ni même de la mort.

- Soit quand même prudent ! me dit-il avant de nous séparer.

Inutile de vous dire que jusque-là je n'ai pas cru un seul instant que la police française, la plus visible, pouvait me surveiller, à fortiori me protéger. Et puis sa présence devant notre

local était beaucoup plus préjudiciable que bénéfique, car ce serait une arme offerte ainsi à l'Amicale, au P.R.S. et tutti quanti. Ces bonnes âmes n'auraient pas manqué alors de crier à ma collusion avec les services français.

C'est ce qu'avaient sans doute compris les responsables de la police, puisque à mon retour, deux heures plus tard, le car bleu n'était plus là. Je ne manquais pas cependant de noter qu'il y avait sur le trottoir opposé, deux policiers en civil. Il était très facile de les reconnaître d'abord parce que la rue ne compte ni café ni autre établissement public qui puisse leur conférer un caractère de chalands, ensuite parce qu'ils ne faisaient rien pour se dissimuler. Mais ils ne me regardèrent pas avec insistance comme le firent leurs collègues en tenue. Il est évident, me suis-je dit, que si la surveillance devait se prolonger, le principe de la rotation avait été envisagé.

Et si je descendais maintenant, m'étais-je dit quatre heures plus tard, pour voir si deux nouveaux policiers sont là à m'attendre ? Ils seront certainement plus curieux que les précédents puisqu'ils ne m'avaient jamais vu. De fait, dès que j'ouvris la porte d'entrée de l'immeuble, quatre yeux furent braqués sur elle, pour se reporter plus loin dès que je la refermais. Oui, me suis-je dit, Atek a peut-être raison : il se pourrait en effet que ces messieurs fussent là pour moi.

Bien entendu un grand doute subsistait encore en moi : je n'avais vu personne me suivre dans la rue, et Dieu sait que j'avais bien ouvert les yeux et fait bien des détours pour déjouer toute filature. Je crus pouvoir tirer l'affaire au clair en sortant de "chez" moi à deux heures du matin. Et là je dus me rendre a l'évidence, car les deux hommes que j'ai trouvé à quelques mètres devant la porte me saluèrent avec une grande courtoisie, pour ne pas dire un grand respect.

Des policiers français saluant respectueusement un "bougnoul", je voudrais bien en connaître. Bien entendu, je mis mon normand de frère au courant de la situation. Il me crut sans hésiter, ce qui ne fut pas le cas du conseiller d'état Ibazizen que nous vîmes Jacques et moi.

- Mohand Aarav, me dit-il, vous êtes sans doute aux yeux de nos congénères quelqu'un d'important, mais je ne pense pas un seul

instant que c'est le cas pour les autorités de ce pays, du moins au point de vous assurer une protection. Elles le font à des hôtes de marque et je ne crois pas que l'on vous considère comme tel ... pour l'instant.

Je me gardai bien de le contredire, convaincu que nous avions raison tous les deux. Mais quelques jours plus tard, Bénet obtint confirmation par un de ses amis bien placé pour le savoir. Cet homme, avec qui j'eus personnellement des rapports cordiaux était anciennement officier des affaires indigènes au Maroc. Il parlait, si je ne m'abuse, le berbère du sud marocain où il avait été affecté et connaissait Arsène Roux l'inspirateur du fameux Dahir berbère. De plus, il avait des rapports directs avec l'Elysée, à tel point que j'ai assez souvent utilisé son office pour y faire passer des papiers.

La mort du président Pompidou l'avait beaucoup affecté, et moi encore plus. Car l'ancien président de la république ne m'avait pas seulement fait protéger par sa police, il avait également exprimé ses préoccupations à l'ambassadeur d'Algérie à qui il aurait dit : "Je ne veux pas de nouvelle affaire Ben Barka chez moi". Trois années plus tard il m'offrit l'aide de la France.

A cette époque-là, l'homme dont je parle et qui s'occupait des questions de politique nord-africaine à la préfecture de police de Paris se nommait Kader alias Coste, un pied-noir qui parle couramment l'arabe et peut-être même le kabyle. Kader donc me voyait assez souvent comme il voyait des responsables des partis d'opposition. Il venait au siège de notre association pour prendre le pouls et aussi nos bulletins qu'il payait généreusement, non par tactique mais par sympathie, car Kader aime les Kabyles qu'il aidait chaque fois qu'il le pouvait. Il y avait donc entre cet homme et moi des liens de sympathie indéniables.

D'ailleurs, nous parlions souvent de notre pays natal dont il avait, aussi bien que moi, la nostalgie. Il était surtout surpris de m'entendre dire que Boumediene n'était qu'un pantin entre les mains de Boussouf, son créateur. Il connaissait ce dernier je crois ou du moins l'avait-il rencontré. Aussi parut-il bien surpris quand je lui dis qu'il est probablement l'un des hommes politiques les plus intelligents de son siècle. Il s'étonnait alors qu'il n'ait pas pris le pouvoir, ignorant visiblement que Boussouf avait toujours eu

peur de la lumière, non à cause de sa vue qu'il avait fragile, mais de ses noirs desseins.

Il eut encore plus de mal à me croire lorsque je lui appris que l'attentat perpétré contre le consulat d'Algérie à Marseille était l'œuvre des services spéciaux algériens, Boumediene ayant pris la décision de rompre les relations avec la France pour pouvoir régler à sa manière le problème kabyle. Kader eut la gentillesse de me confirmer plus tard que j'avais eu effectivement raison sur ce point.

Un jour, il m'invita au restaurant que son fils tenait près du Sacré-Cœur. Je l'y trouvai là avec quelqu'un d'important en ce sens qu'il lui accordait une considération. Ce quelqu'un se présente à moi sous le nom de François, et sans me préciser sa qualité. Nous prîmes un rendez-vous quelque part dans Paris avec le conseil de semer mes éventuels poursuivants, la rencontre devant échapper à la curiosité des indiscrets.

Il m'apprit qu'il était chargé de mission à la présidence de la république et qu'il était venu à ma rencontre sur instruction du président Pompidou. Et curieusement, je n'avais pas douté un seul instant de la véracité de ses propos tant il inspirait confiance. De son côté, j'imagine, il avait bonne opinion de moi, l'essentiel étant de connaître mes idées et surtout mes desseins. Ce fut pourquoi je fus soumis à de nombreuses questions relatives à la vie d'un Etat. J'eus à exposer mes vues sur l'agriculture, l'industrie, l'éducation … et cela au cours de quatre rencontres.

Le 22 février 1974, M. François me dit que la France s'engageait à m'aider et qu'elle était prête à mettre à ma disposition tous les moyens dont je pouvais avoir besoin. J'étais aux anges, pas pour longtemps cependant car dans les jours qui suivirent, la maladie du président Pompidou empira, ruinant ainsi tous mes espoirs. Et sa mort qui survint quelques semaines plus tard me plongea dans un immense chagrin, car j'étais sûr que son successeur ne partagerait pas ses vues sur la question. Et j'ai vu juste. Mais cela est une autre histoire.

Je me suis promis de dire aux Berbères, mes frères, qu'il y avait eu une fois en France un homme d'état qui avait gagné leur amitié et qu'il importait s'ils le pouvaient d'honorer son nom. J'étais en effet ravi qu'un Auvergnat ait voulu payer la dette que

l'un des siens - en l'occurrence Caligula - avait contractée envers nous. Malheureusement l'heure de notre renaissance n'avait pas encore sonné à la mairie de l'Histoire et il était écrit quelque part que la France n'ait rien à voir avec notre baptême.

Non, la réconciliation qu'on pouvait souhaiter entre la France et les Berbères n'était pas encore programmée par le destin. Personne en tout cas ne pourra me reprocher de dire que presque tous les chefs d'état Français nous vouaient une inimitié qui n'avait pour source que notre amour de la liberté. De Napoléon III jusqu'à de Gaulle, aucun président Français n'a reculé devant la falsification de l'histoire. "Empire arabe" disait l'un, "Afrique Française" disait l'autre, le tout devenu "Maghreb arabe" pour plaire à Nasser.

La notion de haine éternelle entre peuples est dangereuse pour l'humanité tout entière et je ne saurais donc la conseiller. Mais haïr quelqu'un me paraît différent de ne pas lui accorder son amitié. Oui, n'oublions pas que faute de nous asservir pour toujours, la France a manœuvré pour nous priver d'une totale liberté. Vous ne voulez pas être Français. Eh ! Bien vous allez être des arabes. Charybde ou Scylla, la peste ou le choléra. Aux Berbères de leur démontrer qu'ils veulent et peuvent échapper à l'une et à l'autre de ces malédictions.

Pour ne pas découper mes souvenirs en morceaux, j'ai fait un saut de plusieurs années en avant. Souffrez donc que je revienne en arrière, d'autant que Toulouzegh doit piaffer d'impatience, sans oublier que quelques étudiants kabyles venaient d'apparaître à l'horizon de mes préoccupations. Ces camarades sous la houlette de Hand Sadi, après avoir tenté, séparément ou en groupe, de me convaincre de transformer Agraw Imazighène en parti politique - marxiste bien entendu - décidèrent de "tuer" notre association de l'intérieur parce qu'elle était réactionnaire du fait qu'elle se limitait seulement à la défense et à la promotion de la langue berbère.

Ils n'étaient ni nombreux ni politiquement intelligents, mais je me tenais loin de Paris pour la plupart du temps et cela pendant des années. Je devais en tenir compte, car ils avaient fini par inculquer des complexes au sieur Bairi M'hand, un étudiant en droit en qui j'avais pleinement confiance. Par son intermédiaire, ces révolutionnaires m'interdirent, eh ! oui, c'est bien le mot, de

parler des Arabes dans notre bulletin. Je fis donc quelques concessions et à Bairi et à son acolyte Aït Messaoud, sans grand résultat, puisque ces deux "frères" refusèrent de faire paraître notre bulletin parce que mon article contenait des allusions à l'arabisme.

Pour peu, j'aurais changé le titre de notre bulletin pour l'appeler "Bulletin Inutile". Bairi alla même plus loin : il refusa de me remettre l'argent que je lui avais confié en dépôt, l'ayant proposé à ses nouveaux amis dont il était loin de partager les idées politiques. Bref il me trahit au bénéfice de roublards beaucoup plus ambitieux pour eux-mêmes que pour la cause berbère.

Tenez, lorsque le futur médecin Naït Djoudi Hachimi - le seul pour qui j'ai toujours eu de l'estime parce que sincère même dans ses erreurs - lorsque dis-je ce jeune homme me reprocha, sans hargne et sans animosité, de vouloir créer un nationalisme berbère par opposition au nationalisme arabe, je lui ai conseillé de jeter les bases d'une association des étudiants berbères, association qui traiterait de questions aussi bien politiques que linguistiques.

- Vous verrez alors quelle sera la réaction de vos camarades arabophone. Et je vous offrirai toute l'aide matérielle dont vous aurez besoin. Par exemple, je mettrai à votre disposition notre local et tout le matériel d'impression dont nous disposons. Et si vous établissez des cartes d'adhésion faites-moi l'honneur d'en avoir la première, quoique je ne sois ni marxiste ni étudiant.

Intelligent comme il est, et berbériste convaincu, il approuva ma façon de voir. Aussi en parla-t-il, il me l'a dit, à ses "camarades", qui lui reprochèrent de se faire l'avocat de Mohand Aarav ou du moins de ses idées.

De toute façon il ne fit pas partie du groupe mené par Hand Sadi dont les discussions tournaient autour du "passé réactionnaire" de l'Académie Berbère et du "fasciste Mohand Aarav". Mon assassinat, suggéré par Amar Negadi, un agent, fut même envisagé.

Le plus triste c'était qu'ils ourdissaient leur complot dans un local que j'avais loué à leur intention ayant cru qu'ils voulaient vraiment travailler. Je leur avais même acheté une offset en empruntant de l'argent. Et comme leur tentative de s'emparer d'Agraw Imazighène échoua complètement, ils quittèrent ce local sans m'avertir, me mettant ainsi dans l'obligation d'avoir à en payer

le loyer pendant plusieurs mois ainsi qu'un transporteur qui me débarrassa de l'offset.

Ils n'abandonnèrent pas la lutte pour autant. Ils trouvèrent seulement une meilleure tribune pour continuer à m'attaquer. En effet, l'ardent militant de la cause berbère, et donc, d'Agraw Imazighène, Djekouane Belkacem pour ne pas le nommer, convainquit le professeur Lapassade qui dirigeait le département politique à la faculté de Vincennes de nous permettre deux heures par semaine d'enseigner le Berbère. Hand et ses camarades bien entendu s'emparèrent de l'aubaine.

Mais comme ils avaient besoin de militants, Sadi continuait à fréquenter la rue d'Uzès pour y recruter les éléments qui lui paraissaient valables. Je l'ai laissé faire parce que j'ai cru qu'il changerait avec le temps. Je m'aperçois aujourd'hui que je me suis trompé. Car dès que les Français m'arrêtèrent, il révéla sa vraie nature. Champion des coups bas. Il ne vous attaquera en effet jamais lui-même : il utilisera les services de gens qu'il avait séduits et conditionnés. Changera-t-il plus tard ? Je le lui souhaite, car sans cela il finira par s'aliéner tout le monde, les Kabyles n'aimant pas ces jeux hypocrites.

J'ai dit plus haut que Amar Negadi avait préconisé ma liquidation physique, sans grand succès. Et pendant ce temps, il me témoignait un grand respect, non sans me prendre pour un con. Il est vrai que je jouais bien volontiers ce rôle, ce qui amenait toujours les agents de la S.M. à se trahir. Ils ne prenaient en effet aucune précaution convaincus qu'ils pouvaient facilement me duper.

Je ne connais pas le colonel Merbah et ne chercherais point à le connaître. Mais j'aimerais quand même lui dire que ses méthodes de travail n'étaient pas à la hauteur de sa réputation. J'en aurais même déduit qu'il sympathisait avec moi s'il n'avait essayé, et à diverses reprises, de m'envoyer ad pâtres. Et il recourut pour cela à des méthodes qui eussent pu réussir si mon heure était venue.

Jugez-en d'ailleurs vous-même. Comme j'avais l'habitude de prendre de l'huile d'olive vierge le matin à jeun, j'en demandai un jour à un étudiant kabyle originaire de Tigzirt-sur-mer, un étudiant en qui j'avais et en qui j'ai toujours pleinement confiance.

Sans doute en a-t-il parlé autour de lui ou tout au moins à ses parents, de telle façon que l'huile qui me fut remise par son frère, un agent de la S.M., fut des plus nocives.

Je n'avais pas décelé cela d'emblée, pour la bonne raison que je l'ai mélangée à une autre que je détenais, et qui était trop vieille pour être utilisée toute seule tellement elle était acide. Avec les deux j'avais donc formé un mélange buvable. Mais je n'en bus que pendant quatre jours tant mon cœur en avait souffert. Mes jambes étaient devenues si lourdes que je dus garder le lit pendant toute une journée.

Visiblement donc, mon huile était empoisonnée. Mais du fait que j'avais opéré un mélange, je ne pouvais pointer un doit accusateur vers aucune direction. Certes, je savais que ma tante, qui m'avait envoyé la première huile, n'aurait jamais accepté qu'il m'arrivât malheur tant elle m'aimait, mais je me devais de tenir compte du fait qu'il y avait eu un intermédiaire entre elle et moi.

Je me gardai donc de tirer une quelconque conclusion m'étant seulement contenté de jeter l'huile. Mais, sans doute parce que rien ne m'était arrivé, l'homme m'apporta une autre bouteille du même produit et sans que je lui en eusse demandé. Bien entendu, j'en bus, comme à l'accoutumée, un verre chaque matin, et cela pendant quatre jours. Alors les symptômes dont j'ai parlé précédemment réapparurent.

Mais j'avais calculé mon coup de façon à faire coïncider le début de mes troubles avec mon bilan de santé ordonné par la sécurité sociale. Et le résultat fut éloquent sur le plan cardiaque, à tel point que le médecin, au vu de mon cardiogramme, me conseilla de voir un spécialiste, et ce dans les meilleurs délais. Bien entendu, je cessai de prendre de l'huile et tout rentra dans l'ordre. Je vis quand même un spécialiste qui me dit, après avoir comparé les deux cardiogrammes, le sien et celui de son confrère, qu'il y avait eu certainement une erreur quelque part, le premier cardiogramme ne pouvant être le mien.

Ce fut ainsi que j'ai su comment est devenu cardiaque Moïse Tshombé dans les prisons d'Alger. J'imagine en outre que Kaïd Ahmed a subi le même sort sur ordre de Boussouf. Quant à Boumediene, les médecins peuvent toujours raconter leur histoire : elle me laissera indifférent.

Excusez-moi, mes amis, je vais encore vous parler de Hanouz. Oh! Je devine bien vos reproches, *but allow me to tell you* que sans lui je n'aurais pas écrit ce livre tant les ennuis occasionnés par d'autres me paraissent des vétilles. Il sait bien, puisque je n'ai pas manqué de le lui dire, que sans lui et Bénet, le succès n'aurait pas été garanti. Mais cela ne lui suffisait pas comme titre de gloire.

Il voulait que son nom brillât comme une étoile dans le firmament "Berbère". Et comme cela ne se produisait pas, il me tenait pour responsable et m'en faisait payer le prix. Pourtant je ne manquais pas de conseiller à certains de nos adhérents d'aller lui rendre visite mais cela ne lui suffisait pas. Ce que voyant, j'ai demandé à certains de mes correspondants kabyles vivant en Algérie de lui écrire pour louer sa persévérance et son patriotisme. Et c'était un temps pour des moments de répit, car il cessait de m'importuner.

Mais cette méthode n'était pas sans inconvénients, car elle ne manqua pas d'exacerber ses prétentions. Le temps aidant, j'ai fini par devenir à ses yeux un employé. Quelle était loin l'époque où il jurait ses grands dieux qu'il ne me poserait jamais de problèmes ! Il ne voulait pas en effet se contenter d'une notoriété rampante, il désirait, sans quitter sa pharmacie, que le monde berbère vît en lui le sauveur suprême. Et à l'instar de Rahmani il revendiqua la création de notre association. Cela ne me dérangeait nullement, car je devinais que la route serait longue, et que l'important pour nous était de réussir. N'est ce pas Alexandre Dumas qui disait : "*Qu'importe de violer l'histoire pourvu qu'on lui fasse un bel enfant*"!

Je ne fis aucune objection aux prétentions Hanouziennes pour peu qu'il me laissât continuer mon œuvre en paix. Malheureusement ce ne fut pas le cas, car comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, ce fut à cette époque-là qu'il inaugura le cycle des plis recommandés où il m'enjoignait de quitter le local, "*son local*". Et c'est toujours Bénet, parfois seul, parfois avec le conseiller d'état Ibazizen, un Français d'origine kabyle, qui sauvait la situation. Car Hanouz le craignait un peu, ayant fini, lui aussi par croire que Bénet était en même temps un agent de Foccart et du S.D.E.C.E.

Malade, sans le sous, soumis aux attaques de mes ennemis et de ceux qui devaient être mes alliés, je devins irritable, coléreux même. Mais cela me rendit plus fort, plus déterminé, convaincu que si j'abandonnais, c'en serait fini à jamais du problème berbère. Car je ne vis personne capable, ni par son expérience, ni par ses convictions de prendre ma place. J'étais condamné à devenir plus patient, plus résilient ; en un mot plus fort.

Ce fut du reste à cette époque là que Hamiche Mohand Saïd arriva rue d'Uzès. Il venait de Bulgarie ou il étudiait la géologie et devait en principe y retourner sitôt les fêtes de fin d'années finies. Mais désireux de servir la cause berbère, il resta avec moi. Ses études bien sûr en souffrirent puisqu'il ne les reprit que trois années plus tard et dans de mauvaises conditions. Du moins me révéla-t-il qu'il y avait déjà un jeune qui acceptait l'idée du sacrifice. Car Mohamed-Saïd Hamiche consacra tout son temps à ses activités "berbéristes", partageant ma misère et mes occupations.

J'eus donc en lui, et pour la première fois depuis la création d'Agraw Imazighène, un collaborateur précieux. Intelligent, avec un sens de l'esthétique indéniable, il se mit à rehausser, améliorer, enrichir, apprendre et répandre. D'une humeur toujours égale, il déployait des trésors de patience pour écouter, expliquer ou réfuter les habituelles accusations dont on nous gratifiait. Il était en outre plein de trouvailles à tel point que tout ce qu'il touchait devenait presque un objet d'art. Nous lui devons d'autre part l'historique première machine à écrire avec les caractères Tifinagh à laquelle il accorda un soin particulier.

Bien entendu, il fut l'objet de pressions et de sollicitations. Mais il repoussa dédaigneusement les unes et les autres. Je peux même dire que sans lui, Agraw Imazighène aurait cessé d'exister à partir d'avril 1972, époque à laquelle ma maladie s'aggrava dangereusement. Car, parallèlement à ces activités déjà débordantes, il devait en outre entreprendre constamment Hanouz, devenu plus hargneux et plus mesquin, et faire face à nos vieux ennemis, c'est à dire l'Amicale, les étudiants kabyles sous la houlette de Hand Sadi; et bien entendu le P.R.S, le P.A.G.S et le peu d'éléments que comptait la zaouia de "*mmi s n chikh*".

J'avoue qu'avec Hanouz il réussit mieux que je ne l'ai fait, sans doutes parce que ce dernier n'avait pas à lui reprocher "le sabotage de sa grammaire". Mais il sut quand même le prendre puisqu'à diverses reprises, il arriva, non seulement à étouffer ses récriminations, mais également à lui arracher des sous. Bien entendu, et sur mes conseils, il me critiquait souvent auprès de lui, seul moyen de gagner sa sympathie. Il réussit même à le chloroformer pendant plusieurs mois en lui faisant croire que j'étais condamné à mort par les médecins, ce qui était d'ailleurs en partie vrai. Hanouz fut sans doute heureux, car malgré la gravité de mon cas il ne vint jamais me visiter à l'hôpital.

Avec Hamiche d'autre part, les agents de l'Amicale ou de la S.M. ne pouvaient pas mener leur tortueuse tâche sans être repérés. Il avait en effet mis à profit quelques-unes de mes observations les concernant, et réussissait à les dépister en peu de temps. Car curieusement ces messieurs appliquaient les mêmes méthodes, déployaient les mêmes comportements, en un mot avaient les mêmes tics. Ils les partageaient d'ailleurs avec les mouchards de la police française auxquels nous n'accordions pas beaucoup d'intérêt parce que peu nuisibles. Ce n'était qu'après son départ à Bordeaux que les uns et les autres se mirent à pulluler. Ce fut en tout cas à cette époque là qu'arriva "Amar Achaoui", sans doute parce que ses boss avaient vu que la voie était libre du fait du départ de Hamiche et de mon absence pour des raisons de santé.

Il est singulièrement étonnant que les services algériens n'aient jamais cherché à utiliser, d'une manière plus efficace, la carte Hanouz car il devait savoir que Sidi Toulouzegh n'avait qu'un but : m'éjecter de la rue d'Uzès pour avoir la possibilité "de mieux travailler". Mais peut-être avaient-ils tenté de le faire. En tout cas notre éminent grammairien ne manquait pas d'offrir ma place à presque tous ceux qui lui rendaient visite. Et Amar Achaoui ne fit pas exception. Mais ce dernier, sans doute agissant sur ordre, déclina l'offre.

Même quand Hadj Ali Ahmed lui proposa de créer "quelque chose de solide", il m'en parla, car la consigne était de gagner ma confiance, au besoin en m'obéissant aveuglément. Lorsque, par exemple, le dénommé Moh El Bazz fut envoyé auprès

de moi par la S.M, il reçut la consigne stricte d'exécuter mes ordres, même si ceux ci se rapportaient à des assassinats.

Et ne croyez pas que cet écervelé me fit la confidence de son plein gré. C'était simplement parce que, ayant besoin de mon appui pour obtenir une carte de séjour, il finit, pressé de questions, par me dire la vérité. Je lui suggérai alors de travailler avec moi pour essayer d'intoxiquer ses mandataires, mais il refusa. Il fut donc obligé de quitter la France sans avoir rempli sa mission, ce qui lui valut son arrestation et sa condamnation à deux ans de détention qu'il passa à la prison de Blida. Mais avant de regagner Alger, il promit à qui voulut le croire que ses amis, Rabah Aït Messaoud et Hand Sadi, allaient le venger en me mettant à la porte de l'Académie Berbère.

Amar Achaoui, lui n'avait pas besoin de régler des problèmes relatifs au droit de séjour, puisque, comme ce fut le cas de beaucoup qui ont flirté avec nous, il était de nationalité française. De même que son successeur auprès de moi, je veux nommer Zouaoui Chérif. Car tel était l'ordre des choses établi par Merbah : dès que je me débarrassais d'un de ses agents parce qu'il avait fait son temps, il m'en envoyait un autre.

Pour la première fois cependant, Zouaoui Chérif ne prit pas immédiatement son service. C'est qu'il devait d'abord gagner ma compréhension et ma confiance. Il commença donc par venir au local en dehors des jours de permanence, de préférence les lundis, et cela plusieurs mois de suite. Et bien entendu il récitait sa leçon où se joignait son amour de notre langue et l'inévitable flatterie envers ma personne. Il se disait étudiant en droit et était en outre marié à une doctoresse avec qui il était venu un jour, sans doute pour dissiper toute éventuelle suspicion.

Il ignorait donc que dès le départ, ma religion avait été faite sur son compte d'autant qu'aussi curieux que cela puisse paraître, tous les agents de Merbah n'avaient pas un passé berbériste. Oui, ils ne se réclamaient d'aucune chapelle. C'était donc le cas du sieur Zouaoui Chérif qui croyait se forger un passé en me flagornant. J'étais un grand homme et je ne le savais pas. Ayant cru finalement que j'étais "cuit", il se lança dans le militantisme. Inutile de vous dire que, comme tous ses prédécesseurs, il déploya une intense activité. Il était même arrivé

au point d'oublier et épouse et profession, car il était disponible à tous les instants. Que ce fût en effet pour la vente de notre bulletin ou pour des distributions de tracts, il était là. Et avec lui, les jeunes mangeaient et buvaient. Il participait bien entendu à nos réunions au cours desquelles il prenait des positions extrémistes.

Pendant un certain temps par exemple il préconisait le racket des commerçants ... marocains. Puis comme je m'y opposais, il m'accusa de "trahison" auprès des jeunes qu'il croyait acquis à ses idées et à sa personne. "Mohand Aarav est un frein au développement de l'Académie Berbère, nous devons le tuer", leur disait-il. Et ne croyez pas qu'il plaisantait. Mon ami Aïssaoui, un ancien de la S.M m'apprit quelques mois plus tard qu'un agent des services, marié à une doctoresse avait été chargé de m'occire.

Que je n'oublie pas de vous dire qu'il avait voulu rééditer avec moi l'opération "huile d'olive". Sans que je lui en aie parlé, encore moins demandé, il m'en offrit un jour une bouteille "qu'un parent lui avait ramenée de Kabylie". Et bien entendu, elle était vierge.

Cela se produisit après que Krim eut ordonné mon assassinat. Car si le M.D.R.A n'avait pas eu l'audience que son fondateur espérait, c'était à cause de mon activité en faveur de la cause berbère. Et il désigna, pour me punir, deux tueurs chevronnés du F.L.N, je veux nommer Hocine Ouchemlakh et Hocine Hammami. Ces deux sbires ne purent accomplir leur forfait pour la bonne raison que j'ai connu leur intention grâce à mon ami Chabane Moula, le trésorier du M.D.R.A.

Je n'en fus pas moins mortifié que l'Amicale, c'est à dire la S.M., ait songé à mon assassinat, voilà qui correspondait à l'ordre des choses, mais que Krim, après monsieur Aït Ahmed, ait voulu réaliser ce même dessein, voilà qui n'était pas encourageant. Il est vrai que Krim avait déjà montré que son anti-berbérisme pouvait aller jusqu'au crime, ce que Boussouf n'avait pas compris. Mais je n'avais pas eu peur, car je savais que la police française ne manquerait pas de dissuader le signataire des accords d'Evian de faire du territoire français le théâtre de ses règlements de compte. Ce qui advint sans doute, puisque quelques jours plus tard, Krim donna l'ordre contraire, alléguant que "j'étais devenu fou".

C'est également à cette époque- là que le F.F.S.- excusez ce décousu - tenta auprès de certains de nos militants une opération de débauchage. Les frères Aïmène, Abdenour et Amar, fréquentaient l'Alliance française où ils rencontrèrent un autre étudiant kabyle se réclamant du F.F.S. Ce monsieur leur dit combien ils perdaient leur temps avec Mohand Aarav car le dernier mot appartiendrait à son zaïm, d'autant qu'il disposait déjà de plusieurs milliers d'hommes prêts à déclencher de nouveau la révolution. Il leur demanda donc d'adhérer au F.F.S, seule voix possible pour un changement de régime. Mes trois jeunes amis demandèrent à réfléchir et se donnèrent ainsi du temps pour m'en parler.

- Ecoutez, leur dis-je, Aït Ahmed en personne a tenté quelque chose de ce genre contre nous sans que je l'aie pris la main dans le sac. Il faut donc que vous m'aidiez à le confondre d'une façon indiscutable. Quand vous reverrez donc votre collègue vous lui direz que son appartenance au F.F.S, n'est pas écrite sur sa gueule, qu'il pourrait donc être un agent de la S.M. Il lui faut par conséquent, pour que vous soyez totalement convaincus, qu'il vous présente à Abdlhafidh, qui confirmera ses mirobolants propos. A celui-ci bien entendu, vous direz que vous représentez plusieurs centaines de jeunes et que pour agir en toute confiance il vous faudra rencontrer monsieur Aït Ahmed en personne. Il est donc hors de doute que si vous suivez mon conseil, vous finirez par discuter avec le grand zaïm.

"Bien", me dirent ces jeunes gens, berbéristes convaincus. Et ils rencontrèrent Abdelhafidh, sans hélas aller plus loin. Car Abdenour, le bouillonnant Abdenour, n'y put tenir.

- Tu n'as pas honte, dit-il à son interlocuteur, de t'adonner à une si basse besogne! Il y' a tant de Kabyles qui militent dans les rangs de l'Amicale, du P.R.S et du P.A.G.S et c'est aux militants de l'Académie Berbère que tu viens vendre ta salade ? Vraiment tu me dégoûtes !

Abdelhafidh a eu sans doute la leçon qu'il méritait mais cela ne me satisfit qu'à demi. Plus tard, le même F.F.S. tenta une autre opération. Il recommanda en effet au dernier carré de fidèles qui lui restaient d'adhérer à notre Agraw pour "le récupérer". J'avoue que j'ai ri de bon cœur quand Mouloud Kaneb m'apprit la chose. J'imaginais en effet, un paysan assis au bord d'un fleuve et y

jetant quelques goûtes d'eau pour le faire dévier de son cours. "Décidément, me suis-je dit, les dirigeants du F.F.S ont perdu tout espoir de prendre le pouvoir et ont donc le temps de poursuivre des chimères et celui de cultiver leur haine inextinguible de l'Académie Berbère".

Mais, suprême satisfaction, je vis un jour de 1980, Abdelhafidh lui-même manifester aux côtés d'anciens militants de l'Académie Berbère contre les arrestations de jeunes kabyles, opérées par la police algérienne lors des événements de Tizi-ouzou. Je n'en étais pas dupe bien entendu, mais j'aurais quand même félicité cet homme s'il n'avait pris soin de se tenir à distance. Grands dieux ! Qu'il était loin le temps ou "Sidi El Houssine" déclarait à un journal marocain que le Maghreb est arabe ! Mais a-t-il vraiment changé sur ce point ? Car tout en se déclarant pour la langue berbère, il n'a jamais dit qu'elle est la sienne, autrement dit qu'il est berbère. En cela, Rachid Ali Yahia est en meilleure position. Il est vrai que les Kabyles chrétiens ou même naturalisés français ont toujours été berbéristes à cause peut-être de Saint Augustin.

By the way, avez vous lu la première déclaration-programme de ce monsieur Rachid ? Dans la négative, je vous conseille vivement de la lire si du moins vous en avez l'occasion. Car elle vaut son pesant ... de stupidité. Et ce n'est pas seulement parce qu'elle fourmille de fautes d'orthographe et de français, mais parce que son auteur lui attribua un caractère "historique". J'avoue que pour ma part j'ai commis un crime de lèse-majesté, en ce sens que je n'ai pas retenu cette date glorieuse. Il est vrai que j'ai tout fait pour empêcher son annonciation car je redoutais que cela servît de prétexte à Boumediene pour faire procéder à des arrestations de jeunes fichés sans doute par la S.M.

Je devais donc voir notre bonhomme et lui expliquer que la situation n'était pas propice - si elle ne le fut jamais - pour créer un parti politique ... berbériste. Je lui rendis donc visite, sachant à l'avance à quoi je m'exposais, car il est l'homme le plus prétentieux qu'il m'a été donné de rencontrer au cours de ma vie. C'est que je le connaissais, le triste sire! En effet, il me reprocha un jour, et presque avec véhémence, de l'avoir contredit devant sa femme

lorsqu'il me donna refuge en 1963, alors que j'étais recherché par toutes les polices algériennes.

Je reconnus donc que Agraw Imazighène était, comme il le disait, "une toute petite chose" qui n'attendait que son adhésion pour s'agrandir. Nonobstant, je réalisai sur-le-champ que je venais de commettre une erreur car je n'aurais pas dû oublier que Rachid Ali Yahia est un de ces hommes qui n'adhèrent jamais, mais qui créent même si leurs création ressemble à celle d'un potier qui utiliserait des excréments à la place de l'argile. Il ne discute pas, il donne des ordres. Bref le dernier mot lui doit toujours revenir.

Maître Alexis Meunier, un Kabyle fier d'avoir changé son nom, l'a également incité à rejoindre les rangs d'Agraw Imazighène au lieu de créer son parti, en vain. C'est que Rachid Ali Yahia croyait tellement au succès de son entreprise qu'il ne voulait à aucun prix "franchir avec quelqu'un d'autre la porte de l'Histoire". Et en cela il me rappela M. Aït Ahmed qui ne voulut pas que Monsieur Ferhat Abbas rejoignît le F.F.S., et pour les mêmes raisons. En ce qui concerne Rachid Ali Yahia, il recourut à la méthode propre aux imbéciles : il croyait se grandir en diminuant les autres, pourtant il ne manqua pas de dire à mon ami Atek Méziane que "Mohand Aarav a atteint son but" ajoutant néanmoins "que le moment était arrivé pour qu'une tête politique prenne le relais".

Je m'en fus donc le voir pour que cette exploitation ne tournât pas à l'avantage du régime.

- Vois-tu, lui dis-je en substance, la création d'un parti politique berbériste dans les circonstances actuelles renforcerait inévitablement le régime arabiste en lui jetant dans le bras tous les Algériens qui se croient arabes. Car le mot "Berbère" leur fait peur. Je ne connais pas pour ma part un arabophone, en dehors de Kateb Yacine, qui accepterait de prendre des risques pour s'opposer à la politique culturelle et impérialiste du colonel Boumédiene. Pense donc : "la civilisation arabe", ils en sont très fiers. Et si tu leur disais que cette civilisation n'a jamais existé; que sans l'islam et donc les contacts qu'ils étaient amenés à établir avec d'autres peuples, les futurs Saoudiens seraient restés à l'état de hordes, ils ne te croiraient pas. Pour trouver les témoignages de cette prétendue civilisation, il ne faut pas aller en Arabie où, quatorze

siècles après la mort du prophète, les Arabes mènent encore une vie presque moyenâgeuse, mais en Espagne ou en Iran. Qui peu du reste citer le nom d'un médecin, d'un ingénieur arabe qui se serait fait connaître avant l'avènement de l'islam. Non messieurs, il n'y a jamais eu de civilisation arabe, mais seulement une civilisation musulmane à laquelle la langue arabe a servi de véhicule. La première grammaire de la langue arabe est due à un Berbère de Tripolitaine. Même les signes diacritiques qui distinguent le /n/ du /b/ ou le /ch/ du /s/, sont l'œuvre du persan El Boukhari.

Je dis donc à Rachid Ali Yahia que créer un parti berbériste, comme en 1948, serait donner des armes aux tenants de l'arabisme, en ce sens qu'on leur offrirait ainsi des bases d'accusation contre nos jeunes militants qu'ils ne manqueraient pas alors de qualifier d'ennemis de l'Etat surtout s'ils trouvent sur eux ou chez eux "des écrits subversifs". Je lui citai des noms de jeunes déjà emprisonnés pour seulement avoir porté des T-shirts à l'effigie de Massinissa. Je ne manquai pas de lui dire enfin que la clandestinité et la surprise seraient nos meilleurs atouts, et qu'il importait donc de mettre sur pied, à partir de nos meilleurs éléments, une organisation secrète capable d'agir le moment venu, c'est-à-dire quand notre peuple aurait acquis la maturité nécessaire.

Je croyais l'avoir convaincu, mais je dus très vite déchanter car il est de ces hommes qui monnayeraient volontiers le destin de leur peuple contre la parution de leurs photos dans un journal. Et avec cela menteur et tricheur. Je me souviens encore de sa déclaration parue dans le journal l'Aurore, déclaration dans laquelle il se présentait comme un ancien conseiller de la fédération de France de F.L.N. Or si vous en parlez au frère Tilouine, il vous apprendra qu'il l'avait hébergé un certain temps pour le soustraire à la colère de ce même F.L.N qui voulait le liquider pour trahison. En cela il me rappela son contribule Kaouane qui signait ses tracts "colonel" Si Ali alors que le F.L.N l'avait envoyé à l'hôpital pour un an.

J'ai entendu parler de Kaouane, et pour la première fois - en 1966. Avec "son" ami Ahmed Tissira, il avait créé un parti politique, ou plutôt imaginé un sigle, et prétendait, une fois au pouvoir, réconcilier l'Algérie avec ses enfants perdus, je veux nommer les Harkis et les Pieds-Noirs auxquels il promettait la

restitution de leurs biens. En échange, ils devaient contribuer par leurs cotisations à son effort de guerre, de telle façon que l'argent rentrait à profusion dans la caisse "du parti", permettant ainsi aux deux compères de mener belle vie.

Catholique, Kaouane se voulait être également le trait d'union entre le Catholicisme et l'Islam. Et il s'était acquis pour cela l'adhésion du Bachagha Aït Ali et d'un brave homme du nom d'André Birre, un Auvergnat crédule à souhait. Car figurez-vous que Kaouane, condamné quatorze fois pour escroquerie, avait réussi un jour le tour de force de ruiner bien des familles du Massif central en leur promettant de mirifiques avantages s'ils lui remettaient leurs économies. Capacitaire en droit, il lui était arrivé de plaider pour des clients devant les tribunaux durant les temps troubles de la guerre. C'est dire qu'il ne manque ni de culot ni de bagout.

"Opposant forcené au régime algérien", il se rendit à Alger, sans doute "invité" par les services. Et lorsqu'il refit surface à Paris en 1968, il apprit à ses fidèles, heureux de le voir sain et sauf, qu'ils devaient se réjouir, car durant sa présence à Alger, il eut la possibilité de mettre sur pied une organisation forte de 30.000 hommes. Il m'avait du reste, quelque temps plus tard, appris lui-même cette heureuse nouvelle, car André Birre, qui fut pendant un certain temps mon ami, me donna un jour un rendez-vous dans le but de me présenter son "Kabyle formidable".

C'était donc devant "Birre" et devant quelques autres personnes obnubilées par le personnage que ce dernier me fit part de sa création. Je me gardai bien entendu de le contredire quoique ma colère fut assez grande, car il ne me déplut pas que cet œstre vive du sang de ces bovins. En effet comment ne pas croire qu'un homme qui absorbe de pareils bobards n'a pas de liens de parenté avec les animaux. Trente mille hommes ! Vous-vous rendez compte, c'est tout un Etat. Et il restait à Paris pour manger du mauvais couscous alors "qu'il n'avait qu'un mot à dire pour que Boumédiene soit renversé".

Pendant un moment j'étais tenté de le supplier de prononcer ce mot magique mais je me retins. Bien entendu, je ne suis resté qu'un petit laps de temps avec lui, juste assez pour ne pas avoir à le gifler. Je devais bien entendu m'en repentir, car j'aurais

dû briser dans l'œuf le complot que la S.M. avait ourdi contre nous. Mais pouvais-je alors le deviner ?

Je revis plus tard André Birre, un homme parfaitement honnête et sans malice aucune. Il m'avoua alors qu'il était, comme je l'avais deviné, l'auteur du livre que Kaouane avait signé et que le président Georges Bidault avait préfacé. Il me dit encore que son ami Fodil Larabi, un des fondateur de l'étoile Nord-Africaine, l'avait mis en garde contre Kaouane dont il connaissait les attaches avec Merbah et Kaïd Ahmed.

Ce qui me surprit dans tout cela, c'était le fait que Georges Bidault, un ancien président du C.N.R, ait préfacé "l'œuvre" d'un ancien de la L.V.F. Décidément, je dois reconnaître que Kaouane est très doué, et aussi bien conseillé par Naroun. Ce fut en tout cas ce dernier qui incita Hanouz à offrir à Kaouane une substantielle aide financière. Eh pardi ! On ne peut pas lésiner quand la possibilité d'accéder à la présidence d'un Etat Berbère vous est offerte. Avec la grande chance de faire la nique à Mohand Aarav, cet agent de Boumediene et aussi de Foccart.

Bien entendu, tout se déroula en catimini. Même quand l'opération minutieusement préparée et dirigée de prés par Kaïd Ahmed (un faux opposant) éclata au grand jour, je n'en devinai pas le but exact. D'autant que l'adhésion d'Ortiz avait brouillé le jeu. Je n'étais donc pas inquiet quand tout ce joli monde annonça ses intentions belliqueuses. Je pensais que Kaouane avait fait encore un joli coup qui lui rapporterait gros. Mais mon ami Houma Madjid me remit les idées en place. Il m'appela - j'étais alors en Auvergne pour des raisons de santé - pour m'apprendre que Hanouz et Slimane Azem étaient dans le coup et que nos jeunes militants en étaient troublés.

Je fis finalement le rapprochement qui s'imposait : Kaouane plus Ortiz plus Hanouz égal la fin d'Agraw Imazighène. D'autant que je savais depuis des mois que Kaïd Ahmed avait été détaché par Boumediene pour détruire l'Académie Berbère. Immédiatement donc je vis cet homme derrière Kaouane et je ne me suis pas trompé. Car dès mon arrivée à Paris, j'appris que Naroun voyait l'un et l'autre et servait donc d'intermédiaire.

Il me fallait donc pour déjouer le complot, en avertir nos meilleurs militants, et pour ce faire, je réunis quelques-uns d'entre eux et leur dis combien était grave la situation.

- Il faut que vous sachiez, leur ai-je dit en substance, que la situation est extrêmement critique. Le sigle de ce parti supposé d'opposition (l'O.A.S. à l'envers) rappellera aux nôtres de fâcheux souvenirs. Vous remarquerez également que tout tourne autour de nous. C'est certainement à dessein et sur ordre que Kaouane, par l'intermédiaire de Naroun, a enrôlé Hanouz, et qu'il parle du 'front Berbère de libération'. Il est à prévoir que, dans quelque temps, l'artillerie du régime algérien tirera sur nous à boules puantes.

Ecouté et compris par les jeunes, il me restait à démobiliser Hanouz, mais là je n'étais pas sûr de réussir. Car il me semblait impossible, moi un agent de Boumediene, de convaincre notre président qu'il faisait justement le jeu du colonel. Je tentais quand même ma chance et ce fut sans succès. Pourtant, j'avais pris mes précautions, car en plus de Bénet, déjà au courant de la situation, j'invitais Maître Meunier, un avocat qui mesure son intelligence à la largeur de ses diplômes.

Ensemble, nous expliquâmes donc à Sidi Brizidane que Kaouane n'est pas l'homme indiqué - en raison de sa petitesse et de la souillure de son passé - pour diriger une lutte armée contre le régime algérien. Qu'au demeurant, l'association des anciens de l'O.A.S. à l'Académie Berbère n'est pas faite pour arranger les affaires de celle-ci ! Peine perdue. Il m'interdit même de faire un tract pour dégager notre association de ce bourbier.

- L'Académie Berbère, c'est moi, me dit-il, et tu n'as aucun droit de parler en son nom.

J'étais en France. De plus je n'avais pas achevé ma mission, beaucoup s'en fallait. Sans cela cette pourriture serait morte le soir même. Ah ! Combien de fois me suis-je retenu de ne pas lui fracasser la tête à coup de revolver ?

Puisque je ne pouvais pas parler au nom de l'Académie que j'ai créée et animée sans que Hanouz ait jamais pris directement part, eh ! bien je m'exprimerai en mon nom personnel. Je rédigeai donc un tract où je dénonçais la jonction des trois maux (Pieds-Noirs + Harkis + Kaouane et ses amis) en demandant aux Kabyles de ne pas leur accorder crédit s'ils ne voulaient pas ternir

leur glorieux passé. Et aussitôt, j'eus droit à une lettre recommandée avec accusé de réception, lettre dans laquelle le président de "l'Etat Berbère" m'enjoignait de quitter "notre" local dans les plus brefs délais, non sans y laisser tous les documents et le matériel d'impression.

Ce fut encore Bénet qui m'aida à éloigner la tempête dans un moment aussi critique. Il nous invita à un couscous, Hanouz et moi, et plaida avec succès la cause de la continuité. J'en profitai pour rappeler à notre homme son engagement signé d'avoir à me payer cent vingt mille anciens francs par mois et ce depuis 1969, s'il se décidait à fermer son local dont j'ai pourtant payé le bail ou à m'en mettre dehors comme la loi le lui permettait.

Il réalisa soudain qu'il avait un point faible puisque, les jours suivants, il fit fracturer la porte de notre local par les petits enfants de Leffad (Ce Leffad était président d'une association de harkis) sous la sainte bénédiction de Naroun. Oui, bonnes gens, je vous le redis encore: Hanouz, Sidi Brizidane Hanouz fit casser la porte de notre local pour récupérer un papier qui le gênait. Et comme il ne le trouva pas pour la bonne raison que je m'attendais à cette vilenie, il s'empara de toute une précieuse documentation, sans parler de notre collection de bulletins ainsi que des noms et adresses de la plupart de nos correspondants.

Cela s'était passé en 1976, un an après les déclarations tonitruantes de Kaouane et d'Ortiz. Pourtant, à ce moment-là les S.O.A étaient réduits à leur plus simple expression. Car si je n'avais pas réussi à faire entendre raison à Hanouz, il n'en fut pas de même pour Ortiz. En effet, par l'intermédiaire de son ami le docteur Pérez, je lui fis parvenir le papier que je fis sur Kaouane et où je démontrais qu'il était au service des autorités algériennes. Et quoiqu'il ne sût pas alors que Kaouane avait été souvent condamné pour escroquerie ni même qu'il fut un ancien Nazi, ce que j'en avais dit fut assez convaincant pour amener l'ancien activiste d'Alger à s'éloigner de lui. Plus tard d'ailleurs, même son mentor à l'Aurore, je veux nommer Philippe Bernert, reconnut que son chouchou avait été manipulé.

Comme il restait autour de Kaouane des Pieds-Noirs sur lesquels Ortiz n'avait aucune influence, je priai mon ami Madjid Houma de répondre favorablement aux sollicitations qui lui avaient

été faites. Son rôle vous l'avez deviné, était d'ébranler les convictions de Slimane Azem en particulier, dont la demeure, à Moissac, servait de P.C. à toute la camarilla de Kaouane. Houma réussit sa mission au delà de toute espérance puisqu'il m'amena notre aède et le "député" Khacer Mohand ou Ramdane.

Bien entendu, j'ai expliqué à ces deux "députés" (Slimane était promu au rang de ministre de l'information) que Kaouane était notre ennemi et qu'il fallait l'abandonner. Je n'avais fait que répéter ce que Houma leur avait dit, et le fait qu'ils soient venus me voir montrait combien ils avaient été ébranlés.

J'eus quand même la curiosité de vouloir connaître les moyens que Kaouane comptait utiliser pour prendre le pouvoir en Algérie. Aussi eus-je posé la question à Slimane Azem qui, par fierté, refusait d'avouer son erreur.

- Mais nous débarquerons en Algérie.

- A Sidi Ferruch ?

- Pas spécialement.

- Cela suppose que vous ayez une flotte et des troupes.

- Mais nous en avons. Quatre mille harkis sont en effet fin prêts et n'attendent que les ordres pour embarquer. Quant aux bateaux, j'espère que tu ne mésestimes pas la flotte française.

- Oh! Que non! Seulement vois-tu, moi je sais que nous ne sommes plus en 1830; que quatre mille hommes, même mis sous les ordres d'un génie militaire comme Kaouane, ne constituent pas une menace pour Boumediene. Même trente mille hommes ne sont pas suffisants pour rééditer le coup de Sidi Ferruch. L'armée algérienne existe mon pauvre ami et elle est forte.

- Eh bien! si la France refusait de nous prêter main forte, nous recourrons à l'aide du Maroc qui nous est déjà acquise. Il suffit que nos harkis traversent la frontière pour que la population les accueillent en libérateurs.

Est-ce bien Kaouane qui est intelligent ou sont-ce ses "députés" qui sont cons ? Je vous laisse répondre à la question. Une chose était pour moi certaine; jamais Slimane Azem n'aurait accepté de me rencontrer à quelques mois seulement de son accession au pouvoir si le travail de mon grand ami Houma n'avait

porté ses fruits. J'en eus d'ailleurs la confirmation le lendemain quand Khacer Mohand ou Ramdane me dit :

- Tu sais Da Mohand, moi, dans toute cette histoire ce qui m'intéresse, c'est de ne plus me lever le matin tôt pour aller à l'usine.

Ce qui n'était pas le cas de Slimane Azem qui continua, comme si de rien n'était à recevoir du monde à Moissac et à offrir gracieusement le gîte et le couvert. "*Drahem el mechmach irouhou fel bakour*" dit le proverbe algérien.

J'imagine aujourd'hui encore (1980) que Kaouane serait bien accueilli s'il se donnait la peine de retourner à Moissac. Slimane est riche et sa femme sait bien cuisiner.

Avec Khacer et Slimane, il y avait également Smaïl Medjbeur. Mais il me fut impossible de le toucher, sans doute parce qu'il me fuyait. Car avant son adhésion aux S.O.A, je l'avais mis en garde contre tout geste qui ruinerait des années de sacrifice. Car cet écervelé ne manque pas d'ambition. Il rêvait en effet "d'unifier le monde berbère pour l'emmener à la bataille".

Si ma mémoire est bonne, j'ai connu Smaïl Medjbeur en 1971. Il était venu à Paris, où il avait de la famille, pour soigner son asthme, les médecins français étant à ses yeux plus compétents que leurs homologues algériens. Il en profita - comme le faisaient tous les jeunes kabyles qui venaient à Paris - pour venir rue d'Uzès.

Berbériste, il me demande une accréditation et des cartes d'adhésion vierges pour enregistrer l'adhésion des camarades que la peur empêchait de s'adresser directement à Agraw Imazighène. Je fis exactement ce qu'il voulait car d'une part ma confiance en les jeunes était complète et de l'autre parce que je ne perdais rien. Et je n'eus pas à le regretter, du moins jusqu'en 1975. Lui et le groupe qu'il constitua formèrent une troupe théâtrale et créèrent une revue entièrement rédigée en Tifinagh.

Le succès fut immédiat quoique la revue fut clandestine. Elle fut, paraît-il, même vendue dans les Aurès. Vint le jour cependant où la police, sur dénonciation, arrêta deux jeunes lycéennes de Tizi-ouzou chez qui on trouva une cinquantaine de numéros de cette revue. Bien entendu, et quoique atrocement torturées, ces jeunes filles affirmèrent qu'elles avaient trouvé ces bulletins dans la rue. Mais, pris de peur, Smaïl n'attendit pas que le

danger se confirma. Il vint donc à Paris et me demanda de l'aide, particulièrement en ce qui concernait les papiers.

Je lui fis faire un certificat de résidence et m'apprêtais à lui trouver un job quand j'apprit que Hanouz l'avait pris sous sa coupe. Il lui donna de l'argent et l'introduisit - mais cela je ne l'ai su que bien plus tard - dans les S.O.A. en voie de création. Et Kaouane, qui fit de Hanouz un président, éleva Smaïl au rang de député. Je me devais donc, après que Houma eut bousculé Khacer et Slimane Azem, voir le grand-père à Medjebeur, un ancien trésorier de l'Etoile Nord-Africaine et un ardent berbériste, pour raisonner son petit-fils. Salmi Mohand ou Lamara, c'est le nom du vieil homme, n'en revint pas quand je lui appris que je n'étais pour rien dans l'engagement de Smaïl aux côtés de Kaouane.

- Il m'avait pourtant affirmé que Hanouz et toi étiez d'accord.

- Hanouz oui, lui répondit-je, mais mois pas.

- Et bien, me dit le noble vieil homme quand je lui expliquai le pourquoi de la création des S.O.A., il va venir ces jours-ci pour prendre ses affaires qu'il a laissées chez nous. Je te téléphonerai aussitôt qu'il sera ici pour que tu viennes lui expliquer les tenants et les aboutissants de sa dangereuse collaboration avec les traîtres dont tu viens de me parler.

Quelques jours plus tard, je rendis encore visite au vieil homme. Je l'avais trouvé bouillonnant de colère malgré son âge avancé.

- Ah! Mon ami, tu es venu un peu tard, car mon petit-fils est déjà passé. Il a fui lorsque je lui ai demandé de te rencontrer. Cet ingrat m'a même dit, en partant, qu'il a trouvé un nouveau père en la personne du père Dammar originaire de Tizi-Hibel et conseiller de Kaouane.

- Puisque Smaïl a un nouveau père, me suis-je dit, adressons-nous donc à ce dernier. Je rédigeai un tract et je pris soin d'envoyer un exemplaire à ce père Joseph. Dans mon papier, je révélai que le colonel Si Ali - titre et nom que Kaouane se donnait - porte encore en lui les traces de cinq balles, résultat d'un attentat qui l'expédia à l'hôpital pour un an et dont le F.L.N. était l'auteur.

Quelques jours plus tard, j'eus la preuve d'avoir fait mouche, car je reçus à mon tour, sous pli fermé, un texte de Kaouane affirmant qu'il avait été effectivement l'objet d'un attentat

en 1959, non en raison de sa collusion avec les services français, mais bien parce que Boussouf et Boumediene voulaient éliminer en lui un dangereux adversaire. C'était, pour moi la première fois que quelqu'un ; loin des arcanes du F.L.N du temps de la guerre, avait associé le nom de Boussouf à celui de Boumediene.

Cela m'aurait prouvé, si j'en avais encore besoin, que Kaouane avait un guide ou un maître au courant des dossiers, car je ne voyais pas comment cet homme pourrait connaître une réalité qui a toujours échappé au grand public. Oui il n'y avait pas beaucoup de gens qui savaient que Boumédiene n'était qu'un président soliveau; qu'en réalité le pouvoir appartenait à Boussouf sans qui rien de sérieux ne pouvait se décider. J'étais donc sûr que la lettre de Kaouane avait été rédigée par quelqu'un qui me connaissait.

De toute façon, mon papier, qui avait cheminé dans les milieux activistes de la communauté Pieds-Noirs, avait nettement amorcé le déclin des S.O.A. Même le quotidien de la rue Réamur (France Soir), si prompt à emboucher la trompette de l'opposition algérienne, cessa d'accorder de l'importance à l'homme dont on avait finalement découvert les attaches. J'ai cru que je pouvais respirer, d'autant que les attaques de Rachid Ali Yahia et des étudiants menés par Hand Sadi avaient faiblies. Tout ce joli monde voulait en effet la disparition d'Agraw Imazighène et profitait donc de l'adhésion de Hanouz aux S.O.A pour procéder à l'amalgame. Car sachant pertinemment que Hanouz ne représentait rien, ils lui associèrent Mohand Aarav dans cette vilaine action.

- Cette fois Mohand Aarav est fini, disaient Hand Sadi et ses amis.

En tout cas ils ont montré leurs faces de fascistes et aucun d'entre eux n'a eu l'honnêteté de reconnaître que, non seulement eux, mais le monde berbère tout entier me doit sa prise de conscience. Mais comme je les ai toujours pris pour "thourit umeksa", je ne m'en souciais pas outre mesure.

Du reste ces problèmes m'auraient semblé petits si ma santé avait été bonne et si d'autre part une nouvelle inquiétude n'avait fait son apparition. Un matin, alors que je faisais encore le bilan de la conduite désastreuse de Hanouz, je reçus la visite du frère Ali Mammés.

- Qu'est devenu Smaïl Medjbeur? me demanda-t-il

- Il a malheureusement mal tourné, lui répondis-je. Il s'est en effet enrôlé dans les S.O.A, un pseudo parti d'opposition patronné par les services spéciaux algériens. Il est encore l'un des rares Kabyles à continuer à graviter autour de Kaouane, grâce à l'argent de Hanouz.

- C'est donc pour cela qu'il m'a demandé de ne pas te parler de sa présence à Alger. Et sais-tu qu'il a déposé chez moi un paquet tellement lourd par rapport à son volume que cela n'a pas manqué de m'intriguer ?

- Que Dieu te protège, mon frère, car les risques que tu cours sont énormes. Dans le paquet que tu détiens, il y a certainement des explosifs que Kaouane, c'est-à-dire la S.M, lui a remis pour nous détruire.

Ai-je convaincu le frère Mammès Ali à qui Agraw Imazighène doit beaucoup ? Je ne le sais pas encore. Mais ni le lendemain ni les jours suivants il ne donna signe de vie, contrairement à son habitude. Aussitôt, j'écrivis une lettre à Bahbouh Lahcène qui connaissait bien Medjbeur et lui demandai de le tuer sans plus attendre. C'était sans doute une faute, puisque Bahbouh devait être surveillé en raison de ses activités débordantes. Mais je n'avais pas le choix, car la situation était très grave.

Deux jours plus tard, cependant et sans qu'il y ait de relation entre les deux faits, j'eus la chance de recevoir un coup de fil de Haroun Mohamed, un autre enragé du berbérisme, celui-là même qui devait être arrêté avec Bahbouh et Medjbeur et condamné à vingt ans de prison.

- Da Mohand, me dit-il, je suis le calife de Baghdad. Et je te téléphone pour avoir ton avis sur le travail que Smaïl nous propose. Mais D'abord me reconnais-tu ?

- Cinq sur cinq, et je dois remercier le ciel qui t'a inspiré. Calife de Baghdad, tuez Smaïl, par ce que c'est un traître. Et si vous ne le faites pas, vous risquerez gros surtout si vous acceptez de vous joindre à lui.

Jeune et inexpérimenté, Haroun est aujourd'hui en prison pour n'avoir obéi qu'à sa fougue. Son amertume doit être grande chaque fois qu'il se rappellera que je l'ai mis en garde contre le traître et contre lui-même. Il est vrai que nul ne peut échapper à son

destin. Du moins avait-il eu l'insigne courage de dire aux juges devant lesquels il parut qu'il avait agi pour la cause berbère. Saluons donc sa vaillance pour ne pas dire son inconsciente témérité, même si elle entrait dans les plans de ceux qui voulaient nous détruire.

Ayant donc su que Smaïl était en Algérie, je m'attendais à quelque chose de grave, d'autant que je n'ignorais pas les mobiles de l'opération. Néanmoins je n'avais pas deviné que le traître était entré au pays avec un faux passeport. Aussi, avais-je cru, comme tout le monde que Claude Pascal Rousseau, l'auteur de l'attentat-bidon contre El Moudjahid, était un authentique Pied-Noir que Kaouane avait circonvenu. Je ne pensais donc pas avoir une prise sur les événements dont j'attendis la suite avec la rage de l'impuissance.

Mais le journal El Moudjahid m'offrit un point d'appui inespéré. Car il ne me fut pas difficile de reconnaître, sous les traits de Claude Pascal Rousseau dont la photo s'étalait sur la première page du quotidien algérois, le dénommé Smaïl Medjbeur en personne. Incontinent, je décidai d'aller voir Sidi brizidane Hanouz, sachant très bien qu'il avait été tenu au courant de toutes les décisions ayant trait à ce coup de poignard porté à notre cause. Et comme je le redoutais, je l'ai trouvé riant aux anges, se permettant même le luxe de me toiser avec dédain.

Il reconnut sans se faire prier, qu'il était au courant de "l'exploit" de son protégé et prédit la chute imminente du régime algérien. Il lui sembla donc normal, ayant son fils à l'abri, que des jeunes soient arrêtés par centaines et torturés, "le résultat valant les sacrifices". Je quittai cet homme qui m'avait fait épuiser tous les adjectifs que je connaissais et me rendis immédiatement après à Villetaneuse, pour voir le vieux grand-père du traître Smaïl. Le noble vieillard m'accueillit avec tristesse mais aussi avec chaleur, car il éprouva le besoin de se confier.

- Qu'est-ce qui se passe, Va Moh ? lui dis-je , feignant l'ignorance

- Tu ne sais donc pas ?

- Quoi donc ?

- Mais Rousseau c'est mon petit-fils Smaïl, voyons !

- En êtes-vous sûr ?

- Certain. D'ailleurs ma femme peut te le confirmer, puisque nous l'avons reconnu tous les deux lorsqu'ils l'ont montré à la télévision.

- C'est peut être un sosie, dis-je bêtement, il y a parfois des ressemblances frappantes entre des personnes. D'ailleurs ...

Mais le vieux Mohand ou Lamara, un des membres fondateurs de l'Etoile nord-africaine, ne me laissa pas aller plus loin dans mon explication controuvée. Il me mit en effet la lettre de l'une de ses filles devant les yeux et je sus ainsi que toute la famille Medjbeur, père, mère, frère et sœurs, a été arrêtée.

- Je pense que tu es maintenant convaincu, me dit le vieillard avec tristesse mais aussi avec dignité. Note bien, ajouta-t-il, que je n'ai aucune pitié pour mon petit-fils, ce traître, je suis seulement inquiet sur le sort de la famille, petits et grands.

Je pris congé de Salmi Mohand ou Lamara avec le désir d'aller aussi loin que je pouvais pour dénoncer le complot avec toutes les preuves à l'appui. Mais il me fallait auparavant réparer une bourde que j'avais commise auprès de l'inspecteur Sabatier, le successeur de Coste-Kader. N'avais-je pas en effet dit à cet officier des renseignements généraux que Smaïl militait dans les rangs des S.O.A avec mon accord ?

Je l'appelai à son bureau et lui fis part de mon désir de le rencontrer. Il vint bien entendu et je lui révélai la chose, ce qui le surprit au plus haut point

- Vous êtes sûr de ce que vous dites, monsieur Bessaoud ? Me demanda-t-il à plusieurs reprises. De toute façon, ajouta-t-il, j'irai à l'O.R.T.F pour me faire repasser la bande où Smaïl avait apparu.

J'ai fait cette démarche parce que c'est l'inspecteur précité qui, à ma demande, avait fait obtenir à Smaïl son certificat de résidence. C'était d'ailleurs pour cette raison que Medjbeur avait rencontré Bénet qui tenta mais en vain de lui venir en aide. Car j'avais toujours quelque gêne à demander des services à des policiers, sauf à l'époque où le Pied-Noir Kader-Roland Coste était en activité.

Cette rencontre suffit malheureusement pour que Medjbeur se souvienne du nom de mon grand ami qu'il communiqua avec celui de Sabatier à la police algérienne. Et aussitôt Radio-Alger, El Moudjahid, bientôt suivis par tous les médias de France et de Navarre, dévoilaient les noms de ces deux hommes, Bénet et

Sabatier qui avaient préparé et dirigé le commando terroriste, à l'instigation du S.D.E.C.E dont "dépendait" le premier et du Ministère de l'intérieur auquel était affilié le second. Le "frère" ministre Bouteflika fit même des représentations. Bref, la France était sur la sellette et reconnaissait sa culpabilité puisqu'elle conservait le total mutisme.

Dans cette opération, Alger jouait sur du velours puisque le but inavoué était la rupture avec Paris acculé ainsi à la défensive, c'est-à-dire au silence. Car on savait dans cette capitale qu'Alger voulait la rupture non pour exprimer une quelconque dissatisfaction, mais bien parce que c'était le seul moyen qu'avait Boumediene, du moins le croyait-il, de régler définitivement le problème "kabyle". Il n'était pas possible en effet de saigner la Kabylie si les liaisons entre l'Algérie et la France étaient maintenues, le colonel algérien tenant beaucoup à sa réputation d'homme de gauche.

Il fallait donc isoler, ne serait-ce que pour quelque temps, la Kabylie du reste du monde et opérer en cachette. Et pour isoler la Kabylie, il fallait provoquer le retour dans leurs foyers des ouvriers kabyles travaillant en France, donc rompre avec celle-ci ou, mieux, l'obliger à recourir elle-même à cette mesure. D'où la nationalisation du pétrole en 1971. Boumédiene ayant cru provoquer de cette façon le président Pompidou qui avait commis la maladresse, quelque temps auparavant, de menacer de renvoyer dans leur pays d'origine tous les ouvriers algériens dans le cas bien entendu où Alger ferait preuve de beaucoup d'hostilité à l'égard de la France.

Le président français était-il réellement disposé à réagir si durement au point qu'Alger croyait jouer la bonne carte ou bien était-ce seulement l'expression d'une bouffée de mauvaise humeur?

Mais Bénet et moi, craignant le pire, rédigeâmes une note et la transmîmes à l'Elysée. Dans celle-ci nous exhortâmes le président français à ne pas transformer un différend entre gouvernements en haine entre peuples, d'autant que les plaies laissées par la guerre n'étaient pas encore cicatrisées. Nous lui expliquâmes également les raisons qui poussaient Boumédiene à mener cette politique du pire, ajoutant que la communauté kabyle, seule visée par ces mesures, ne manquerait pas de créditer la

France des malheurs qui seraient les siens. Avons-nous été convaincants ? Je suis sûr pour ma part que notre analyse de la situation a constitué l'un des éléments qui ont fait réfléchir le président Pompidou puisque plus tard, comme je vous l'ai déjà dit, il m'offrit son aide.

Son plan ayant échoué, Boumédiene élabora une nouvelle stratégie. Puisque la France n'était pas prête à la rupture, il appartenait à l'Algérie de la provoquer, quitte à en attribuer la responsabilité à sa partenaire. Alors apparurent les groupes terroristes "Delta" et "Charles Martel" responsables entre autres des attentats contre le Consulat d'Algérie à Marseille et le siège de l'Amicale des Algériens en Europe à Paris.

Immédiatement, j'écrivis à certains journaux ainsi qu'à monsieur Deferre, le maire de Marseille et à son préfet de police. J'y désignai nommément, comme auteurs de l'odieux attentat, les Services Spéciaux algériens. Je ne convainquis bien entendu personne, mais la police eut la sagacité de ne pas négliger cette piste qui fut bien entendu la bonne.

Jusque là et vu d'Alger, qui n'a exprimé aucune réaction sérieuse, il s'agissait seulement de mûrir la situation. Aussi quand Saïd Laïdi trouva la mort, une explosion de protestations se produisit. Le colonel Boumediene en personne sillonna l'Algérie pour dénoncer publiquement les dangers que couraient les ouvriers algériens tandis que l'Amicale publia même des tracts dans lesquels elle incitait nos concitoyens à rentrer dans leur pays, leur séjour en France étant devenu dangereux.

Des rumeurs incontrôlables furent propagées dans toute la France, dans le but de créer une psychose dans la communauté algérienne. "Sept Algériens ont été égorgés à Nancy", disait-on à Paris, tandis qu'à Lyon c'est la capitale et sa banlieue qui devenaient le théâtre de tueries. L'Amicale, car c'était elle qui répandait ces bobards, usait largement du téléphone arabe. Mais quoique alarmés, aucun ouvrier algérien ne se décida à rentrer, du moins à ma connaissance, et ce malgré les appels des familles. Et, en dépit de tout le tintamarre, l'opération échoua, d'autant que la France officielle exprima ses regrets et ses préoccupations.

Mais Boumediene ne renonça pas pour autant. Aussi dépêcha-t-il à Paris son compère en anti-kabyle, Kaïd Ahmed, pour

ne pas le nommer, et ce pour détruire l'Académie Berbère. Bien entendu, je n'en fus pas dupe, puisque dès son arrivée à Paris je le désignai du doigt aux policiers français. Surveillé, il fut pris, comme l'on dit communément, la main dans le sac. Et aussitôt il fut expulsé sans ménagement. Le ministre de l'intérieur de l'époque pouvait donc se frotter les mains et surtout se flatter d'avoir réalisé une opération doublement bénéfique. Il montrait à Boumediene que la France ne lui était pas hostile puisqu'elle chassait de chez elle un opposant virulent tout en le privant d'un atout majeur.

Je dois dire que Kaïd Ahmed ne s'était pas limité à superviser l'affaire Kaouane. Il avait voulu aussi réaliser un diabolique plan mijoté à Alger et qui consistait à utiliser les services de monsieur Naroun pour mettre la France dans une situation humiliante. Par le truchement d'un officier de la S.M. de Merbah "passé comme de juste à l'opposition" aux côtés de Kaïd Ahmed, Naroun avait été en mesure de révéler aux autorités françaises l'endroit exact où se trouvaient en Algérie bien sûr - les sept français détenus à l'époque par le Polisario.

Les premiers contacts eurent lieu à la gare Saint Lazare et mettaient en présence un colonel du deuxième bureau français, Naroun et l'officier algérien. Mais la D.S.T. veillait au grain. Elle photographia le trio et interrogea Naroun à qui elle révéla le vrai nom de son nouvel ami, lequel disparut vite et sans laisser de traces.

Pauvre Naroun ! Passer du service de Krim à celui de Kaïd Ahmed c'est quand même payer cher le désir d'être enterré en terre natale. Il est vrai que notre congénère, pourtant d'une très grande intelligence, n'a jamais connu le prix des choses encore moins leur valeur. Il est vrai aussi que même les éléphants ont leur cimetière, et que l'appel du pays natal peut parfois rendre aveugle. Prions donc pour que Naroun repose aux Ath Yenni, d'autant qu'il n'est plus un danger pour quiconque.

Arrêtons-nous un moment et regardons ensemble - si vous avez des doutes - quels seraient les gens qui, en dehors des services algériens avaient intérêt à créer des groupes terroristes désireux d'agir contre nos concitoyens vivant en France.

Nous écarterons d'emblée les Pieds-Noirs puisque même les plus excités d'entre eux avaient rejoint Kaouane tant leur désir

de rentrer en Algérie est grand. Je vous surprendrai d'ailleurs en vous apprenant que les anciens de l'O.A.S sont ceux qui gardent encore la nostalgie du pays natal. Cela montre que l'on ne combat à mort que pour ce que l'on aime vraiment. Et les anciens de l'O.A.S aiment encore l'Algérie, et veulent y retourner. Ils savent pourtant, parce qu'ils ne sont pas bornés, que l'Algérie est à jamais séparée de la France.

Il y a bien sûr d'autres pieds-noirs qui se sont adaptés, mais ceux là ne sont plus capables de nuire si ce n'est en cultivant un certain esprit de supériorité : le racisme. Ils se réunissent de temps en temps, parlent des beaux jours en mangeant un couscous et en racontant des histoires qu'ils enjolivent comme ils savent le faire. Non je le répète, les pieds-noirs ont définitivement enterré la hache de guerre.

CHAPITRE VII

Dès que j'ai acquis la certitude que le gouvernement français faisait le dos rond, je passai à ... l'action. J'écrivis donc à France-Soir, à l'Aurore, à l'Agence France-Presse ... pour leur dire que Claude Pascal Rousseau est en réalité un Algérien du nom de Smaïl Medjbeur, et que son attentat-bidon contre l'organe du F.L.N était bel et bien l'œuvre des services spéciaux algériens. J'étais sûr, ce faisant, d'offrir à ces messieurs un scoop. Aussi fus-je terriblement déçu de les voir garder le silence. Avaient-ils été incrédules ou avaient-ils reçu une consigne, celle du silence ? Je ne pourrai le dire.

Toujours était-il que je me suis trouvé obligé de me tourner vers la presse de gauche, encore plus difficile à convaincre en raison du crédit dont jouissait le colonel président. Je m'adressai d'abord au Quotidien de Paris qui avait, quelque temps auparavant, publié quelques-unes de nos lettres. Mais le scepticisme que me montra son responsable de politique étrangère, monsieur Leclerc du Sablon, était de ceux qui éteignent toute flamme d'espoir. Il eut la politesse de m'écouter, me posa même quelques questions pour finalement me dire que "le journal Le Monde n'en avait pas parlé". *Je suis resté bien pantois, et aussi triste et déçu d'apprendre qu'il* n'y a en France de bonnes informations que celles données par le journal Le Monde que le frère Ould Slimane appelait "Le Monde Arabe".

Puisque, me suis-je finalement dit, les Français de tous bords paraissent ligotés, allons voir les Anglais qui ont l'habitude de tirer les premiers. Mais hélas, là aussi la consigne était à la prudence. Car, après que Madame Leroux, responsable du

département Afrique, siège de l'Agence Reuter à Paris, eut acquis la certitude, après la visite que nous fîmes au vieux Salmi, que mes assertions, étaient fondées, elle décida de lancer la nouvelle, ce à quoi Londres s'opposa catégoriquement. L'agence Reuter se disait prête à diffuser l'information à condition qu'elle la reprît à partir d'un quotidien ou même d'un hebdomadaire. Déçu tout comme je l'étais, Madame Leroux me conseilla de m'adresser au Canard Enchaîné.

- Le temps presse, lui dis-je, et ce journal voudra d'abord procéder à une enquête, ce qui est tout à fait normal.

- Qu'à cela ne tienne, me dit cette dame. Donnez-leur mes coordonnées afin que je leur confirme la véracité de l'information. Ils pourront ainsi gagner du temps et en parler dans leur prochain numéro.

Je répétais tout cela à monsieur Dominique Durand, du canard en question, et lui remis en même temps les numéros de téléphone - bureau et domicile - de sa consœur. Téléphona-t-il ou non ? Seul monsieur Durand peut répondre à la question. Une chose est cependant certaine : Le Canard Enchaîné ne caqueta point, ayant sans doute avalé un grain de sable imbibé de pétrole.

Alors, en désespoir de cause, je rédigeai un tract, bravant ainsi l'interdiction de Sidi Brizidane Hanouz. Et aussitôt bonnes gens, Alger reconnut que Rousseau n'était autre que Medjbeur, et le journal "Le Monde...Arabe", imitant son frère El Moudjahid, publia également l'information mais en page dix. Je téléphonai, vous vous en doutez, à monsieur Leclerc du Sablon, pour lui apprendre que sa bible avait enfin imprimé la vérité. Il en convint et nous en restâmes là.

Bien entendu, j'eus droit, comme prévu, à un pli recommandé avec accusé de réception de la part de Hanouz, pli dans lequel j'étais sommé d'avoir à quitter "son" local dans les meilleurs délais. Je n'en fis rien et n'y songeai même pas tant j'avais d'autres chats à fouetter. Les nouvelles qui me parvinrent de Kabylie étaient franchement mauvaises. En effet, en plus de quelques centaines de jeunes arrêtés par la police, la propagande officielle réussit à créer chez d'autres un réel désarroi, de telle sorte que tous ceux dont les convictions n'étaient pas bien fermes

blâmèrent Agraw Imazighène pour sa collusion avec les pieds-noirs.

Mais la rupture avec la France, l'essentiel du plan algérien, n'ayant pas été obtenue, je ne tardais pas à remonter la pente. J'envoyais en effet, sous plis fermés des centaines de tracts où je dénonçais la supercherie. Cette dure épreuve ne fut pas sans enseignements, d'autant qu'elle m'apprit que mes tracts étaient bien lus à Alger. J'en eus d'ailleurs quelque temps plus tard une preuve supplémentaire quant au pouvoir de mes "papiers". Ce fut effectivement par ce moyen que je fis échouer la négociation F.L.N.-Laradji concernant le retour des harkis en Algérie, sans doute pour être utilisés contre les Kabyles dans le cas où ...

L'information me fut donnée par mon ami Amara Ouali Tahar, à qui je dois beaucoup soit à titre personnel soit à titre d'aide à Agraw Imazighène. Lorsque, par exemple Hanouz me mit en demeure de renouveler le bail et de payer le loyer, ce fut lui et Nimours de Montréal qui me tirèrent d'embarras. Ce fut encore lui qui paya notre nouveau duplicateur.

En un mot il répondit généreusement à toutes mes demandes d'aide et sans jamais poser de questions. Il accepta même, malgré ses multiples occupations, de faire partie du groupe de commerçants kabyles que je voulais former pour engager leurs homologues à nous fournir un appui financier. L'opération eut d'ailleurs pu réussir sans l'inimitié obstinée que nourrissait Benaï Méziane, le propre frère de si Ouali Senior, à ma modeste personne. L'ayant invité à la réunion par égard pour son défunt frère, il fit échouer le projet en mettant en avant des problèmes de personnes.

Les vraies raisons de ce sabotage, car ceci en était un, étaient dictées par une simple et mesquine jalousie, car monsieur Bénaï Méziane faisait du berbérisme une affaire familiale. Par conséquent il ne me pardonnait pas d'avoir réussi là où lui et les siens avaient échoué. Il rejoignait d'ailleurs en cela presque toute la poignée d'anciens berbéristes qui, à l'exception de Daoudi Ali, de Ali-N'Tmazirth, de Salmi Mohand ou Lamara de Kolli Mohand et de quelque autres, ne me prisaient guère. Il leur semblait que je leur volais leur passé, qu'ils continuaient à ruminer en l'enjolivant.

Il est vrai que la plupart d'entre eux considéraient mon action culturelle comme une expression folklorique. Oui, ils ne savaient pas que derrière le culturel il y a le politique. Au demeurant, Daoudi qui les connaissait tous et bien, ne manquait pas de me mettre en garde contre tel et tel d'entre eux, ceux qui du moins passaient leur temps à me dénigrer. Quel homme intelligent que ce Daoudi! Et quelle détermination malgré son âge avancé ! Il est vrai que l'expérience et le courage ne lui manquaient pas. Ancien compagnon de Si Djilali, de Imache Amar et de tant d'autres avec lesquels il participa à la création de l'Etoile Nord-Africaine, il gardait de cette période d'une extrême richesse des souvenirs qui fortifiaient sa foi en l'avenir du peuple berbère.

Il se rappelait par exemple le temps où le nationalisme algérien, malgré le recrutement de Messali par Si Djilali, demeurait presque totalement une affaire kabyle et cela pendant plus de dix ans. Il m'a pour ma part aidé autant qu'il pouvait et sans jamais me jeter la pierre quand je commettais des erreurs.

- Tu es seul, mon pauvre ami, tu es obligé d'en faire, me disait-il pour m'encourager. Fonce donc sans te soucier du jugement des autres.

Malade, il déplorait son incapacité physique qui l'empêchait de participer à nos activités. Il n'empêche que chaque fois qu'il avait l'occasion de prendre la parole, soit dans un café soit au cours d'une de nos réunions, il se montrait éloquent et incisif. Je voudrais d'ailleurs, pour vous le faire connaître davantage, vous raconter une anecdote.

Après une abondante récolte d'huile d'olive, les marabouts de son village lui reprochèrent de ne leur avoir pas donné sa contribution comme il est d'usage. Ils pensèrent sans doute que c'était un oubli de sa part et voulaient lui rafraîchir la mémoire.

- Non, je n'ai pas oublié, leur dit-il, je n'ai pas seulement achevé ma réflexion. Je me demande encore en effet quelle serait la contrepartie que je pourrais obtenir en échange de mon huile, car j'ai beaucoup sué pour l'avoir.

- Mais la contrepartie existe, lui dit-on.

- Et quelle est-elle ? S'il vous plaît.

- Notre bénédiction, voyons.

- Quelle est selon vous de l'huile ou de la bénédiction, la chose la plus valable.

- Mais la bénédiction (*ourawen*) bien sûr.

- Eh bien! Messieurs, comme je suis un honnête homme, je ne voudrais jamais procéder à un échange inégal et à mon profit. Gardez donc votre bénédiction et je conserve mon huile. Car je ne me pardonnerai jamais d'accepter de rouler de saintes gens.

Il a rencontré une fois Hanouz et il n'a jamais voulu le revoir même quand je le lui demandais avec insistance.

- Il a une tête à claques, me disait-il, et je suis trop nerveux. En cela d'ailleurs, je t'admire car avoir supporté tant d'avanies de la part de cet homme, et pour notre cause, montre que tu es digne de nos grands ancêtres. Ah! Si j'étais riche ...!

Il se fâcha nettement le jour où je lui appris que Hanouz nous a dit "de rentrer chez nous si nous ne sommes pas contents d'être en France".

- Comment ? Il a osé dire ça, lui qui n'est qu'un Français de pacotille.

- Il l'a dit, et devant un authentique Français que d'ailleurs tu connais, je veux nommer Jacques Bénet. Car vois-tu, ce dernier qui dès le départ avait jugé la petitesse de notre homme m'a conseillé, alors que la machine était en marche, de diminuer l'influence de Hanouz en transformant notre association française en association étrangère et donc de trouver une faille pour en convaincre "notre président".

J'en parlai donc à Hanouz qui fut contre, craignant sans doute, et à juste titre, de perdre son titre de président. Mais comme il avait toujours peur de l'autorité, je lui expliquai que l'association française qu'il présidait avait cessé juridiquement d'exister et cela dès sa création. Une association française, lui dis-je, ne doit pas seulement compter des membres étrangers dans son bureau, ils ne doivent pas également constituer plus de vingt cinq pour cent de ses adhérents. Or Agraw Imazighène est composée de 99.99% d'adhérents étrangers. Un simple contrôle de la police peut donc être pour toi une source d'ennuis. Comme nous ne pouvons donc pas demander aux nôtres d'opter pour la nationalité, c'est donc à l'association de se transformer.

Il vint donc à la réunion projetée et à laquelle participait également Abdelkader Djeffel, Mohamed Nacef et Jacques Bénet. Ayant cru qu'aucun de ces hommes ne lui était favorable, il refusa soudainement d'accepter la transformation.

- Nous sommes bien comme nous sommes, nous dit-il.

- Jusqu'ici, oui, lui répondis-je, mais que l'Amicale vienne à apprendre qu'Agraw Imazighène est une association française et nous deviendrons vulnérables. Il est même à craindre que des jeunes nous quittent, car les Kabyles ne badinent pas avec le nationalisme. Ce fut alors qu'il sortit sa phrase.

- Quelle petitesse! Dire ça à ses congénères et devant un vrai français ! Tu sais, ajouta-t-il, ce Bénet, c'est le bon Dieu, en qui je ne crois pas trop, qui te l'a envoyé. Ne t'en sépare pas, car son amitié pour toi et pour nous tous est d'une grande utilité.

- Rassure-toi lui répondis-je, je ne considère pas seulement Bénet comme un ami mais comme un frère

- Tant mieux !

Il me demanda aussi une autre fois si j'avais une chance d'obtenir l'aide de la France ou tout au moins sa bienveillance, car quand arrivera le moment crucial, il nous faudra bénéficier d'une aide extérieure. Et cette aide ne nous sera jamais accordée sans l'accord, même tacite, de la France tant chacun considère l'Afrique du Nord comme sa zone d'influence. Je lui appris alors qu'avant son départ pour l'Algérie, Giscard m'avait envoyé un de ses collaborateurs. Oh ! Il ne s'est pas présenté comme tel. Je crois qu'il ne s'est même pas présenté. Seulement le jour où Giscard arriva à Alger je reconnus dans la photo, publiée par le journal L'Aurore, la "binette" de mon visiteur. Il était sans doute l'interprète de Giscard car sa photo figurait entre celles des deux chefs d'état.

Et sais-tu ce qu'il m'avait promis quand il vint me voir? Des certificats de résidence pour des jeunes qui fuiraient notre pays en raison de leurs activités liées au berbérisme. Mais même cette promesse ne fut pas tenue, car lorsque vint mon tour de la solliciter, elle me fut refusée ou presque. Même l'asile politique ne me fut accordé, et seulement pour trois ans, que sur intervention du Conseil d'Etat. Je lui aurais raconté plus sur la France de Giscard si je l'avais revu au moment de mes démêlés avec la police et aussi la

justice. Mais cela ne m'empêchera pas d'en parler plus tard, car pour le moment je dois revenir au petit groupe d'étudiants de Vincennes.

Figurez-vous que ces messieurs, tout heureux enfin d'avoir une tribune, partirent en guerre contre notre écriture ancestrale, et également contre Agraw Imazighène qui assurait sa diffusion. Ces messieurs, dont le sens politique me semblait puéril, n'avaient pas réalisé que les caractères latins qu'ils prônaient, n'étaient pas porteurs d'une dynamique identitaire et sont de ce fait peu propice à hâter la prise de conscience de notre peuple. D'autant que le droit d'enseigner notre langue n'est pas encore acquis pour nous permettre de nous adonner à des luttes stériles parce que sans objet.

Ils avaient même oublié de remercier Belkacem Djakouane, un de nos plus dynamiques militants, qui avait réussi à convaincre le professeur Lapassade de nous accorder deux heures d'enseignement de berbère par semaine. Mais au lieu de cela, en bons marxistes qu'ils étaient, c'est à dire hâbleurs et menteurs, ils avaient oublié que c'est bien Agraw Imazighène, quels que soient ses défauts, qui a fait d'eux des Berbères.

Djakouane et Hamiche ne furent pas satisfaits, le moins que l'on puise dire car, ils avaient jeté leur dévolu sur Méziane Atek pour qui la langue berbère n'avait point de secrets. Ils ne voulaient surtout pas que l'avantage que Djekouane, je le répète, avait obtenu se transformât en tribune politique. Je dus cependant leur expliquer qu'en raison de la couleur de cette université, il était préférable que ce fut des rouges qui y officient. Car Atek n'aurait pas tenu longtemps face aux attaques dont il aurait été l'objet de la part des *hrissistes* tunisiens et autres fous de l'arabisme

Dans une faculté aussi rouge que celle de Vincennes, il faut des rouges pour faire admettre l'enseignement du berbère. Comme Redjala ferait réagir à lui seul tous les taureaux d'Espagne, il parût être *the right man in the right place.* Mais cet homme rivalisa d'attaque avec ses disciples. Je leur répondis en leur envoyant des jeunes qui voulaient prendre des cours de berbère et qui revenaient m'exprimer le dégoût que ses attaques contre moi leur inspiraient. Mais ce qui motiva ma grande colère fut son refus d'enseigner nos frères marocains.

- Nous sommes des Algériens et vous êtes des Marocains, leur disait-il. Il vous appartient de créer votre propre enseignement.

C'était à mes yeux un sabotage, voire même une trahison, d'autant que les idéaux politiques de ce monsieur tendaient à l'universalité. Je n'ai jamais compris - si l'on exclut son adoration pour Aït Ahmed - pourquoi ce camarade me haïssait tant. Je lui écrivis un jour pour lui suggérer une rencontre afin de lui donner des raisons valables pour me détester. Il me répondit par une lettre à la limite de la courtoisie.

Il ne me restait donc que le parti de le laisser faire et laisser dire d'autant qu'il y a des côtés attachants chez cet homme. Il est kabyliste if not berbériste, et contrairement à Mammeri, il est courageux. Je dois avouer que lorsque les jeunes "Nassériens" l'avaient poussé à partir parce qu'ils ne partageaient pas ses vues sur l'Islam, j'avais éprouvé de la déception. Car, en raison de son âge, je le voyais plus imprégné de civilisation berbère que de marxisme. Tandis que ses étudiants, nés pour la plupart pendant notre guerre de libération, c'est-à-dire à un moment où toutes nos valeurs étaient l'objet d'un grand chambardement, n'avaient aucune notion de nos vraies valeurs.

Ils m'ont souvent rappelé un de mes oncles maternels qui ne voulaient pas manger dans le même plat que son fils parce que ce dernier refusait de faire la prière. En d'autres termes, le fanatisme n'est pas seulement d'essence religieuse, il peut être aussi politique, surtout communiste avec cependant une notable différence entre les deux, en ce sens que le religieux repoussera le mensonge, la mauvaise foi ... alors que pour les marxistes la fin justifie les moyens.

Je suis sûr que ces messieurs, s'ils venaient à lire ces pages, y trouveraient plus de raison encore de me qualifier "d'homme de droite". Et parce qu'ils n'ont pas eu la chance de venir au monde à l'époque où être de droite, pour un Berbère c'est être vertueux, je les plains plus que je ne les blâme. Oui, ils ne savent pas que lorsqu'un Kabyle d'autrefois avait à se plaindre de son fils il disait: "*yughal iyi d'azelmadh*".

CHAPITRE VIII

Quelque temps après l'explosion de quelques petits pétards déposés devant quelques ambassades algériennes, principalement celles de Londres et de Rome, j'ai reçu, rue d'Uzès, la visite d'un fonctionnaire de police.

- Monsieur Bessaoud, m'a-t-il dit, d'abord nous vous sommes reconnaissants de nous avoir signalé à temps que Kaouane et Kaid travaillaient la main dans la main sans oublier les groupes terroristes Delta et Charles Martel que l'enquête a révélé dépendants étroitement du colonel Merbah. Mais il y a une chose qui nous chiffonne. Nous avons toutes les preuves voulues que les mêmes services sont impliqués dans les récents attentats visant les ambassades algériennes. Nous nous demandons donc pourquoi ils ont agi eux-mêmes plutôt que d'engager d'autres hommes, ceux de Kaouane par exemple.

- Rappelez-vous ce qu'à dit ce même Kaouane aussi bien aux pied-noirs qu'à Hanouz ? "J'ai mis sur pied une armée de trente mille hommes et je n'ai qu'un mot à dire" etc. Même en ramenant, comme il le fit, cette force à dix mille hommes, il restait un puissant "war lord". Pour qu'il soit crédible auprès de ses troupes, Alger doit donc faire accréditer cette version. En d'autres termes, et si vous creusez un peu, vous ne manquerez pas d'apprendre que Kaouane a parlé à ses "amis" de ses attentats bien avant qu'ils ne fussent perpétrés. Ainsi on rend ce falso crédible aux yeux de ses thuriféraires, et surtout du plus bête d'entre eux, c'est-à-dire Hanouz. Car vous n'ignorez pas que toute l'opération tournait autour de notre association dont on voulait la mort. Et sur ce point les services dont nous parlons ont joué sur du velours à cause de

l'imbécillité de monsieur Hanouz et du désir de beaucoup de pieds-noirs de retourner en Algérie.

Voulez-vous que je vous donne une preuve supplémentaire. Et bien, pas plus tard qu'avant hier, un de vos supérieurs hiérarchiques m'a téléphoné pour me mettre en garde contre certains pied-noirs toulonnais qui voulaient ma mort parce que Kaouane leur a fait croire que je suis responsable de son échec, en quoi il n'a pas tort d'ailleurs. Notre meilleur poète du moment, je veux nommer Slimane Azem, m'a d'ailleurs confirmé l'existence de ce plan auquel, selon lui, il s'était opposé.

Je n'ai pas raconté à ce policier comment Boumediene a voulu se servir d'un "Pied d'Indochine" pour me faire assassiner. Pierre Darcourt, un journaliste bien connu - car c'est de lui qu'il s'agit - reçut un jour la visite de l'ambassadeur Houhou.

- Boumédiene, dit l'ambassadeur algérien à mon ami Darcourt, voudrait que vous travailliez pour nous car les Kabyles, bien que nous ayons tout fait pour eux, nous posent beaucoup de problèmes. Bien entendu vos conditions seront les nôtres et tous les moyens - y compris financiers - que vous réclamerez vous seront fournis sans discussion.

- Que diriez-vous si j'exprimais le désir de voir Boumediene en personne ?

- Le président a prévu ce cas, il est donc prêt à vous recevoir dès que vous en témoignerez le désir.

- Je vais y réfléchir, dit Darcourt qui me connaissait déjà et qui connaissait le problème kabyle.

Pourquoi, diriez-vous, les "algériens" avaient jeté leur dévolu sur Darcourt qui n'est pourtant pas un exécuteur de basses œuvres ? Tout simplement, et ici je donne mon avis personnel, parce qu'il est l'un des rares pieds-noirs à ne pas pratiquer la tchatche chère à nos compatriotes. Alger s'est en tout cas trompé sur son compte car non seulement il est idéaliste mais également farouchement anticommuniste. Je crois d'ailleurs que sur ces points nous nous ressemblons beaucoup, lui et moi ; ce fut pourquoi nous sympathisâmes dès notre première rencontre que nous devons à Jacques Bénet.

Il ne lui fut pas difficile de comprendre que le travail qu'on lui aurait proposé n'aurait pas eu pour théâtre l'Algérie où les

hommes de Merbah et de Draïa suffisaient amplement, mais le territoire français. Et en France, nous l'avons vu précédemment, l'ennemi a un nom : Mohand Aarav. Il est heureux en tout cas qu'ils n'aient pas tenté de me supprimer sous Giscard, car la chose n'aurait alors présenté aucune difficulté. J'ai la preuve absolue qu'en 1977, les Français avaient voulu faciliter mon enlèvement décidé, cette fois-là, par les autorités marocaines. "Les Marocains?", Direz-vous ! Mais ne savez-vous donc pas que Hassan *aneggaru* a autant si non plus de raisons d'avoir peur du réveil des Berbères ? Mais avant de vous donner plus de détails sur cet épisode, permettez-moi de vous livrer encore quelques souvenirs cueillis en vrac dans ma mémoire. Rassurez-vous tout de suite, il ne s'agira pas de Hanouz ni de Hand Sadi et de ses "camarades", mais d'un jeune Belge de vingt deux ans dont les relations avec le monde berbère méritent d'être racontées.

Rien ne le destinait à se spécialiser dans les questions berbères car je dois reconnaître qu'il finit par en savoir plus que les ethnologues en pantoufles. Bûcheron de son état, il décida un jour de passer ses vacances au Sahara. Il se munit pour cela d'une tente, d'un sac de couchage et de quelques bricoles indispensables au campeur et se rendit au ... Hoggar. Curieux, intelligent, il se mélangea à la population du lieu et fut surpris d'apprendre que celle-ci n'a rien d'arabe.

Il apprit les Tifinagh et aussi à parler le Tamachakt et ceci en trois mois seulement, car à la fin de ce laps de temps les gendarmes sont allés le chercher et lui reprochèrent d'avoir séjourné aussi longtemps chez les Touaregs. Il eut bien entendu le temps d'apprendre que ses hôtes n'étaient pas les seuls berbérophones du pays. Ces derniers lui conseillèrent du reste de passer par Batna, ce qu'il fit. Il y resta là quelques jours, fréquenta et interrogea des jeunes et sut ainsi qu'il y a une communauté linguistique plus importante et plus dynamique que la leur. Et ils lui donnèrent comme point de chute "le village Ath Yenni".

J'ai oublié de vous dire que ce jeune Belge voyageait avec son havresac sur le dos, havresac où figurait une phrase en Tifinagh. *And because of that*, par tout où il passa, on lui parla de l'Académie Berbère dont les Touaregs lui avaient déjà donné l'adresse. Aux Ath Yenni, il apprit que le plus important bloc

berbérophone se trouve au Maroc, où notre jeune s'y rendit avant de regagner son pays. Il alla donc au Moyen Atlas où il passa trois mois à la fin desquels il vit arriver les pandores du roi qui lui tinrent exactement les mêmes propos que leurs homologues algériens.

Il eut le temps cependant de gagner l'amitié de beaucoup de jeunes qui, au vu de l'écriture Tifinagh lui parlèrent avec colère de l'Académie . "Figure-toi, lui dirent beaucoup d'entre eux, que les lettres que nous leur avons écrites sont restées sans réponses". Ce fut ainsi que je sus que Hassan *aneggaru*, contrairement au monarque algérien, avait dressé un mur entre les jeunes Berbères du Maroc et nous. Ce qui m'a été confirmé par une jeune Française née et vivant au Maroc. Cette jeune fille dont le père était géomètre à Meknès avait été priée par son père de quitter momentanément le Maroc car elle avait critiqué publiquement et le roi et les Arabes.

- Comment avez-vous pu obtenir cette adresse?

- Vous ignorez donc que vous êtes très bien connus par la jeunesse Berbère du Maroc et pourtant, ils vous ont écrit par milliers. D'ailleurs tous ces jeunes vous en veulent pour n'avoir pas répondu à leurs lettres.

Je lui appris bien entendu que nous n'en avons reçues que quelques-unes, celles qui avaient échappé sans doute à la vigilante censure des sbires du roi. Ce sont bien entendu toutes ses informations qui m'avaient permis d'échapper au traquenard tendu par des Marocains. Car figurez-vous que ces messieurs m'avaient proposé leur aide en tout genre, à condition que j'aille la chercher à Rabat.

L'homme qui m'en parla pour la première fois s'appelle Mohand El Hadj Nasser et est d'origine mozabite. Ancien compagnon du Mufti de Jérusalem, El Hadj Amin El Husseini, et ancien speaker en arabe de radio Berlin, il était à l'époque, selon lui, conseiller du roi Hassan *aneggaru* pour des questions de sécurité. A l'entendre, il était le messager du monarque auprès de ma personne parce qu'il était celui qui suivait mon action depuis des années. J'hésitais bien entendu à le croire quoique son cousin, le frère Bazemlal, qui me l'a présenté avait ma confiance. Mais par circonspection et pour obliger ces messieurs à se dévoiler, je

prétendis ne pas comprendre l'Arabe, si El Hadj Nasser ne parlant pas le Français.

- Qu'à cela ne tienne, me dit-il, je reviendrai avec d'autres personnes qui pratiquent le français, d'autant que je ne suis chargé que du premier contact.

Il me donna son adresse à Rabat ainsi que son numéro de téléphone, preuve qu'il ne connaissait pas les véritables intentions de son roi. Je l'appelai quelques jours plus tard et pus constater qu'il ne m'avait pas menti. De plus, comme il me l'avait dit, il revint un mois plus tard, accompagné de deux jeunes gens qui pratiquaient parfaitement la langue de Voltaire. La rencontre eut lieu à l'hôtel Moderne, 06 Place de la République, et la discussion porta sur mon éventuel voyage au Maroc.

Je ne manquai pas bien entendu de leur faire part de mes suspicions, car il m'était difficile de croire que Hassan veuille aider un mouvement berbériste, sachant pertinemment que quelques mois plus tard il aurait à faire face au même problème. Mais les jeunes ou plutôt l'un d'eux me répondit que "sa majesté avait déjà accepté et programmé l'enseignement du berbère".

- L'a-t-il déjà fait savoir au peuple marocain ?

- Non, parce qu'il pense que le moment n'est pas venu.

- Sans doute a-t-il voulu m'en réserver la primeur, dis-je avec mon air le plus innocent. Ecoutez, si le roi, votre roi, veut m'inviter à aller le voir, il lui faut choisir un autre canal que vous. Pourquoi ne m'envoie-t-il pas Aherdane, par exemple. Ce sera le seul moyen de m'inspirer confiance.

- Ce n'est pas possible, me disent mes interlocuteurs car Aherdane doit être absolument tenu à l'écart de l'affaire.

- Et vous voulez que j'aie confiance en vous? Non, messieurs, je ne joue au con que quand j'en tire quelques profits ce qui n'est pas le cas ici.

-- Je ne peux vous dire qu'une chose, me dit enfin mon interlocuteur: Je rendrai compte à mes supérieurs, et si ceux-ci estiment nécessaire de satisfaire vos conditions, je reviendrais vous voir ou vous téléphonerais.

Et en me quittant, ils se montrèrent très chaleureux, preuve que mes idées avaient eu un réel impact sur eux. Deux jours plus

tard, l'un d'eux me téléphona pour m'apprendre que j'étais surveillé par deux polices

- L'algérienne et la française, lui dis-je.
- C'est cela même.
- Rassurez-vous, il y a belle lurette depuis que je sais que je sers de lamproie à tous les insectes diurnes et nocturnes.

Evidemment, je ne fus plus contacté par les hommes du roi qui savaient sans doute à quoi s'en tenir. J'étais tranquille de ce côté là donc quand tout changea un jour de l'année 1977. Alors je sus combien j'avais été bien prudent avec eux, car la nouvelle conduite de leurs hommes de main ne me laissait aucun doute quant à leurs réelles intentions.

Certes j'avais su par la suite que les services algériens travaillaient main dans la main avec ceux du Maroc pour détruire Agraw Imazighène. Je n'ignorais pas d'autre part que l'affaire du Sahara avait été créée conjointement par le roi du Maroc et le monarque algérien et ceci pour saigner la jeunesse berbère des deux pays sans oublier les Touaregs du Mali, du Niger et de Libye. Du reste, dès les premiers jours de l'éclatement du conflit, les preuves commencèrent à s'accumuler. En effet des dizaines de cercueils, pour la plupart remplis de sable, annonçaient aux familles kabyles qui les recevaient, la mort de leurs fils aimés.

Il m'a fallut faire un tract à ce sujet pour que l'enterrement des jeunes froidement assassinés eût lieu au cimetière militaire de Cherchell. Est-ce à dire que Hassan *aneggaru* avait les mêmes problèmes avec sa jeunesse que Boumediene avec les Kabyles? Absolument pas. Mais il avait certainement eu peur de la contagion. Car ses services n'avaient sans doute pas manqué de lui apprendre ce qui s'était passé à Fort National en 1974 et au stade du 5 juillet en 1977.

En juin 1974, la *kasma* du F.L.N de Larba Nath Irathen (ex- Fort National) organisa, comme chaque année, la fête des cerises. Celle ci consista en un grand gala de variétés tenu à ciel ouvert et dans le stade de la ville, stade pouvant contenir cinq à six mille personnes. Bien entendu tous les spectateurs étaient kabyles, Larbaa Nath Irathen se trouvant au cœur de la Kabylie. Mais, contrairement aux années précédentes, les jeunes n'étaient pas seulement venus des villages avoisinants, mais également de

Vgayeth, de Sidi Aïch voire même de l'Algérois. Autrement dit la chaudière était pleine et il ne manquait pour qu'elle explosât qu'une petite étincelle. Ce fut le commissaire de police de la ville qui servit de détonateur.

Les Kabyles présents au stade refusèrent obstinément d'entendre des chanteurs arabes, cet officier de police chargé de faire régner l'ordre, déclencha le ... désordre. Il enjoignit en effet aux hommes placés sous ses ordres de "n...quer leurs mères", en désignant du doigt la grande foule des spectateurs. Alors une terrible bagarre se déclencha, occasionnant des morts dans les rangs des gendarmes et plus d'une cinquantaine de blessés chez leurs adversaires.

La Kabylie tout entière frémît d'orgueil et d'indignation. Mais le pouvoir calma les esprits en enterrant les morts sans procéder à aucune arrestation. Visiblement la peur avait changé de camp, les Kabyles prenant enfin conscience de leur force et de leur détermination. Celles-ci ne s'exprimèrent réellement et dans toute leur plénitude que le 19 juin 1977. Ah ! Si les événements dont cette journée fut le témoin s'étaient déroulés en Pologne par exemple, nul doute que tous les médias du monde leur eussent accordé toute l'importance qui fut la leur. Mais nous avons vu combien Boumediene terrorisait la presse, même anglaise.

Il y avait des années que la J.S.K dominait le football algérien supportée qu'elle était par toute la Kabylie, toutes classes et tous âges confondus. Il y a chez les Kabyles des fans du foot, principalement chez les jeunes, mais je ne pense pas qu'à eux seuls ils eussent pu soulever leur équipe jusqu'au zénith comme ce fut le cas à cette époque-là et malgré le talent de ses joueurs. Non la J.S.K était simplement devenue, peut-être à son corps défendant, le porte-drapeau d'une revendication identitaire.

De fait, dès que l'équipe recevait une autre équipe ou se déplaçait, elle entraînait avec elle un énorme mouvement de foule, qui transformait les stades en arènes d'où seul était bannie la mise à mort. Le régime, l'arabisme subissaient les assauts verbaux de toute une jeunesse qui trouvait là un exutoire à sa frustration en attendant, comme ce fut le cas plus tard, que sa colère fît trembler le régime et ses institutions. Et celui-ci, connaissant l'hostilité de la

jeunesse kabyle, tentait par des tricheries indignes d'endiguer et les exploits de la J.S.K et l'ardeur inlassable de ses supporters.

Ce fut ainsi que, antérieurement à 1977, l'équipe kabyle n'accédait jamais du fait de l'arbitrage, à la finale de la coupe d'Algérie. Il faut croire donc que cette année-là les joueurs kabyles vinrent à bout de l'équipe adverse et surtout de l'arbitre, et parvinrent donc à la finale. Il va sans dire que Boumediene craignait les supporters de la J.S.K., mais ni lui ni ses services n'avaient prévu l'intensité de l'hostilité qui allait lui être manifestée et, à travers lui à l'arabisme dont il était le chantre. Quand j'y repense encore, comme maintenant, je me sens fier d'avoir été à la base de ce rêve berbère et ensuite d'appartenir à ce peuple "qui ne se laisse enchaîner ni par la crainte ni par les bienfaits".

Le stade du 5 juillet était presque plein ce 19 juin 1977, et plus de 90% des personnes présentes étaient kabyles, ce qui donnait des sueurs froides aux responsables du service de sécurité en raison, comme vous le savez, de la présence en ces lieux du colonel Boumediene. Mais si ce monsieur ne fut pas agressé ce jour là, du moins eut-il le loisir de contempler le résultat de sa politique d'arabisation. Or les Kabyles n'ont jamais été dupes des buts poursuivis par les gouvernants arabistes de leur pays.

A travers cette politique, c'était en effet le passé de l'Algérie, donc son identité réelle qu'on voulait occulter. Du reste le mot "arabisation" ne traduit-il pas les mobiles de ces hommes. Arabise-t-on en effet un pays qui l'est "d'essence ou de naissance" ? Le roi d'Arabie a-t-il jamais éprouvé le besoin de proclamer à la face du monde son arabité, ce qui aurait été franchement ridicule? "L'Arabie arabe", voilà un pléonasme que les puristes n'auraient pas accepté.

Ils affirment donc que l'Algérie est "arabe" comme d'autres disaient qu'elle était française - parce qu'ils méprisent l'histoire et la géographie, sachant bien pourtant que plus de 90% des gens qui y vivent sont d'ascendance berbère (Ben Bella et Boumédiene ne le sont-ils pas d'ailleurs eux-mêmes ?). Non, messieurs, l'Algérie n'est pas arabe et ne le deviendra pas tant du moins que ses parties peuplées de berbérophones seront encore là pour en témoigner. Et c'est ce que les jeunes présents au stade du 5 juillet ce 19 juin 1977 clamèrent et proclamèrent avec force.

En effet, tout au long des 90 mn que dura le match de football des cris on ne peut plus expressifs jaillirent de cette foule immense. "A bas Boumediene !" Hurlaient les supporters d'une même voix. Et ce cri séditieux ne s'éteignait que déjà un autre reprenait, dénonçant le régime et l'homme qui l'incarnait "A bas les Arabes !" Disait-on encore d'un bout à l'autre des gradins donnant ainsi au colonel président l'occasion de voir jusqu'où est parvenue l'influence d'Agraw Imazignène.

Du reste, bien avant le début de la partie, il savait à quoi s'en tenir sur ce point, puisque ces mêmes jeunes dont les cris l'horripilaient, avaient empêché la clique de l'ANP d'interpréter l'hymne national. Il hurlèrent même, de toute la puissance de leurs poumons quand Boumediene demanda une minute de silence à la mémoire des martyrs de la guerre de libération. Les Kabyles refusaient donc la nation arabe, même quand celle-ci se retranchait derrière les *chouhada* à majorité berbérophone. Je vous ferai grâce de tous les autres incidents qui émaillèrent toute la durée de la partie parce qu'alors je n'en finirai pas. Souffrez cependant que je vous entretienne des événements que je juge historiques qui se sont déroulés après le match.

Un pied-noir, ennemi des Kabyles - il ne le cachait pas - et ami d'enfance du président Ferhat Abbas, m'a dit qu'il ne s'était passé à Alger le 19 juin 1977 que ce qui se déroule généralement au Parc des Princes lors d'un match de ce genre.

- Y crie-t-on "A bas Giscard !" Lui demandai-je.

- Ce n'est pas la même chose, me dit-il, refusant d'aller plus loin dans la discussion.

Mais peut-être que vous, lecteur, vous n'êtes pas prévenu contre les Kabyles - si du moins vous n'en êtes pas un comme l'était ce monsieur et également sans doute son président et ami. Aussi vais-je sans tarder vous relater la suite des événements.

Disons d'abord que Boumediene emprunta un passage souterrain pour quitter le stade, car le bain de foule auquel il aurait été contraint n'aurait point arrangé son amour-propre ni son orgueil. Il avait tellement vu et entendu qu'il en avait assez pour le restant de ses jours. Il en était d'ailleurs tellement courroucé que lorsqu'il remit la coupe à la J.S.K, il détourna la tête en signe de rage réprimée. Il y eut bien entendu beaucoup de jeunes qui

l'attendirent à la sortie un certain temps sans doute pour lui réapprendre à parler berbère. Mais leur louable intention, fut déçue. Aussi ne tardèrent-ils pas à rejoindre le gros de la foule qui, loin de se disloquer, déplia des banderoles écrites en Tifinagh et se dirigea vers le centre d'Alger.

Ainsi sur une distance de plus de dix kilomètres, traversant le Bassin Fourgeroux, Château Neuf, El Biar (*Innawen*), La Colonne Voirol, les manifestants arrivèrent à la Grande Poste, après avoir emprunté la rue Didouche Mourad. Et tout au long de ce parcours, soutenus par les you-you des femmes kabyles debout sur leurs balcons, ils allaient répétant toutes sortes de slogans que lançaient les plus imaginatifs et que l'immense foule reprenait. Ainsi Alger, la capitale de l'Algérie "arabe" fut pendant une nuit entière une ville kabyle. La statue de l'Emir Abd El Kader elle-même ne fut pas épargnée puisque des centaines de jeunes tentèrent en vain de la mettre à terre.

A Tizi-ouzou et dans toute la Kabylie la fête fut immense. On chanta, on dansa, on se réjouit de la victoire. C'est dire que les événements du printemps de 1980 n'étaient pas spontanés comme certains hurluberlus ont voulu le faire croire, dans un désir évident de récupération. Oui, la Kabylie était prête, grâce à Agraw Imazighène, à toute action propice à assurer sa survie.

Il est vrai que les moyens d'information dont disposait le gouvernement français les avaient grandement aidés, ce qui montrait-la duplicité de ce même gouvernement. Car pendant qu'il emprisonnait pour mieux les museler ceux qui avaient créé le problème et qui sont mieux à même de lui trouver une solution, il permettait, quand il ne les suscitait pas, les bavardages inconsistants de ces tristes sires qui n'ont pas compris qu'ils servaient ainsi d'alibi aux ennemis de notre cause.

J'avais d'ailleurs compris ce jeu le jour ou le journal l'Aurore, lié au pouvoir juif et français et qui a cessé de paraître, accorda de l'intérêt à Rachid Ali Yahia. J'avais en effet reçu un jour un coup de téléphone du rédacteur en chef de ce journal, monsieur Surugue pour ne pas le nommer, qui m'exprima son étonnement devant le contenu d'un de nos tracts où je donnais les noms de quelques médecins et pharmaciens kabyles morts au Sahara.

Ce journaliste soutint la thèse marocaine qui spécifiait que les troupes algériennes ne combattaient pas sous les rangs du Polisario. Cette position justifia à mes yeux l'intérêt que ce journal porta à Rachid Ali Yahia. Il est quasi certain que monsieur Surugue avait été aiguillé sur ce minus par ceux qui croyaient ainsi affaiblir Agraw Imazighène. Et Ali Yahia, heureux comme en 1948, de renouer avec son rôle néfaste crut qu'il devait sa soudaine notoriété à une intelligence qu'on a eu du mal à lui reconnaître.

Je dois avouer que j'ai mis quelque temps à deviner le véritable nom du chef d'orchestre, car plusieurs pays pouvaient prétendre à ce rôle, notamment le Maroc, la France et Israël, quoique le nom de l'un d'entre eux apparaisse en filigrane. La suite des événements devait me démontrer d'une façon éclatante que le Maroc et la France s'étaient ligués dans cette affaire, avec sans doute la bénédiction d'Israël.

La mort de l'Académie Berbère avait donc été programmée, je l'ai deviné, mais je ne pouvais rien faire pour l'en empêcher, à supposer que j'en aie eu le désir. Or dès juin 1977, j'avais décidé de mettre un terme à mes activités dès que les circonstances me le permettraient. Je souhaitais et espérais avoir ainsi l'occasion, mais sans décevoir ni prêter le flanc à la critique, de m'arrêter, car je n'avais plus rien de spécial à offrir dès lors que la prise de conscience des miens était réalisée.

Une nouvelle forme de combat me semblait donc indispensable, la lutte armée pouvant même être envisagée si nécessaire. Ce fut d'ailleurs pour cette raison que j'avais envoyé une lettre à presque tous les commerçants kabyles de Paris pour leur demander une aide financière, après l'échec dû au sieur Benaï Méziane d'organiser ces mêmes commerçants. Je pensais que je pouvais collecter les 100 millions d'ancien francs qui m'avait été demandé par une organisation que je savais capable de me déposer sur les côtes de Kabylie avec les armes dont j'aurai eu besoin, et cela durant l'année qui précédait les élections françaises de mars 1978, la victoire de la gauche étant alors donnée comme certaine.

Avec l'arrivée des communistes au pouvoir, j'aurais été obligé de quitter la France si je ne voulais pas être remis aux autorités algériennes qui me voulaient beaucoup de bien. Ce fut d'ailleurs pour cette raison que nous en vînmes, inspirés que nous

étions par les méthodes de l'Amicale envers les commerçants qui nous étaient favorables, à casser les carreaux de quelques commerçants récalcitrants. Bien entendu, la préfecture de police le savait et m'y poussait même indirectement par l'intermédiaire de l'un de ses inspecteurs qui croyait peut-être m'avoir dupé alors que cela faisait justement partie de mon plan.

Au demeurant, même si j'avais été aveugle, Ould Slimane m'avait ouvert les yeux, car il ne manqua pas de me dire qu'il ne faut jamais avoir confiance en la parole d'un policier "et qu'il faut donc prévoir un retour de bâton". Je lui répondis d'ailleurs ce jour là et sans lui en donner les raisons que je cherchais à me faire arrêter.

Pendant ce temps, Gilbert Cornetto me faisait lanterner, remettant tous les jours à demain la rencontre que "je devais avoir avec l'homme de l'Elysée", Giscard, selon lui, ayant décidé de m'aider. Il est vrai que je n'ai pas tardé à voir clair dans ce jeu, d'autant que mon ami Claude André n'avait pas manqué de me prescrire des collyres.

Ah ! Quel ami j'ai eu là et que j'ai encore ! Il est vrai qu'il est pied-noir et qu'il aime l'Algérie autant que je l'aime, c'est à dire profondément, viscéralement. Les Espagnoles lui ayant demandé un jour de les aider, il accepta parce qu'il avait cru qu'ils tiendraient leur promesse. Mais dès qu'il avait compris que les Ibères ne voulaient plus jouer la carte berbère, il leur dit *adios*! sans aucun regret.

Je n'oublie pas non plus son activité en ma faveur au moment de mon incarcération à la prison de Fresnes. Il alla jusqu'à voir (en compagnie de Bénet), M. Victor Chapot, le secrétaire Général de l'Elysée, sur recommandation de M. Poulain, président du Cercle Républicain. Ce fut également auprès de lui que, durant ma détention, certains de nos militants trouvèrent un appui et de sages conseils. Il s'est d'ailleurs lié d'amitié avec Saïd Aït Ameur, l'un des plus complets, des plus désintéressés, des plus équilibrés et des plus stables des militants de l'Académie Berbère qu'il m'a été donné de connaître.

Grâce à lui, et également à Haïfi Ramdane, Mohand Saïd Hemiche, Berkouk Ahmed et Agher Ahmed j'ai fini par digérer toutes les trahisons dont j'ai été victime.

CHAPITRE IX

Je me suis toujours demandé pourquoi le colonel Merbah ne m'avait jamais envoyé deux de ces agents à la fois, l'un tenant évidemment le rôle de taupe. De telle sorte que lorsque je renvoyais à ses chères études l'espion démasqué l'autre continuerait sa tâche, ayant su entre-temps gagner mon amitié et donc ma confiance. Il est vrai que le sieur Zouaoui Chérif ne devint opérationnel que quelques mois après le départ de Negadi, s'étant contenté pendant plusieurs mois de venir me rendre visite en dehors des permanences.

Ces deux hommes, je crois l'avoir déjà dit, ayant achevé leur mission, je vis arriver un autre car la place ne devait pas être laissée inoccupée. Ce fut ainsi que nous enregistrâmes l'adhésion de Saïbi, dit Yann.

- Je voulais me joindre à vous depuis longtemps mais je craignais d'être pris pour un agent de la S.M, me dit-il en signant son bulletin d'adhésion.

Voulait-il voir ma réaction ou pensait-il comme ses prédécesseurs que je suis vraiment con ? En tout cas je devais continuer à jouer ce rôle ... d'autant que cet homme ne tarda pas à être "dévoué" à ma personne. J'aurais pu le tenir à l'écart de nos réunions mais comme je savais qu'elles étaient les dernières, je n'y vis aucun inconvénient. Au demeurant, il rassurait les jeunes par son titre de karatéka, puisque à l'occasion, il allait donner le coup de poing. Sans donc l'intrusion inopinée des Marocains, j'aurais pu continuer à l'utiliser aussi longtemps que j'en avais besoin. Mais je crois que Merbah était pressé par Boussouf d'en finir avec moi.

Vous est-il jamais arrivé, ne serait-ce qu'une fois dans votre vie, de vous dire que quelqu'un est là, derrière votre dos, pour vous suivre et sans que vous sachiez de qui il s'agit ? Eh bien! Moi j'ai eu cette impression un soir du 19 janvier 1978, alors que j'étais dans le métro qui se rendait à Saint Rémy-lès-Chevreuse.

La voiture que j'avais prise au Halles était pleine de monde, puisque beaucoup de personnes n'avaient pas trouvé de places "assises". Logiquement donc il m'eut été impossible de me fixer sur tel ou tel, d'autant que je ne pouvais pas distinguer dans la foule quelqu'un de typé. Mais sans savoir raisonnablement pourquoi, j'ai cru avoir repéré "mon" homme. Il portait un imperméable beige et paraissait ne pas du tout prêter attention à ce qui l'entourait. Mais j'ignore totalement pourquoi je vis en lui mon éventuel suiveur.

Plus tard je me suis dit que c'était peut-être à cause de son imperméable qui me rappela "les enfants de Boussouf". Comme je voulais en être sûr, je descendis à la station Denfert-Rochereau. Il en fit de même et resta sur le quai, fortifiant ainsi ma suspicion. Je me rapprochais de lui et il détourna la tête. Et au lieu de sortir comme l'aurait fait un professionnel, il prit le métro suivant. Bien entendu, je ne lui courus pas derrière. J'attendis même plus d'une demi-heure avant de reprendre mon voyage, car je l'imaginais m'attendant quelque part. Je ne le revis pas et j'en fus soulagé, car il me déplaisait d'arriver très tard chez des amis.

On m'a fait suivre parce que je ne dormais pas dans mon cagibi de la rue d'Uzès et cela depuis que deux commerçants kabyles, les dénommés Smani Amar et Messaoudi Youcef, étaient venus m'y menacer avec un revolver. Je craignis surtout que l'Amicale profitât des circonstances pour dépêcher un de ses tueurs, des commerçants kabyles "mécontents" pouvant endosser la responsabilité de ma mort. D'autant que la police française, j'en étais certain, n'aurait pas fourré son nez là où il ne fallait pas. Je connais d'ailleurs un exemple typique de la collaboration des services français et algérien.

Un jour en effet Naït Mouloud Mohand Ameziane, un garçon d'une intelligence remarquable, est venu me demander conseil à propos de l'un de ses cousins assassinés sans aucun doute par dame Amicale. Celui-ci était un des responsables de celle-là, à

tel point qu'il y avait un bureau à son siège central sis rue Louis Legrand. Grand administrateur de Krim Belkacem, il eut la hardiesse de dire à ses pairs, au moment de l'assassinat de l'ancien vice-président du G.P.R.A, que les tueurs avaient agi sur ordre d'Alger. Il réalisa alors qu'il venait de se désigner lui aussi à ces mêmes tueurs.

Il prit peur surtout quand il s'aperçut qu'il était constamment filé. Il s'ouvrit alors à son cousin à qui il confia ses économies. Il s'apprêtait du reste à quitter l'Amicale quand on le retrouva un jour, dans son bureau, mort d'une balle dans la tête. Les voisins, des Français, affirmèrent à la police n'avoir entendu aucun coup de feu, d'autant que le bureau du "suicidé" donnait sur une cour intérieure. Mais la police, reprenant la thèse de l'Amicale, conclut au suicide, sans pourtant avoir retrouvé l'arme ni l'éventuel silencieux qui y était fixé. Je ne suis pas versé dans l'art des découvertes criminelles, mais je n'ai jamais entendu parler de quelqu'un qui a pris la peine de munir son revolver d'un silencieux avant de se donner la mort. On doit respecter la tranquillité de ses voisins mais pas à ce point quand même.

Evidemment, la famille du mort, au courant des appréhensions de leur cher disparu, voulut en savoir plus. Un de ses frères vint même à Paris pour s'occuper de l'affaire. Mais il ne rendit qu'une seule visite au juge d'instruction chargé du dossier, l'Amicale lui ayant fait comprendre qu'il avait tout intérêt à ne pas réveiller les morts et les dossiers. Il prit peur et cela se comprend. Il refusa même les services bénévoles d'un avocat que mon excellent ami Edouard Duccourau lui avait trouvé.

Qu'il était loin le temps où le président Pompidou frappait sur la table et menaçait de réagir durement si d'aucuns voulaient prendre le territoire français pour théâtre de leurs odieux exploits ! Ce fut d'ailleurs pourquoi je me mis à prendre de sérieuses précautions sachant que, même avec le concours de leurs compères français, les sbires de Merbah ne pouvaient pas m'attaquer en plein jour et dans la rue, d'autant que j'évitais sur l'insistance des jeunes, de m'exposer inutilement en fréquentant certains quartiers.

Je recourais par exemple à toutes les ficelles pour ne pas entraîner les éventuels poursuivants vers mon nouveau domicile. Ces ruses de Sioux se révélèrent efficaces mais pas assez

cependant pour passer à travers la trame tissée par mes ennemis. De fait, dès mon retour de Saint Rémy-lès-Chevreuse, je me rendis tout de suite compte qu'on voulait contrôler mes déplacements, sans doute pour localiser mon nouveau domicile. Et chose surprenante de prime à bord, ces "on" avaient des visages de Marocains.

Ainsi l'information que j'avais glané quelque temps auparavant et relative à la collusion des services algériens et marocains quant à la lutte à mener contre l'Académie Berbère se vérifiait. Il m'était bien entendu facile de semer mes poursuivants en raison de leurs faciès, ignorant totalement alors que la police française était de connivence avec eux. De fait le dimanche 22 janvier, trois jours seulement après mon déplacement à Saint Rémy, une embuscade me fut tendue au métro Saint Ambroise, non loin du studio que mon ami Djoudi Mohamed, un de nos ardents militants, avait mis à ma disposition.

Il était vingt heures ce dimanche-là quand je quittai le siège de notre association en compagnie de Saïd Aït Ameur qui habitait prés de la rue Oberkampf. Je ne sais qui inspira à mon jeune ami l'idée de descendre avec moi à la station Saint Ambroise plutôt qu'à Oberkampf plus proche de son domicile. Toujours était-il que lorsque nous sortîmes à l'air libre du côté de la rue Frémicourt, je repérai immédiatement un Marocain qui tenait deux sacs en plastique à la main et qui dévisageait tous les voyageurs qui passaient devant lui. Il me vit et baisa les yeux. Et aussitôt un déclic se fit dans ma tête : "Cet homme est ici pour moi".

Je le dépassai de quelques mètres et m'arrêtai, non sans avoir souhaité une bonne nuit à mon jeune compagnon qui prit instantanément la rue Frémicourt, le plus court chemin pour aller chez lui. Chose qui me frappa : Le Marocain ne se retourna pas pour m'épier, au contraire, il suivit du regard mon compagnon. Aussitôt j'appelais ce dernier et lui dit, lorsqu'il me rejoignait: "ce monsieur est ici pour toi, car depuis que nous nous somme séparés, il ne t'a pas quitté des yeux. Viens, ajoutai-je, ne passe pas par-là aujourd'hui. Et ensemble nous remontâmes la rue Saint Ambroise pour déboucher sur l'avenue Parmentier. Saïd faisait de cette manière un détour, mais c'est plus sûr. "*Triq slama loukan ikoun*

idour" dit le proverbe arabe, dont par la suite j'ai apprécié la sagesse.

Nous nous quittâmes alors et je revins sur mes pas car je désirais tirer l'affaire au clair, d'autant que le Marocain s'était déplacé pour bien nous avoir à l'œil. Du reste, avant de nous éloigner de lui, j'avais remarqué la présence d'une Marocaine, bien cuivrée celle-là, qui se tenait debout sur le trottoir bordant le petit square qui jouxte l'Eglise Saint Ambroise. Ah! J'ai oublié de vous dire qu'au moment de prendre congé de Saïd, celui-ci me dit qu'il avait vu un autre Marocain portant lui aussi deux sacs en plastic à une autre sortie du même métro.

Je redescendit donc la rue Saint Ambroise et vis, en arrivant à la place du même nom, que la Marocaine, adossée à la grille du square, était toujours là. Juste devant elle, à deux ou trois pas, se trouvait une espèce de bus bleu avec une seule porte latérale coulissante comme celui utilisés généralement par les services de santé. Ce fut à ce moment là que je remarquai l'infraction commise par le conducteur de ce long et grand véhicule: il avait stationné juste en tête de la station de taxi.

Il y avait encore du monde dans la place, je ne craignis donc rien, d'autant que jusqu'alors je n'avais repéré rien de dangereux. Je passais donc entre la fille et le camion, ignorant que là était le plus grand danger si du moins les occupants du véhicule avaient su que j'étais à leur portée. La fille détourna bien entendu la tête et ne répondit pas à mon "*yahia el malik*" que je lui ai adressé pour lui montrer que je n'étais pas dupe.

Comme vous pouvez l'imaginer, je n'eus pas l'intention de rejoindre mon lit tant que ma lanterne ne fut point éclairée. Aussi traversai-je, dès que j'eus dépassé la fille et le camion, la place Saint Ambroise et me retrouvai à l'autre sortie du métro, celle qui donne rue Popincourt. Aussitôt, je me trouvai nez à nez avec une jeune fille d'aspect européen portant un blue-jean et les inévitables sacs en plastique. Elle me vit, me reconnut et faillit avaler sa langue. Je me rendis compte alors que toutes les issues de la station avaient été pourvues de gardiens et réalisai alors que c'était moi qui étais visé et non Saïd comme je l'avais cru plus tôt.

Aussitôt, ayant soudainement compris la situation, je pris le parti d'aller me coucher sans plus attendre, le quartier, en raison

de l'heure qui avançait, étant devenu entre-temps presque désert. Je retraversai donc la place Saint Ambroise, remontai la rue du même nom pour finalement prendre la rue Guilhem. Je rejoignis ainsi la rue du Chemin Vert non sans avoir au préalable traversé le jardin public qui se trouvait sur mon parcours. Et là aussi, je vis à un endroit mal éclairé un homme immobile en qui je crus reconnaître un nord-africain. Arrivé à sa hauteur, je lui lançai un jet de gaz sans le toucher vraiment au visage, sans doute parce qu'il s'y attendait. Il n'en sentit pas moins les effets et partit en poussant des petits cris qui ne me laissèrent aucun doute quant à son pays d'origine.

Le quartier avait donc été quadrillé d'une belle façon, ce qui m'incita à redoubler d'attention d'autant qu'il n'y avait presque plus un chat dans les rues. Et craignant que l'homme que je venais d'agresser n'allât donner l'alerte, je quittai en hâte les petites rues attenantes au jardin public et gagnai ainsi la rue du Chemin Vert où heureusement je ne vis personne. Je la descendis, comme je le faisais d'habitude, car le numéro 87 du boulevard Voltaire où j'avais ma chambre touchait presque à la rue du Chemin Vert.

Arrivé au coin de cette même rue et du Boulevard en question, je m'arrêtai et pris le soin d'inspecter le terrain. Rien en vue, si ce n'était un monsieur qui venait à pas long, loin là- bas, du côté de la place St. Ambroise. Mais je ne pouvais pas rentrer dans "mon" immeuble sans qu'il me vît. J'hésitai un petit instant sur la solution à adopter et pris le parti d'aller à sa rencontre, tout en souhaitant n'avoir affaire qu'à un habitant du voisinage. L'homme avançait toujours à pas lents et j'en faisais de même.

Parvenu environ à une cinquantaine de mètres de lui, je vis qu'il avait les mains derrière le dos comme un vieil instituteur dans sa cour de récréation. Je crus donc qu'il était âgé et ce ne fut pas le cas car, quand je parvins à sa hauteur, je vis qu'il était jeune - trente ans tout au plus. Il me regarda furtivement pendant que je le fixais des yeux et continua, imperturbable, sa marche ... pendulaire. Bien entendu, pour moi il n'y eut aucun doute : l'homme était Marocain.

Je traversai le boulevard tout en ne le quittant pas des yeux et pus ainsi vérifier qu'il ne s'était pas retourné pour me voir. Mais à peine suis-je arrivé sur l'autre trottoir que je le vis faire demi-tour sans altérer le rythme de sa marche ni changer la position de

ses mains. De plus, il semblait ne s'intéresser à rien de ce qui l'entourait. Simple promeneur, il remonta le boulevard vers la place St. Ambroise, ignorant, du moins je le croyais, que je le suivais du même pas sur le trottoir d'en face.

Enfin, nous arrivâmes à la dite place où le camion était toujours stationné. Je m'arrêtai bien entendu au coin de la rue Popincourt et du boulevard Voltaire et pus ainsi avoir une vue complète de la place Sainte Ambroise. Je pouvais voir le camion entièrement délimité dans l'espace. Aussi ai-je pu contrôler avec exactitude que le "promeneur aux mains sur le dos" ne l'avait pas dépassé quand il parvint à sa hauteur. Ce fut alors que je réalisai le danger auquel je venais d'échapper. Le véhicule bleu, avec sa porte latérale, était là pour me recevoir et m'emmener là "d'où l'on ne revient pas".

De fait, un autre jeune homme, blond et habillé en blue-jean, sorti du camion et se dirigea vers le boulevard. Comme je n'étais pas caché, il me vit et s'arrêta au beau milieu de la rue. Il pouvait avoir lui aussi vingt cinq ans et n'avait pas du tout le type nord-africain. Il regarda sa montre pour se donner contenance et vérifia son exactitude à l'horloge de l'Eglise. Cela dura à peine dix secondes, dix secondes qui me permirent de faire une vingtaine de pas en avant rejoignant ainsi l'autre coin de la rue Popincourt et du boulevard Voltaire.

Je me mis derrière une estafette qui était stationnée là et observai à travers ses vitres. Ce que je vis m'aurait ôté tout doute si j'en avais encore car, dès que l'homme revint à sa position initiale, il me chercha des yeux, se les frotta une fois et regarda encore. Rien en vue. Il fit un tour sur lui-même et scruta encore. Toujours rien. Alors il regagna le camion que je voyais cette fois-là latéralement et de toute sa longueur et il n'alla pas plus loin. Il n'y avait plus âme qui vive dans la place, sauf quand le métro déversait ses flots de voyageurs du quartier. Je ne pouvais donc pas, sans risques, continuer à jouer le Sherlock Holmes et rentrai chez moi, non sans prendre toutes les précautions requises. Il était plus de dix heures du soir et il faisait froid.

Comme vous pouvez le deviner, je ne dormis pas tout de suite. Je n'avais ni peur ni appréhension pour l'avenir, étant trop croyant et ayant trop vécu et trop vu pour ne pas savoir que tout

vient de Dieu. Non, ce qui m'empêchait de dormir, c'étaient les questions que la tentative de kidnapping entraînaient. Je me demandais surtout pourquoi les Marocains avaient garé leur camion à la tête d'une station de taxis. C'était incontestablement se signaler à l'attention de la police, pour peu qu'une patrouille vînt à passer. Serait-ce qu'ils n'avaient rien à craindre de ce côté-là ? Me suis-je dit. Non, ce n'est pas possible. Il peut y avoir des flics véreux qui accepteraient de fermer les yeux. Mais pas tout le corps de la police.

Le lendemain matin, en compagnie de Saïd Aït Ameur, que je mis au courant de tout le film de la veille, je me rendis à la préfecture de police où j'avais rendez-vous avec l'inspecteur Sabatier. Nous nous rencontrâmes au café Les Deux Palais et, contrairement à ce que j'avais cru, l'inspecteur en question ne manifesta aucune surprise, aucune curiosité. Il avait adopté l'attitude de quelqu'un qui connaissait tout ou qui n'en croyait rien. Sur le moment j'optai pour la dernière hypothèse et en fus même un peu vexé, monsieur Sabatier ayant toujours, du moins jusque là, accordé créance à mes propos, qu'au besoin il venait lui-même recueillir.

- Si quelque chose de ce genre se renouvelait, me dit-il, il vous faudrait me téléphoner.

- Puis-je avoir votre numéro de téléphone, car les tentatives de la sorte se déroulent la nuit.

- Téléphonez-moi à la préfecture de police, au numéro habituel et ils me préviendront.

Là, je vis qu'il se moquait carrément de moi car le service dont il faisait partie n'est pas de ceux qui veillent la nuit. D'autant qu'il ne m'avait conseillé ni de porter plainte ni de prendre mes précautions. Je le quittai fort perplexe, me disant cependant que les Marocains, après leur échec, n'oseront pas tenter un nouveau coup, m'ayant averti de leurs criminelles intentions.

Mais je pensais que je devais changer de domicile pour décevoir toute éventuelle et nouvelle entreprise. Je savais cependant que c'était impossible faute de moyens financiers. J'étais donc obligé de rester au boulevard Voltaire où une surprise de taille m'attendait. En effet, vingt quatre heures après la tentative avortée de kidnapping, le bus, le grand bus bleu dont la porte

s'ouvrait latéralement était là. Et il était stationné parallèlement à la file de taxis qui attendaient d'éventuels clients. J'eus les jambes coupées en l'apercevant, non qu'il représentât pour moi une nouvelle menace mais par ce qu'il suggérait.

Aucun chauffeur, même complètement ivre n'aurait osé stationner son long véhicule à cet endroit-là. Il gênait terriblement la circulation et était d'autre part garé en double position, plus exactement à deux mètres de la rangée de taxis. Il y avait d'autre part le risque que pouvait courir son propriétaire au cas où la police aurait accordé quelque crédit à mes propos. Visiblement on n'était pas inquiet de ce côté-là, même si j'avais porté plainte.

On voulait donc me tourner en bourrique, car imaginez que, devant cette preuve pour moi irréfutable, j'aie téléphoné à l'inspecteur Sabatier pour lui dire que le bus où l'on voulait que je voyage est là, Place St. Ambroise? Vous aussi, j'en suis sûr, vous n'auriez pas accepté ses ricanements.

Il y avait donc une conclusion à tirer de cette humiliante provocation et j'hésitais encore à le faire car elle me parut monstrueuse. Non, me dis-je sans grande conviction, la police officielle française ne peut pas être de mèche avec la Marocaine. Et pourtant ... La suite devait bien me révéler que c'était bien le cas. Et ne croyez pas que j'ai obtenu mes preuves en me basant sur la mort de Mesrine, réalisée grâce à des camions bleus dont les portes s'ouvraient latéralement. Non, j'ai mieux à vous offrir si vous voulez me suivre jusqu'au bout.

Mon premier souci, après cette terrible nuit, était de déménager. Mais ou aller sans le sou ? J'étais condamné à rester au boulevard Voltaire ou à retourner rue d'Uzès. Charybde ou Scylla. Je résolus le problème en allant me coucher tôt et en me dotant d'un revolver. Il m'arrivait cependant de rentrer tard. Auquel cas je me faisais accompagner par l'un des rares hommes en qui j'avais confiance : Saïd Aït Ameur. Car il n'est pas seulement l'un de mes meilleurs compagnons, mais également un homme courageux et perspicace.

Ce fut grâce à lui par exemple qu'un soir nous dûmes déjouer un autre piège. Nous venions en effet de la place Voltaire quand nous tombâmes sur un homme qui jouait imparfaitement au clochard. Il était à l'arrêt d'autobus et tenait à la main quelque

chose enveloppé dans du papier journal, quelque chose qu'il désirait faire passer pour une bouteille. Nous nous approchâmes de lui et le fixâmes du regard, provoquant ainsi sa colère.

- Pourquoi me regardez vous? nous dit-il dans un mauvais français.

- Parce que tu es beau à voir, lui répondit Saïd, si mes souvenirs sont exacts.

Visiblement il avait peur de nous, d'autant qu'il était plus lucide pour ne pas dire qu'il n'avait rien bu.

- Je suis turc, répondit-il à l'une de mes questions.

- Comment dit-on bonjour en Turc? Lui demandai-je encore.

Il me donna le mot exact toujours sous l'effet de l'inquiétude. Nous passâmes, Saïd et moi, sur le trottoir d'en face et fûmes surpris, une fois là, de constater que le turc avait disparu comme par enchantement.

- Tu peux aller te coucher, dis-je à mon compagnon, je crois que la voie est libre maintenant.

- Ce en quoi tu te trompes, me répondit-il en me montrant un camion stationné juste en face de mon domicile. A l'intérieur de ce véhicule de dépannage immatriculé dans le Rhone se trouvaient deux Nord-africains qui détournèrent la tête à notre approche et qui démarrèrent en trombe.

- Ainsi donc, me dit Saïd, le turc n'était là que pour détourner ton attention, le camion de dépannage tenant le rôle principal.

Et il avait raison. Et tous les deux nous nous demandâmes ce que venait faire un Turc dans cette histoire. Avait-il été rétribué pour sa participation ou était-il un agent de la police française ou un de leurs mouchards ? Impossible de le savoir. Une chose nous parut certaine: les Marocains n'avaient pas renoncé à leur projet. Et cela démontrait d'une façon irréfragable qu'ils avaient tous les encouragements, voire tous les appuis, d'autant qu'on pouvait facilement contester ma version, "les Marocains n'ayant aucune raison de vouloir enlever un Algérien". J'étais donc en mauvaise posture pour faire admettre que Hassan *aneggaru* m'en voulait à mort.

"Tu es marqué à l'encre rouge chez nous", m'a dit un jour Aherdane, ce que me confirma, si besoin en était, monsieur Hassan Jaouad, répétiteur de berbère aux langues orientales. Mohamed El

Hadj Nasser m'avait dit pour sa part, que son roi rendait Boumédiene responsable du réveil berbère en ce sens qu'il avait provoqué les Kabyles. Il me précisa en outre qu'il était chargé de la tenue de mon dossier et ce depuis des années. Mais je crois vous en avoir déjà parlé.

Ce dernier épisode rendait urgent mon changement de domicile, d'autant que je me suis soudain souvenu que mon grand ami Boudjemaï Boudjemâa tenait un café hôtel récemment acquis - rue Cardinet. J'allais le voir et lui racontais mon histoire dans ses grandes lignes. Il m'offrit bien entendu le refuge désiré et me proposa même une arme, ce dont je le remerciai vivement. Mais là encore j'avais joué de malchance car ma nouvelle chambre avait une fenêtre qui ne fermait pas bien et la literie consistait en deux draps et une seule et légère couverture, mon ami ne pouvant mettre plus à ma disposition.

De toute façon je devais déménager et cela m'ennuyait beaucoup, car on ne peut déjouer une filature quand on est chargé. Je fis cependant de mon mieux et j'ai cru avoir bien réussi. Il n'empêche que deux jours plus tard je constatai avec amertume que ma ruse n'avait servi à rien, puisque je découvrît des agents du roi dans mon nouveau quartier.

C'était par un après-midi de février. Comme j'étais fatigué et que je voulais me reposer, je repris, rue du Faubourg Montmartre, l'autobus 74 qui s'arrête tout au long de l'avenue de Clichy. Arrivé à Brochant, non loin de mon domicile, je descendis et constatai la présence d'un Marocain. Comme le quartier en était plein, je ne trouvai pas la présence de l'homme insolite. Mais, au lieu de prendre l'autobus que, visiblement, il attendait, il remonta l'avenue de Clichy non sans m'avoir jeté au préalable un regard qui en dit long. Je changeais bien entendu de projet et d'itinéraire.

Le soir, en quittant la rue d'Uzès, je ne pris pas l'autobus comme j'en avais eu le désir, mais le métro. Comme d'autre part, les stations Montmartre et Bonne Nouvelle étaient surveillées en permanence, je me résolus à utiliser celle de La Bourse. C'était d'ailleurs assez pratique pour moi puisque je n'avais à changer qu'une fois de métro pour rejoindre mon nouveau domicile.

Vers 19 heures, je quittai le siège de notre association où j'avais laissé des jeunes et gagnai l'accès principal de la station

précitée. Je descendis la rue d'Uzès, puis la rue Montmartre jusqu'à la rue Feydau, puis celle-ci et arrivai rue Vivienne que je remontai. Jusque là personne n'était à mes trousses.

Parvenu place de la Bourse, je vis venir au loin, et derrière moi, trois personnes – trois Européens – deux ensemble et une seule. Je continuai bien entendu ma route et m'arrêtai subitement au coin de la rue du Quatre Septembre et attendis. Pas longtemps, puisque les deux personnes me dépassèrent au bout de deux minutes environ. Quant à la troisième, celle qui les suivait à quelques mètres, elle ne se montra pas, quoique j'aie prolongé mon attente plus qu'il n'en fallait.

"Voyons voir", me suis-je dit, et je sortis de ma cachette pour revenir sur mes pas. Oui, le troisième homme était debout sur les escaliers menant à la bourse – je parle de l'immeuble – et partit en pressant le pas dès qu'il me vit déboucher de la rue du Quatre Septembre, - "Mauvais voyage et mauvais vent" lui dis-je de loin, et je m'engouffrai dans la station de métro toute proche.

Mais à cette heure là les métros étaient déjà rares et je dus attendre le mien plus de vingt minutes, de telle sorte que lorsque j'arrivai à la station "Opéra", l'homme était là sur le quai à m'attendre. Nous nous reconnûmes et il eut un mouvement d'écart. Je descendis bien entendu de la rame et commençai à longer le quai tout en le surveillant. Et je vis qu'il n'avait pas l'intention de prendre le métro ce qui n'était pas mon cas, car dès que la sonnerie retentit, je m'engouffrai dans la rame la plus proche. Il tenta bien sûr d'en faire autant mais c'était trop tard. Je lui fis alors un signe de la main et partis.

Je changeai comme il se devait à St. Lazare et descendis à la Fourche. Et là, j'eus une autre surprise : le Marocain que j'avais vu le matin à l'arrêt d'autobus était là, en compagnie d'un autre de ses compatriotes. Et comme il ne faisait pas très clair et qu'ils n'étaient pas des professionnels, ils dévisageaient tous ceux qui passaient devant eux. Ils me reconnurent et ne me suivirent pas.

Je changeai quand même de trottoir pour pouvoir m'esquiver facilement et fus surpris de trouver au coin de la Rue des Moines et de l'Avenue de Clichy un autre Marocain avec un sac en matière plastique. Il paraissait de marbre ce "zigue". Je me suis même demandé s'il respirait vraiment. Il était figé, les yeux

rivés sur les immeubles qu'il avait en face de lui. Une statue a peut-être plus de vie que ce bonhomme-là. Je ne voulais pas bien entendu le déranger dans sa contemplation, aussi pris-je carrément la Rue des Moines avec l'intention de tourner à droite arrivé à la rue Truffaut d'où j'aurais rejoint la rue Cardinet.

Je n'avais plus peur ayant en plus de ma "lancette" un 7,65 avec une cartouche dans le canon. D'autant qu'en dehors de ce monsieur dont je viens de parler personne, absolument personne, n'était en vue. D'ailleurs, je me suis arrangé à ne presque pas le perdre de vue et pus vérifier de ce fait qu'à aucun moment il n'a regardé dans ma direction. Il n'était pas là pour des prunes, je le savais, j'en étais même persuadé, mais il ne m'inspirait aucune appréhension.

Je n'hésitai donc pas à tourner à droite lorsque j'arrivai rue Truffaut. Mais par acquis de conscience, je me suis mis à couvert près d'une porte cochère et attendis. Et je ne tardai pas alors à pousser un cri étouffé d'admiration, car les cent ou cent cinquante mètres qui me séparaient de lui, notre homme les fit en autant de temps qu'aurait mis Mimoun au temps de sa splendeur.

Il avait l'air d'un cheval barbe, mon Soussi sec et noueux. Et méfiant par-dessus le marché car, comme s'il avait flairé un piège, il stoppa net à quatre mètres environ de moi et passa à l'autre trottoir, évitant le jet paralysant de ma "lancette". Il n'en fut pas moins contrarié, car il ne se retourna pour me voir que plus de 150 mètres plus loin. Je fis quand même quelques détours supplémentaires avant de retrouver mon lit glacé.

Le lendemain j'allai dormir boulevard Voltaire. Et parce que j'étais sans doute attendu ailleurs, je n'eus aucun problème. Mais le jour suivant j'eus droit à une petite filature. Ayant en effet pris le métro à "Bonne nouvelle" pour aller "Place Voltaire", je pris d'abord la ligne Balard au lieu de Créteil et descendis à Richelieu-Drouot où la correspondance est aisée à prendre et je repris la ligne opposée. Je laissai bien entendu s'écouler le flot des voyageurs qui étaient descendus en même temps que moi et pus de ce fait constater qu'une jeune femme - une Française - m'avait imité.

- "J'imagine, lui dis-je, que vous avez été aussi distraite que moi au point de vous être trompée de station, à moins que vous ne soyez

pas du quartier auquel cas je suis prêt à vous aider, les lieux environnants n'ayant presque pas de secrets pour moi".

Elle sourit sans dire un mot et prit le métro suivant, non sans me faire un geste de la main. J'attendis encore un bout de temps avant de prendre à mon tour un des métros suivants qui me déposa à la place Saint Ambroise avec l'idée d'y retrouver le fameux camion dans lequel je devais faire mon dernier voyage. Il n'y était pas. Mais je fus étonné de trouver, m'attendant à l'entrée de la rue Frémicourt, un Marocain. Décidément, ils sont partout ces braves Soussis.

Je fis semblant de ne l'avoir pas remarqué et m'engageai dans cette même rue où pourtant je n'avais rien à faire. J'empruntai après ça la première rue à gauche où j'attendis quelques instants avant de revenir sur mes pas. Bien entendu le cerbère n'était plus là. Mais comme je savais qu'il allait se montrer de nouveau, je me suis caché derrière un camion de déménagement. Pas pour longtemps, car au bout d'une minute ou deux, je le vis venir du côté opposé.

Il était passé par le boulevard parallèle à la rue Frémicourt, ayant cru sans doute qu'il allait m'y rencontrer. Et comme il ne m'y vit pas, et pour cause, il revint à sa place initiale en passant derrière mon dos. Il ne savait naturellement pas que je l'attendais avec ma "lancette" prête à lui cracher son contenu gazeux, d'autant qu'il était occupé, tout en étant sur ses gardes à regarder des deux côtés de la rue. Je le laissai donc venir et sortis de ma cachette au bon moment. Mais il était d'une agilité de félin, aussi esquiva-t-il le jet que je lui lançai au visage.

Il en sentit quand même quelques effets, sinon les odeurs, car il partit à fond de train et pénétra même dans une impasse. C'était une excellente occasion de le coincer mais je ne pus l'exploiter et pour cause... un vent contraire m'avait renvoyé en plein visage le gaz, à tel point que je me suis trouvé paralysé et suffoquant.

Un vieil homme qui passa par-là, avec un jeune garçon de treize - quatorze ans en fut également atteint et nous restâmes là, à nous regarder sans nous dire un seul mot. Finalement nous récupérâmes et le vieil homme eut la force de me demander si l'homme que j'avais fait fuir avait voulu m'attaquer. – "C'est cela

même", lui répondis-je. Et nous nous séparâmes sans rancune, le vieil homme ne m'ayant exprimé aucune animosité.

Il me semblait à mesure que les jours passaient que les Marocains avaient cessé d'être les maîtres d'œuvre, car chaque fois que j'en démasquais un, j'étais sûr qu'il était là uniquement pour aiguiller mon attention, le danger réel étant représenté par un Français. Je vous donne un exemple, tenez. Un soir, je décidai d'aller me coucher de bonne heure tellement j'étais épuisé, et pris pour ce faire le métro à La Bourse. Mais au lieu d'aller du côté de saint Lazare où j'aurais été plus proche de chez-moi, je pris la direction opposée. L'itinéraire de sûreté que j'avais fait était le suivant : La Bourse – Réamur-Sebastopol – Barbès - Rome d'où je pouvais enfin rejoindre le Square des Batignoles par une rue parallèle à la voie du chemin de fer.

Il était environ 18 heures lorsque je pris le métro à La Bourse, et il y avait du monde. Il m'était donc difficile de démasquer mes poursuivants éventuels dans cette foule grouillante des heures de pointe. J'essayais cependant de le faire en ralentissant à chaque fois le pas ou en prenant la dernière rame. Car, comme chacun peut le penser, ceux qui veulent rentrer chez-eux au plus vite ne flânent pas dans les galeries souterraines du Métropolitain. Ce qui ne fut pas le cas de ce monsieur que j'avais repéré au moment ou j'allais changer à Réamur-Sebastopol. Je l'ai d'ailleurs induit en erreur en me dirigeant vers la direction Porte d'Orléans.

Il me suivit et je rebroussai chemin. Il en fit autant en ajoutant la mimique de quelqu'un qui s'était trompé. Je m'arrêtai alors net et le laissai passer. Vingt secondes plus tard, montre en main, je gagnai à mon tour le quai où normalement mon suiveur aurait dû être, le métro n'étant pas encore arrivé. Mais il n'y fut pas et ce fut lors alors que l'idée d'un P.C. hanta mon esprit. Oui, les agents qui me suivaient rendaient compte, par téléphone ou par radio, à une équipe postée quelque part dans Paris et qui donnait ses instructions.

Je m'attendis donc à trouver un comité d'accueil à Barbès et mon attente ne fut pas déçue. En effet, dès que je descendis de la rame où j'avais voyagé, un jeune homme long et maigre me souhaita pour ainsi dire la bienvenue. Il portait un couffin pour

jouer au clochard mais sans avoir bien appris son rôle. Il était surtout bien propre d'habits et de corps. De plus, tout en gesticulant maladroitement, il ne me quitta pas des yeux. Je profitai de la cohue pour m'esquiver, mais en quelques enjambées, il me rejoignit dans le couloir où d'ailleurs je l'attendis. M'ayant vu, il freina sec pour prendre mon sourire moqueur dans la gueule. Et comme la voiture suivante entrait dans la station, je fis un bond et entrai dans une rame au moment même où les portes se refermaient. Je vis alors les yeux du clodo se dilater d'étonnement et de déception.

Naturellement je descendis à la station suivante car je n'avais rien à faire à la porte de Clignancourt. Et en revenant à la station que je venais de quitter, sachant que mon clodo n'y était plus, j'ai pris en remorque un Marocain que je n'ai pas eu du mal à semer en raison de la foule très nombreuse qui s'empare de la station Barbès à ces heures-là. Finalement j'abandonnai le métro et pris un taxi tellement j'étais fatigué.

J'étais d'ailleurs si épuisé physiquement, d'autant que j'étais toujours malade, que je décidai d'aller passer quelques jours hors de Paris, plus exactement en Normandie où Bénet possède une maison. J'espérais alors qu'à mon retour la situation se décanterait ou prendrait une autre tournure. J'espérais en quelque sorte un miracle mais il ne se produisit pas, car dès mon retour à Paris les filatures reprirent de plus belle et menées le plus souvent par des Français qui, je dois le reconnaître, manquaient le plus souvent de professionnalisme.

Je commençais même à m'habituer à ces jeux de cache-cache sans oublier que la moindre petite erreur me coûterait la vie. Et durant ce temps je n'avais pas cessé de me demander si les Français par cette méthode inhumaine et dégradante ne cherchaient pas seulement à me faire quitter leur pays. Car il leur était facile de me tuer ou de laisser faire leurs acolytes marocains qui, j'en étais sûr, n'en demandaient pas mieux. Sans oublier que les motifs d'une expulsion seraient vite trouvés.

Ils pouvaient également m'arrêter, la justification étant facile à trouver. Mais ils préféraient visiblement que l'initiative du départ m'appartienne afin qu'ils puissent se laver les mains dans le cas où le malheur m'aurait attendu ailleurs.

Il va sans dire que je pouvais quitter la France sans demander la permission à quiconque. Mais c'était incontestablement décevoir les miens qui n'auraient pas manqué alors de m'accuser d'abandon de poste, d'autant que des gens bien intentionnés seraient là pour déverser sur mon compte toutes sortes de ragots. Ils pourraient dire par exemple qu'après avoir constitué un magot en "rançonnant" les commerçants kabyles, Mohand Aarav est allé le "bouffer" hors de France à l'abri des regards indiscrets. Ils pouvaient aussi ajouter...

Mais est-il bien nécessaire de continuer mon énumération, votre imagination pouvant aisément la suppléer ? De toute façon, si j'avais été sûr, absolument sûr que la gauche gagnerait les élections législatives de mars 1978, j'aurais déjà quitté la France, car les communistes français n'auraient pas manqué alors de me faire arrêter pour me remettre entre les mains de l'Amicale. Ce fut pourquoi d'ailleurs dès le 10 mars, je m'étais éloigné de Paris, ayant préféré attendre le résultat des susdites élections dans un endroit retiré. Car j'étais persuadé, ou presque, que la gauche parviendrait au pouvoir. Il est vrai que Bénet qui connaît bien certains dessous pensait que peut-être... Mais on connaît la suite.

Revenu à Paris dix jours après, je constatai amèrement que la situation n'avait point changé pour moi. A peine, en effet, eus-je mis les pieds Gare d'Austerlitz que les filatures reprirent. J'étais persuadé pourtant de n'avoir vu aucun Marocain à la sortie, d'autant que je ne pris plus le métro mais l'autocar reliant directement la gare d'Austerlitz à celle de St. Lazare.

Je voulais en effet laisser ma valise à la consigne afin d'être sûr de gagner mon domicile dans de meilleures conditions. Je voulais aussi faire un saut rue d'Uzès pour connaître les nouveaux développement de la situation, car les jeunes, sous la conduite d'Aït Ameur – n'avaient point chômé durant mon absence. J'allais donc avec confiance vers la consigne automatique quand un Marocain se signala à mon attention. "Après tout, me suis-je dit, un Marocain peut tout aussi bien que moi avoir le besoin de venir à la gare. Il ne faut tout de même pas que je tombe dans l'obsession et voir en chaque Marocain que je rencontre un agent de Hassan *aneggaru*. Dans ce cas, c'est Ste. Anne qui m'attend".

J'avoue cependant que je n'étais pas arrivé à me convaincre complètement. Ainsi, demandai-je à Aït Ameur, au moment où il fermait le local de notre Association, de m'accompagner jusqu'à la gare St. Lazare. Je me suis bien gardé bien entendu de lui faire part de mes soupçons concernant le Marocain rencontré auparavant. Mais par amitié et par respect pour moi, il m'accompagna à la gare en question.

Il fut donc surpris de constater que j'y étais attendu. Il nous a fallu finalement prendre un taxi pour échapper à la surveillance étroite des sujets du roi et peut-être aussi de ceux de Giscard. Nous nous arrêtâmes assez loin de mon domicile et pûmes aussi vérifier que nous n'avions pas été suivis. Saïd repartit bien sûr chez lui, me laissant seul avec mes sombres pensées.

"Je ne peux pas quitter la France, me dis-je finalement, je ne peux pas non plus continuer à mener cette vie de fou - où la moindre inattention peut m'être fatale. Il me fallait emmener avec moi le dernier agent de Merbah, je veux nommer Saïbi Abdelaziz. Je lui téléphonai et lui donnai rendez-vous au 100 Bd de Ménilmontant pour le 22 mars à 18 heures.

J'avais appelé la veille le sieur Oukaci et lui dis que j'allais le voir dans 24 heures ; c'est à dire le 22 mars à 19 heures. Pourquoi Oukaci ? Parce qu'il était à ma connaissance le seul commerçant kabyle à m'avoir désigné nommément dans sa plainte; parce qu'il travaillait également et cela depuis fort longtemps déjà, pour le compte et des Algériens et des Français; parce qu'enfin il est de nationalité française et qu'à ce titre la police du même nom ne devait pas rester sourde à ses appels.

Saïbi dit Yann, comme à son accoutumée et conformément aux ordres de ses supérieurs, fut ponctuel. Je lui demandai sur-le-champ, sachant à l'avance qu'il ne refuserait pas, de m'accompagner chez le sieur Oukaci. Et nous y allâmes, non sans passer rue d'Uzès ou j'allais récupérer mon revolver. Bien entendu, je lui dis exactement le contraire, à savoir que je devais passer rue d'Uzès pour y déposer mon arme.

Le jeune qui nous véhicula nous déposa juste à l'arrêt d'autobus où les policiers qui nous arrêtèrent avaient dit s'être mis en observation. Nous n'eûmes qu'à traverser le boulevard Ornano, large de 25 mètres environ, pour être dans l'agence de voyage où

Oukaci et ses amis policiers nous attendaient. Car, contrairement à leur déclaration à la justice les policiers étaient bel et bien à l'intérieur de l'agence et c'était d'ailleurs ce que je voulais.

Mais pour qu'ils sachent qu'il s'agissait bien de moi et non d'un client, Madame Oukaci, contrairement à ses habitudes, était là. Je la vis du reste faire un signe aux "flics" quand nous entrâmes, de telle sorte que nous n'échangeâmes qu'un simple bonjour avec son mari. Les "flics" bien entendu passèrent par la porte donnant sur la cour et mirent tout au plus 30 secondes à nous rejoindre par la porte d'entrée. Ils nous fouillèrent bien sûr et trouvèrent sur moi une arme. Et mon compte fut bon.

Avez-vous été arrêté en tant qu'Algérien par la police française? Oui, dites-vous? Eh bien, vous n'irez pas en enfer, j'en suis absolument sûr, car il ne doit pas exister d'autres enfers que celui-là. Je dois reconnaître cependant qu'en ce qui me concerne le jeune commissaire de police que j'ai trouvé à la deuxième B.T. était un homme valeureux. Il s'est borné à faire son métier en y ajoutant un brin d'humanité et de considération.

Il était visiblement embêté par ma présence et me le dit. Il me précisa en outre qu'il ne pouvait pas m'envoyer au dépôt sans en référer à ses supérieurs, en raison de ma notoriété. Il fit ce qu'un commissaire de police ne fit jamais: il permit à ce que je sois présent à l'interrogation de Oukaci. Et ce dernier n'avait point affabulé, comme sa déclaration parvenue au juge d'instruction me le montra par la suite. Indubitablement donc, les policiers sur ordre de leurs supérieurs avaient altéré la déposition d'un plaignant. Comment d'ailleurs le vilain Oukaci aurait-il pu soutenir que je l'avais menacé de mon arme avant "l'arrivée" des policiers si ceux-ci n'avaient point reçu l'injonction de taire la vérité?

Le serment d'un policier ou d'un magistrat, je sais maintenant ce que ça vaut et à quoi ça ne résiste pas. Evidemment, pour créditer un peu la version de leur "ami", les deux policiers affirment

a- qu'ils étaient à l'arrêt d'autobus où justement notre ami nous avait déposés une minute auparavant;

b- qu'ils avaient mis cinq minutes pour traverser le boulevard Ornano, large, je le répète, d'environ vingt cinq mètres. A quoi

monsieur Oukaci ajouta qu'il s'était chargé, pour signaler mon arrivée, d'agiter un mouchoir.

Et ni le juge d'instruction Joly, ni le président Cosset, qui eut à me juger, ne crurent nécessaire de poser à Oukaci la question qui vient immédiatement à l'esprit: Comment peut-on agiter un mouchoir alors que l'on est sous la menace d'un revolver?

D'autre part, aucun de ces magistrats ne crut utile de faire préciser aux policiers la position de l'arrêt de l'autobus par rapport à l'agence Oukaci et la distance qui sépare les deux endroits. Ils auraient pu savoir ainsi que, contrairement aux allégations de ces inspecteurs, on pouvait distinguer non seulement un revolver mais une simple allumette. Car il faisait encore nettement jour le 22 mars à 19 heures.

Vous me direz que mes deux avocats pouvaient tout aussi bien pousser le juge d'instruction à faire ces vérifications. C'est vrai. Mais ni Maître Arnaud, ni Maître de Saint Juste ne voulaient faire des vagues. Maître Arnaud eut même le courage de m'abandonner au milieu de l'instruction et sans me donner le temps de prendre un nouveau défenseur ni me rendre l'argent qui lui fut versé. Vous comprendrez bien cet homme, lorsque vous saurez qu'il avait à l'époque quelque part du coté de Collo une villa où il aimait passer ses vacances.

Maître de Saint Juste, soucieux sans doute de mes véritables intérêts, me déconseilla vivement d'user des artifices de la procédure pour me faire libérer. Et lorsque je passais outre ses "recommandations", il s'excusait, en ma présence s'il vous plait, auprès du juge d'instruction, lui affirmant qu'il "n'était pour rien dans mes manœuvres, "comme si celles-ci contrariaient un plan préétabli.

Mais peut-être désiriez-vous savoir de quoi il s'était agi. Une loi, votée en 1975 par le parlement français, stipule que si l'instruction d'une affaire concernant un détenu primaire n'est pas terminée au bout de six mois, celui-ci est libéré d'office à la fin de ce délai. C'était mon cas et l'instruction de mon affaire devait donc prendre fin le 27 septembre 1978. J'eus la chance de voir le juge Joly prendre 45 jours de vacances (1er juillet - 15 août).

Théoriquement donc, il ne lui restait qu'un peu plus d'un mois pour terminer son instruction et j'ai vu qu'il ne pouvait le faire

qu'en la bâclant. Je dis donc à Maître de Saint Juste qui vint me voir avant de prendre ses vacances, que je j'allais l'en empêcher, et voici comment. Dès le 20 août je lui ferais parvenir une demande de mise en liberté provisoire qu'il refuserait, cela va sans dire. Je ferais alors appel et il serait dessaisi du dossier pendant au moins trois semaines. Et ainsi je l'aurais empêché de me maintenir en détention ce qui aurait été fatal pour moi, ma santé s'étant terriblement détériorée.

Mais mon avocat ne fut pas de cet avis. Selon lui, agir de la sorte c'était provoquer le parquet qui ne manquerait pas alors de trouver un autre motif d'inculpation. Non, nous devions attendre patiemment que le juge Joly ait terminé son instruction pour déposer un moratoire, dans la mesure bien sûr où nous estimerions que cette dernière laissait à désirer. Maître de St. Juste avait oublié seulement de me préciser une chose : la différence qu'il y avait en la circonstance entre son attente et la mienne.

Je changeai bien entendu de défenseurs, mais le mal était déjà fait, car malgré le grand talent de Maître Collard et la grande expérience de Maître Gambier de la Forterie, auxquels je reste extrêmement reconnaissant et redevable, le dossier continuait à me présenter comme un truand. Vous ai-je dit que mon affaire fût confiée, sans doute à dessein, aux deux juges les plus durs du palais de justice de Paris ? Le président Cosette surtout était spécialisé dans les affaires de proxénétisme et sa sévérité était proverbiale dans les prisons de France. Il était en outre raciste, ce qui ne gâtait rien.

Ajoutons une petite note de gaieté à cet ensemble. Des dizaines d'amis m'avaient écrit en prison et aucune de leurs lettres ne m'était parvenue. J'en avais quand même reçues beaucoup mais, sans doute pour m'épargner des achats massifs de timbres, on a préféré en limiter le nombre. Merci messieurs de votre louable intention. D'autant que des mandats postes qui m'étaient adressés avaient été renvoyés à leurs destinataires.

Le lendemain de notre arrestation, le sieur Saïbi et moi, la police procéda à la perquisition de nos domiciles respectifs ainsi qu'à celle du siège de l'Académie Berbère. Et dans ce dernier elle y trouva deux de nos jeunes adhérents, je veux nommer Laouari Ali et Slifi Abdelwahab (ce dernier décédé depuis). Ils furent bien

entendu arrêtés sans qu'on ait quelque chose à leur reprocher. Le juge qui les avait d'ailleurs envoyés à la Santé le leur avait bien dit:

- Logiquement je dois vous faire relâcher, mais j'ai reçu des ordres pour vous faire détenir.

Je leur ai déjà exprimé mon admiration pour la dignité de leur conduite et le courage exemplaire qu'ils avaient montré en la circonstance. Je les salue encore.

Pour des raisons de prestige ou de sadisme, le juge Joly ne nous convoqua pas moins mes jeunes coaccusés et moi pour le 19 septembre, quoique le dossier ne fût plus entre ses mains. Dans le fourgon cellulaire où j'avais été embarqué avec d'autre détenus, j'avais remarqué que j'étais le seul a me trouver isolé dans une cellule. Ne connaissant pas les habitudes de travail des gendarmes qui nous convoyaient, je n'y vis aucun inconvénient. Mais à notre arrivée au palais de justice, je notai qu'on prenait grands soins de mes gestes et mon nom avait été prononcé par des sbires qui nous attendaient.

Grands Dieux ! Qu'est ce que cela signifiait ? Je m'en ouvris à un vieil habitué avec qui je partageais la cellule d'attente et qui avait du reste - il me le dit - remarqué mon isolement dans le fourgon : "En règle générale, ajouta cet homme, seuls "voyagent" dans des cellules à part ; les mineurs et les grands criminels". N'étant pas mineur, j'étais donc ... *My goodness* ! Serait-il que l'arme qu'on avait trouvé sur mois avait servi à un quelconque assassinat ? Car ce n'est qu'à ma sortie de Fresnes que le juge Joly, que je revis pour la dernière convocation - m'apprit que mon arme était vierge de tout crime.

Oui, pendant six mois, on avait tenu au-dessus de ma tête - sans doute pour l'empêcher de se reposer - cette épée de Damoclès, alors que de l'avis de tous les prisonniers auxquels j'en avais parlé, le problème se règle dans la première semaine ou du moins à la première convocation du juge d'instruction. De toute façon, je ne tardai pas à apprendre qu'il ne s'agissait pas de cela, puisque mes jeunes compagnons avaient eu droit aux même attentions.

Figurez-vous en effet que lorsque vint le moment fixé par le juge Joly pour nous voir, nous eûmes droit à l'une des plus belles escortes qui se vît au palais de justice. Dix-huit (18) gendarmes, choisis parmi les plus jeunes, et sans doute les mieux entraînés de

leurs compères, nous menèrent tambour battant dans les couloirs souterrains de cet édifice. Et indifférents à tout, même à ma maladie, la consigne avait dû être d'une telle rigueur que ces messieurs devaient voir en nous les plus terribles malfrats qu'ils aient eu à escorter.

Quelle ne fut donc leur étonnement quand le juge Joly nous dit qu'il nous avait convoqués pour nous apprendre que nous serons libres le 27 septembre ! Tant de mesures de sécurité pour des gens à qui l'on annonce leur libération imminente plongeaient dans la perplexité ces braves gendarmes. Ils ne purent rien dire bien sûr, du moins redevinrent-ils des hommes en nous raccompagnant à nos cellules d'attente.

Ainsi prit fin mon expérience des prisons françaises. Mais il y avait des gens qui étaient convaincus que je n'en étais pas quitte pour autant. Et Jacques Bènet fut de ceux-là. Alors je me fis tout petit, laissant croire à tous que ma combativité était définitivement émoussée.

A Saïbi cependant je dis que la Tunisie nous offrait son aide, et que nous pouvions donc si nous le voulions traverser la frontière pour aller rejoindre la Kabylie. J'ajoutais que Ferhat Abbas était dans le coup, ce qui n'était vrai ni pour lui ni pour Bourguiba. Je commis là une erreur qui faillit me coûter la vie, car je ne pensais pas que Saïbi était chargé d'en finir avec moi. Oh! Il ne me tira pas une balle par derrière ni mit un poison dans ma nourriture ou dans ma boisson, il recourut tout simplement à un morceau de pomme de terre.

Mais pour accomplir son forfait, il eut fallu que je me déchaussasse. Ainsi m'invita-t-il à aller passer quelques jours en Auvergne, sa concubine y possédant une maison. Nous avions avec nous son autre maîtresse, ce qui me rassura quelque peu sans cependant retrouver ma complète sérénité. Car je n'arrivais pas à remonter la pente malgré le bon air et la bonne nourriture. Au contraire, ma santé s'altérait alors que d'ordinaire et en pareilles circonstances je me sentais revivre. J'essayais bien entendu de trouver une raison à ce déclin quotidien, mais en vain.

De retour à paris, la détérioration de ma santé devint si flagrante qu'elle constitua un objet de discussion pour tous mes amis. Je ne dû d'ailleurs la vie sauve qu'au fait que le studio que

Saïd Aït Ameur mit à ma disposition était situé au sixième étage d'un immeuble sans ascenseur. Mes forces étaient en effet devenues si faibles que je fus obligé de changer de chaussures, celles que je portais étant devenues trop lourdes à mon gré. Alors ma situation changea presque immédiatement sans que je fisse cependant un quelconque rapprochement.

Et cela dura jusqu'au retour des premières chaleurs du printemps. Car il me fallut alors abandonner mes nouvelles chaussures au profit des anciennes qui me faisaient moins transpirer des pieds. Et pendant trois jours je ne notais rien de particulier, si ce n'est leur lourdeur habituelle. Mais le quatrième jour, j'en retirai mon pied droit avec rapidité en essayant de les mettre. Qu'est-ce donc qui s'y était introduit pendant la nuit ?

Ce n'était bien entendu ni un insecte ni un batracien, mais simplement un morceau de pomme de terre. Il était coupé en croissant de manière à s'adapter strictement à la pointe interne de ma chaussure pour ne pas heurter les orteils. Chose extraordinaire, il avait gardé toute sa fraîcheur du premier jour. Fraîcheur qu'il ne commença à perdre qu'une fois exposé à l'air libre et à la lumière.

Et je me mis alors à penser à Boussouf et à la mort du colonel Boumediene. Je savais, depuis 1958, que le premier nommé était le créateur du second, et que depuis cette époque là celui-ci ne pouvait rien décider sans l'agrément de celui-là. Mais j'ignorais qu'un jour Boumediene déplairait au point de mettre sa vie en danger. Ce fut d'ailleurs pour cette raison que j'eus à soutenir une idée absurde, à savoir que Kaid Ahmed n'était pas mort.

Oh ! J'avais une petite excuse : je connaissais parfaitement l'amitié indéfectible qui liait ce dernier au colonel Boumediene. Les deux hommes étaient en effet si soudés par leur anti-kabylisme que je ne pouvais pas admettre un seul instant que l'un eût pu tuer l'autre. Il m'a fallu donc attendre que l'un rejoignit l'autre dans la tombe pour suspecter Merbah et Boussouf.

Pourtant les indices qui auraient dû mettre mon esprit en éveil n'avaient pas manqué. Mais j'avoue que, comme tout le monde, je n'avais pas alors deviné les raisons qui poussèrent le colonel Merbah à faire indirectement le panégyrique du colonel Chadli. Ne disait-on pas en effet - et le journal l'Aurore était

toujours là pour répercuter l'information - "qu'un colonel défie Boumediene, au besoin en le menaçant de son arme".

Bref, pendant prés d'un an, les algériens apprirent qu'il y avait un officier bon enfant et brave qui s'opposait à Boumediene. Boussouf préparait ainsi la succession et personne n'y vit que du feu. Même Radio-Tanger qui avait alors une émission kabyle, créée en vue d'inciter les Djurduriens à la révolte, faisait le jeu de Merbah, peut-être à bon escient.

Il n'est pas difficile de deviner aujourd'hui pourquoi Boussouf avait choisi Chadli pour remplacer Boumediene: c'est le président brouette. La brouette, comme tout le monde le sait, ne se meut que si on la pousse. Autrement dit, avec Chadli, guidé par Merbah, Boussouf pouvait tranquillement continuer à vaquer à ses affaires juteuses.

CHAPITRE X

Deux pied-Noirs s'étaient mis dans la tête qu'ils pouvaient changer le régime algérien. Avaient-ils d'autres mobiles que leur amour du pays natal ou appartenaient-ils à un orchestre dont le chef avait été celui de Kaouane ? Tout était possible, d'autant que leur situation financière n'était pas brillante. Je les ai rencontrés un jour chez Claude André, mon grand ami. Et tout de suite ils voulurent me faire l'honneur de m'inclure dans leur comité où ne tarderait pas d'ailleurs à figurer le président Ferhat Abbas.

Mais en quelques mots, Claude et moi dégonflâmes l'opération qui avait indubitablement un côté boy-scout. Nous nous séparâmes ce jour-là non sans devenir d'assez bons amis. Ce qui me donna droit au petit papier qu'ils publiaient et que je ne lisais pas tant il me paraissait puéril.

Vint mon arrestation, alors Troize et Schembré se montrèrent d'une amitié si désintéressée que j'en eus souvent quelque gêne. Ils me constituèrent un avocat en la personne de Maître Arnaud, un autre Pied-Noir, dont je n'ai pas gardé un bon souvenir. Puis ils écrivirent et firent écrire tous leurs nombreux amis au juge Joly qui aurait été ébranlé sans les consignes du parquet.

Ils m'écrivirent des lettres de soutien si touchantes que je me suis mis à regretter que les Kabyles n'en fissent pas autant. Bien au contraire. Car beaucoup de ces derniers parmi lesquels figuraient en bonne place les Hand et les Hassan étaient heureux de me voir disparaître de la scène où je les empêchais, paraît-il, de jouer un rôle.

Mais, revenons à mes "amis" pieds-noirs. J'ai dit qu'ils m'avaient constitué un avocat et impressionné le juge par leurs écrits... j'ajoute que dès qu'ils apprirent que j'étais de nouveau libre, ils reprirent contact avec moi pour me parler ... des Marocains et aussi des Espagnols. Les premiers nommés leur avaient même promis beaucoup d'argent s'ils me décidaient à aller enfin à Rabat. Je redevins méfiant, mais pas au point de les repousser. Et je fis bien car un jour ils m'annoncèrent qu'ils avaient réussi à convaincre les Espagnols à m'accorder leur aide.

- Je suis donc connu auprès de ces messieurs ? leur demandai-je.

- Pas avant que nous n'ayons fait le nécessaire, me répondirent-ils.

Ils m'apprirent par-là même qu'un important responsable des services des renseignements de l'armée espagnole avait décidé de me rencontrer à ... Nice.

Nous nous y rendîmes donc le jour venu et en compagnie de Jacques Bénet, non sans que M. Lai, qui tenait un magasin de vêtements, ne me rendît présentable. Il en profita pour me mettre en garde contre la loquacité légendaire de ses compatriotes. Il savait cependant que je ne pouvais y échapper car, maîtres d'œuvre de l'opération, ils étaient incontournables. Il était seulement à souhaiter qu'ils se bornent aux présentations, ce qui malheureusement ne fût pas le cas.

- Mais laissez donc parler M. Bessaoud, dit à un moment donné, le général[3], excédé.

Pensant que ce n'était là qu'un premier contact, je n'avais exprimé que des idées vagues, le secret de notre conversation pouvant ne pas être bien gardé. Nonobstant, j'ai cru avoir suscité quelque intérêt puisque l'invitation d'aller a Madrid me fut faite et qu'un passeport espagnol me fut délivré à cet effet.

- Voyez-vous M. Bessaoud, me dit mon interlocuteur avant de nous quitter, bon an mal an, nous recevons des dizaines de demandes d'aide de la part des Algériens. Et toujours nous répondons par la négative. Si je suis donc ici aujourd'hui, c'est bien parce que votre nom a été prononcé.

Avec mes amis pieds-noirs, je me rendis à Madrid. Mais soit parce que j'ai déçu, soit parce que le gouvernement français a

[3] J'ai su plus tard qu'il en était un.

eu vent de l'affaire au point d'intervenir, le gouvernement espagnol changea de fusil d'épaule, à tel point que mon nouvel interlocuteur était un policier spécialisé dans la lutte contre les Basques. Ses propositions m'ayant paru indignes, je les ai rejetées avec mépris, mettant ainsi un point final à l'affaire.

De retour a Paris, mes "amis" pieds-noirs insistèrent lourdement pour que je rencontre l'adjoint du général Dlimi. Comme je devinais qu'ils avaient des sous à glaner dans l'opération, je décidai de ne pas les en priver. Je vis donc ce serviteur de Hassan *aneggarru* et fus absolument ébahi par le côté James Bond qu'il s'était donné. Il fit même quadriller par ses hommes le quartier de l'opéra où se tint le rendez-vous.

Bien entendu, et comme vous pouvez le deviner, il m'invita à aller à Rabat et obtint les mêmes réponses que celles que j'avais faites à ses prédécesseurs. Et le lendemain les filatures reprirent de plus belles. Chose curieuse, 99% des hommes utilisés à cet effet étaient des *colored* du sud marocain, des oncles de Hassan en quelque sorte, puisque sa mère était d'une tribu originaire d'Afrique noire. L'un d'eux était même allé - sans doute parce qu'il était vexé que je ne l'avais pris pour un Martiniquais - jusqu'à me promettre tant de gracieusetés. J'en offris autant à son roi et il me quitta en marmonnant des menaces.

Excédé, j'en parlai à Bénet. Il téléphona à notre ami le colonel Brassens et les embêtements cessèrent. Une nouvelle preuve me fut ainsi donnée quant à la collusion des deux polices la française étant seulement convaincue que mon retour en prison serait le meilleur moyen d'atteindre le but recherché, ce que Bénet avait compris.

- Ami, me dit-il un jour, il te faut sans tarder quitter mon pays, car ses plus hautes autorités, pour des raisons qui leurs sont propres, veulent ta mort. D'ailleurs si elles ne t'ont pas fait descendre, c'est parce qu'elles ne sont pas sûres que tu connais leurs secrets. Mais elles ne reculeront pas devant le fait de te renvoyer en prison, sachant pertinemment que tu n'en sortiras pas vivant.

- Comment pourrai-je partir ? Je n'ai pas de moyens.

- Malheureusement c'est aussi mon cas ... Sans cela ... Mais il doit y avoir un Kabyle aisé qui accepterait de faire un petit sacrifice.

- Oui, j'en connais un.

- Alors il faut aller le voir.

Comme il avait déjà rencontré mon grand ami Tahar Amara Ouali, nous allâmes ensemble lui rendre visite.

- Je ne suis pas d'accord avec vous, nous dit Tahar, autrement dit, il ne faut pas que tu partes. En effet selon moi tu dois continuer à te battre, je t'aiderai. Je suis prêt dès maintenant à te constituer l'un des meilleurs avocats de Paris. Car après tout ton affaire est banale.

Comme il était très dangereux pour lui de connaître les raisons qui avaient poussé les plus hautes autorités françaises à vouloir ma mort, j'évitais de lui en parler, d'autant que je n'étais pas sûr de le convaincre. L'essentiel était qu'il m'accorda son aide. Et comme à l'accoutumée, il ne s'y déroba pas. Saïd Aït Ameur compléta la somme ainsi obtenue.

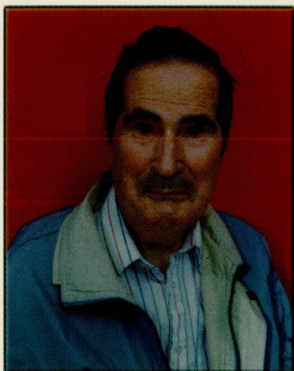
Le lendemain, Jacques Bénet, l'agent de Foccart, m'emmena dans sa voiture pour me déposer ... à Barcelone, en Espagne, me sauvant ainsi la vie. Car son appréhension était absolument fondée. En effet, dès que la police française se rendit compte de mon absence et sans que la justice l'ait décidé - puisque je n'étais encore passé devant elle - elle partit à ma recherche. Et elle déploya à cet effet une activité fébrile allant jusqu'à fouiller les appartements des amis et des parents censés me cacher.

D'ailleurs même quand la justice me condamna, aucun mandat d'arrêt ne fut lancé contre moi, preuve supplémentaire s'il en fallait que les agissements de cette dame n'avaient aucune base juridique.

New Port, Ile de Wight, Angleterre
Décembre 1980.



Achevé d'imprimer sur les presses
de l'Imprimerie l'Artisan
Douzi I N° 23 BP 225 16.110.
Bab Ezzouar. Alger



Agé de 76 ans, Mohand Aarav BESSAOUD, infatiguable militant de la cause berbère, n'a cessé d'oeuvrer pour la réhabilitation de son identité. Ses expériences de la guerre de libération nationale et des macquis de 1963 sont consignées dans ses deux livres "Heureux les martyrs qui n'ont rien vu" et "Le FFS : espoir et trahison" .
Son combat pour l'amazighité dans le cadre de l'Académie Berbère (Agraw Imazighène) est raconté dans ce livre où on retrouve le franc parler habituel de l'auteur, et l'engagement indéfectible du militant avec ses espoirs, ses craintes et ses satisfactions. On y retrouve également ses idées révolutionnaires qui font trembler certains intellectuels berbéristes.